ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVETIUS.

TOME I.



A Paris chez Aug. de S.t Aubin, Graveur du Roi, rue des Mathurins
On trouve chez lui le même Portrait in 4.º qui a servi d'Original à celui-ci

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVETIUS.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur, avec sa Vie & son Portrait.

DE L'ESPRIT.

..... Unde animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

DE L'ESPRIT.

DE

L'ESPRIT.

.... Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*

Nouvelle édition, corrigée d'après le manuſcrit de l'Auteur.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

M. HELVETIUS.

Claude-Adrien Helvetius naquit à Paris au mois de Janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius & de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut perſécutée du temps de la réforme, & s'établit en Hollande, où pluſieurs d'entre eux ont poſſédé des emplois honorables. Le biſaïeul de M. Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des ſervices qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illuſtre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu ſous le nom du médecin Hollandois, & nous lui devons

l'ipécacuanha ; il avoit appris l'uſage de cette racine d'un de ſes parents, gouverneur de Batavia ; il s'en ſervit avec beaucoup de ſuccès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les graces étoient ſi ſouvent ce que doivent être les graces des rois, c'eſt-à-dire, des récompenſes, lui donna des lettres de nobleſſe, & la charge d'inſpecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris, en 1727, regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ſes fils, héritier de ſes talents, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore, lorſqu'il ſauva le roi regnant d'une maladie dangereuſe dont ce prince fut attaqué à l'âge de ſept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, & mérita la confiance & les bontés de cette princeſſe. Il fut, à Verſailles, l'ami de toutes les maiſons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres, & alloit voir aſſidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup ſa femme, qui étoit belle & attachée à ſon mari, comme à tous ſes devoirs. Ils aimerent tendrement leur fils, & s'occuperent également de ſon éducation & du ſoin de rendre ſon enfance heureuſe ;

il n'avoit pas cinq ans lorſqu'ils le confierent à M. Lambert, homme ſage & ſenſible, qui vit encore & pleure ſon éleve.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fit entreprendre au diſciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il eſt vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées & des livres où regnoit le merveilleux. Mais il leur aſſocia bientôt La Fontaine, & même Deſpréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au college, lorſqu'il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent ſon caractere. Il étoit fort timide; il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut ſuſpendu pendant quelque temps. Il vouloit entrer au ſervice, & ne reſpiroit que la guerre.

D'abord le deſpotiſme de ſes régents, leur ton menaçant & la contrainte le revolterent; les occupations minutieuſes dont on le ſurchargeoit le dégoûterent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, ſon régent, s'apperçut que cet écolier étoit très-ſenſible aux

éloges, & en louant ses premiers efforts il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au college. Le P. Porée trouvant dans celles d'Helvetius plus d'idées & d'images que dans celles de ses autres disciples, de ce moment il lui donna une éducation particuliere. Il lisoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faisoit remarquer les beautés & les défauts. Ce pere n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellents principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modele. Il avoit sur-tout le talent de connoître la mesure d'esprit & le caractere de ses éleves, & la France lui doit plus d'un grand homme, dont il a deviné & hâté le génie.

La premiere jouissance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de son college, voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord détesté la danse & l'escrime : il excella depuis dans ces deux arts. Il a même dansé à l'opéra sous le nom & le masque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne

prit jamais le caractere de l'envie. Il aimoit ses jeunes rivaux ; il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de sa discrétion dans ces petits complots que la sévérité des maîtres & le besoin du plaisir rendent si communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au college, lorsqu'il connut le livre de l'Entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ses idées. Il devint un zélé disciple de Locke, mais disciple, comme Aristote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de son maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'esprit philosophique que Locke lui avoit inspiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature & le bonheur des hommes.

Son pere, dont la fortune étoit médiocre, & qui avoit encouru la disgrace du cardinal de Fleuri par son attachement à M. le duc, le destinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir, & lui laisser le temps de faire usage de ses talents. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel, & directeur des fermes à Caën. Là Helvetius fut occupé des lettres & de la philosophie plus que de la finance ; & plus oc-

cupé des femmes que des lettres & de la philoſophie. Il apprit cependant en peu de temps, & preſque ſans y ſonger, tout ce que doit ſavoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorſque la reine, qui aimoit M. & Mme. Helvetius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place; mais M. Orri lui donna bientôt la place entiere. C'étoit lui donner 100000 écus de rente. Ses parents emprunterent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigerent de leur fils qu'il prendroit ſur les produits de ſa place les rentes & même le rembourſement de ces fonds.

Il avoit deux paſſions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il ſut jouir avec ſageſſe. Il deſtina d'abord les deux tiers de ſes revenus au rembourſement de ſes fonds. Le reſte fut conſacré aux dépenſes que ſon âge & la nobleſſe de ſon cœur lui rendoient néceſſaires.

Il avoit cherché, au ſortir de l'enfance, à ſe lier avec les hommes célebres dans les

lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ses Romans tant d'esprit, de sentiment & de verbiage, étoit souvent agréable dans la conversation. Il méritoit des amis par la délicatesse de son ame & la pureté de ses mœurs. M. Helvetius lui fit une pension de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur, & devenoit aigre dans la dispute. Il n'étoit pas celui des amis de M. Helvetius pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une pension, il fut celui de ses amis pour lequel il eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des sciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation. Mais il étoit connu des gens de lettres comme un esprit étendu, juste & profond, qui avoit des connoissances variées, de la vertu & du goût. Il n'avoit alors, pour subsister, qu'une place qui ne convenoit point à son caractere. Il reçut de M. Helvetius une pension de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loisir de cultiver les lettres, & le plaisir de sentir & de publier qu'il devoit son bonheur à son ami. Ce digne ami, lorsque M. Saurin vou-

lut ſe marier, l'obligea d'accepter les fonds de la penſion qu'il lui faiſoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le ſecourir. Quelque ſoin qu'il ait pris de cacher ſes bienfaits, nous pourrions préſenter une liſte d'hommes connus qu'il a obligés ; mais nous croirions manquer à ſa mémoire, ſi nous oſions nommer ceux qui ont eu la foibleſſe de rougir de ſes ſecours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ſes lumieres, ſa philoſophie ſaine, la ſageſſe de ſa conduite, la variété de ſes talents, l'enjouement de ſon eſprit, la facilité de ſon commerce, le rendoient agréable à pluſieurs ſortes de ſociétés. Son indifférence même étoit utile à ſa conſidération. Les ennemis de ſes amis, sûrs de n'être pas ſes ennemis, le voyoient avec plaiſir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce ſiecle brillant dont notre ſiecle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéreſſantes, qu'il rendoit plus intéreſſantes encore par la maniere de les placer. Ses contes & ſes plaiſanteries faiſoient penſer. Les femmes, les hommes de la cour, les artiſtes, les poëtes, les philoſophes aimoient ſa converſation.

M. Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modestie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit surtout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'auteur des Lettres Persanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la conversation, M. Helvetius avoit apperçu le guide des législateurs. Montesquieu devina aussi quel homme seroit un jour son ami. Je ne sais, disoit-il, si Helvetius connoît sa supériorité; mais pour moi, je sens que c'est un homme au dessus des autres.

La Henriade, poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'histoire de Charles XII, si supérieure à toutes les histoires écrites en France, des pieces fugitives qui faisoient oublier cette foule de riens agréables, si communs dans le siecle de Louis XIV, une philosophie lumineuse répandue sur plusieurs genres, beaucoup de génie, plusieurs sortes de mérite, attiroient

ſur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Perſonne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne ſe rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens, qui dans leurs lectures cherchent, de bonne foi, du plaiſir ou des modeles, étoient ſes admirateurs. Le reſte à peu près compoſoit le nombre de ſes ennemis. Son amour pour les lettres, ſon art de louer, dont il n'a fait que trop d'uſage, ſa politeſſe, ſon envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. M. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ſes ſecrets les plus chers, c'eſt-à-dire, le deſſein & les deux premiers chants de ſon poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit conſultés juſqu'à ce moment, & un ami zélé pour ſa gloire.

On voit par pluſieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvetius. » Votre premiere épitre, lui dit-il, eſt pleine d'une hardieſſe de raiſon bien au deſſus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui ſe reſ-

ferrent ſous le compas d'un cenſeur royal, envieux ou timide. Miſérables oiſeaux à qui on rogne les aîles, qui veulent s'élever, & tombent en ſe caſſant les jambes. Vous avez un génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos ſublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir «.

Dans d'autres occaſions, M. de Voltaire donne à M. Helvetius des conſeils excellents, & que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

» Je vous dirai, en faveur des progrès qu'un ſi bel art peut faire entre vos mains : Craignez en atteignant le grand de ſauter au giganteſque. N'offrez que des images vraies ; ſervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite regle infaillible ? La voici : Quand une penſée eſt juſte & noble, il faut voir ſi la maniere dont vous l'exprimez en vers, feroit belle en proſe, & ſi votre vers, dépouillé de la rime & de la céſure, vous paroît alors chargé d'un mot ſuperflu, s'il y a dans la conſtruction le moindre défaut ; ſi une conjonction eſt oubliée ; enfin, ſi le mot le plus propre n'eſt pas mis à ſa place, concluez que votre diamant n'eſt pas

bien enchaſſé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts, ne ſe feront pas relire ; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit «.

Dans une autre lettre, M. de Voltaire reprend M. Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. » Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'eſt pas un poëte ſublime ; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux & pleins d'images. Il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes expreſſions ; il ne s'éleve guere, mais il ne tombe pas ; & d'ailleurs ſes ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe ; vous voyez tout en grand. Votre pinceau eſt fort & hardi ; la nature vous a mieux doué que Deſpréaux : mais vos talents, quelque grands qu'ils ſoient, ne feront rien ſans les ſiens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Deſpréaux a ſi bien connu & ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette ſuite d'idées, ces liaiſons, cet art aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit du génie.

Envoyez-moi, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement «.

Quelques hommes d'esprit, mais dont les idées n'étoient pas fort étendues, disoient souvent à M. Helvetius que la métaphysique, & en général la philosophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire ; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le rassuroit.

» Soyez persuadé, lui disoit-il, que la sublime philosophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché ? c'étoit un poëte manqué, & vous êtes né poëte «.

M. de Voltaire avoit raison. Est-ce que Lucréce chez les Romains, & Pope chez les Anglois, n'ont pas fait deux poëmes philosophiques, & pourtant admirables ?

Des hommes peu éclairés, & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à M. Helvetius qu'il devoit son temps à d'autres études qu'à celles de la poésie & de la philosophie. » Continuez, lui écrivoit M. de Voltaire, de remplir votre ame de toutes les

connoiſſances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnaſſe de vos talents. Ils vous honoreront ſans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette beſogne ſe fait comme on regle la dépenſe de ſa maiſon & le livre de ſon maître-d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penſer ? Eh ! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers Romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus «.

Atticus continua. Il eſt d'uſage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils ſont chargés de s'inſtruire des différentes branches des revenus, de veiller ſur les commis, & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, M. Helvetius viſita ſucceſſivement la Champagne, les deux Bourgognes, & le Bordelois ; & nulle part il ne ſe fit une loi de donner toujours raiſon aux prépoſés de la ferme, & toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiſcations ; & ſou-

vent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame ; mais depuis, M. Helvetius ne fit de belles actions qu'à ses propres dépens, & les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être souvent l'orateur du peuple auprès de sa compagnie & du ministre. On venoit d'employer dans les salines de Lorraine & de Franche-Comté, une machine appellée *graduation*, qui diminuoit la consommation du bois, mais aussi la qualité du sel. M. Helvetius proposa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorsqu'on venoit d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui désoloit la ville & la province. Il écrivit à sa compagnie contre le nouveau droit, & fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à plusieurs bourgeois de Bordeaux : » Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous assembler au

nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne ſont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez, & on vous rendra juſtice «.

Heureuſement, ce conſeil de jeune homme ne fut pas ſuivi. Mais de retour à Paris, M. Helvetius appuya ſi bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la ſuppreſſion de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des ſubalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il propoſoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'eſt ainſi qu'il ſe rendoit utile, à la fois, à la ferme & à la nation. Ces ſervices ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits eſprits ; & il leur propoſoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance ; & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il ſoulageoit, le commerce des gens de lettres, ſes études & ſes maîtreſſes, lui faiſoient à peine ſupporter les inconvénients de ſon état. Son pere qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit rembourſé ſes fonds ;
&

& malgré ce qu'il dépensoit en plaisirs & en bonnes œuvres, il se trouvoit encore des sommes considérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entiérement aux lettres & à la philosophie. Mais il lui falloit une femme qu'il put aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuse.

Chez Mme. de Graffigni, si connue par le joli roman des Lettres Péruviennes, il vit Mlle. de Ligniville, & fut frappé de sa beauté & des agréments de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connoître. Il la voyoit souvent, sans lui parler de ses desseins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que Mlle. de Ligniville avoit l'ame élevée sans orgueil, qu'elle supportoit sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la simplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers sa retraite, & lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Mais avant de se marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

M. Helvetius, par complaisance pour son pere, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour

que pour la finance. Il fut très-sensible aux bontés de la reine. Cette princesse aimoit les gens d'esprit, & traita bien M. Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ses lumieres & ses vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de service, & lui laissoit l'emploi de son temps.

Il se maria enfin au mois de Juillet 1751, & partit sur le champ pour sa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux secrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général; mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, caustique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. Helvetius dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce Baudot étoit de discuter avec son maître la conduite, l'esprit, le caractere, les ouvrages de ce maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satyre. M. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois en le quittant, il disoit à Madame Helvetius : » Mais est-il possible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot ? Non sans doute;

mais enfin j'en ai un peu : & qui eſt-ce qui m'en parleroit, ſi je ne garde pas Baudot » ?

Il n'étoit occupé dans ſes terres que de ſes ouvrages, du bonheur de ſes vaſſaux, & de Madame Helvetius. Il pouvoit dire, comme mylord Bolinbroke dans une de ſes lettres à Swift : » Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avois autrefois pour tout ſon ſexe «.

Il avoit ceſſé depuis deux ans de travailler à ſon poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches ſur l'homme. Dès ſes premieres méditations, il avoit entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, & le conduiſirent à d'autres; & il étoit livré entiérement à la philoſophie, lorſqu'en 1755 il perdit ſon pere. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illuſtre. Il connoiſſoit parfaitement ſon fils, c'eſt-à-dire, qu'il avoit de grandes lumieres, & qu'il étoit ſans préjugés. Il vit avec plaiſir ce fils ſacrifier une grande fortune à l'eſpérance de la gloire. M. Helvetius regretta beaucoup un ſi excellent pere. Il refuſa de recueillir ſa ſucceſſion, qu'il vouloit laiſſer entiérement à ſa mere. Après de longues conteſtations, il obtint qu'elle la

conſerveroit. La mort de ſon pere étoit le premier malheur qui juſqu'alors eût troublé ſa vie heureuſe, & ſuſpendu ſes occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force, & enfin, en 1758, il donna le livre de l'*Eſprit*, dont je vais faire l'analyſe.

L'auteur commence par examiner ce qu'on entend par le mot *Eſprit.* Il eſt tantôt la faculté de penſer, & tantôt la maſſe d'idées & de connoiſſances raſſemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquiérent par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens; elles ſe conſervent par la mémoire, qui n'eſt que la premiere impreſſion continuée, mais affoiblie. Ce don d'acquérir des idées par les ſens, & de les conſerver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoiſſances bornées, & nous laiſſeroit ſans art, ſans mœurs & ſans police, ſi la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux; c'eſt à nos mains flexibles que nous devons notre induſtrie; & ſans cette induſtrie, occupés dans les forêts du ſoin de nous défendre, & de diſputer notre ſubſiſtance, à peine aurions-nous formé quelques ſociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les ſens nous tranſmettent les idées ont des rapports avec nous & entre eux. L'eſprit humain s'éleve à la connoiſſance de ces rapports : voilà ſa puiſſance & ſes bornes. L'appercevance de ces rapports eſt ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'eſt ſentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit ſur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune*. L'idée de cette différence eſt un jugement ; ce jugement eſt une ſenſation compoſée de ſenſations, reçues dans le moment, ou conſervées dans la mémoire. Les notions même de force, de puiſſance, de juſtice, de vertu, &c, quand on les analyſe, ſe réduiſent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout, dans l'homme, ſe réduit donc à ſentir.

L'homme eſt ſujet aux erreurs. Elles ont trois cauſes : les paſſions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les paſſions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets ſous une ſeule face. Le prince ambitieux fixe ſon attention ſur l'éclat de la victoire & ſur la pompe du

triomphe. Il oublie les inconſtances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte préſente des fantômes, & ne laiſſe point d'entrée à la vérité. L'amour eſt fertile en illuſions : » Vous ne m'aimez plus, diſoit Mademoiſelle de Caumont à Poncet; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez «.

L'ignorance eſt la cauſe des erreurs dans les queſtions difficiles. C'eſt faute de connoiſſances que la queſtion du luxe a été ſi long-temps agitée, ſans être éclaircie. De grands hommes en ont fait l'apologie; d'autres, la ſatyre.

Sur l'abus des mots, troiſieme cauſe de nos erreurs. M. Helvetius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philoſophe Anglois. Il fait voir que les ſens faux donnés aux mots *eſpace*, *matiere*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les ſources de beaucoup d'erreurs en métaphyſique & en morale. La *matiere* n'eſt que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*eſpace* n'eſt que le néant ou le vuide; conſidéré avec les corps, il n'eſt que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'abſence des bornes.

L'*amour-propre* eſt un ſentiment gravé en nous par la nature, & qui devient vertueux ou vicieux, ſelon la différence des goûts, des paſſions, des circonſtances. La *liberté* de l'homme conſiſte dans l'exercice volontaire de ſes facultés.

Paſſons au ſecond diſcours.

L'eſprit a plus ou moins l'eſtime du public, ſelon que les idées ſont neuves, utiles & agréables. Ce ne ſont pas leur nombre, leur étendue qui emportent notre eſtime, c'eſt le rapport qu'elles ont avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainſi c'eſt la reconnoiſſance ou la vengeance qui louent, ou qui mépriſent.

Les idées les plus eſtimables ſont celles qui flattent nos penchants. Le premier des livres pour Charles XII, c'eſt la vie d'Alexandre; pour une femme ſenſible, c'eſt le poëte qui peint l'amour. C'eſt notre intérêt qui nous fait adopter ou rejetter l'opinion des autres.

Il eſt vrai qu'il y a ſur la terre un petit nombre de philoſophes conduits par l'amour du vrai, qui eſtiment de préférence les idées lumineuſes; mais ces philoſophes ſont en ſi petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reſte du genre-humain n'eſtime que les idées

qui flattent ſon opinion, ou ſon intérêt. Un ſot n'a que de ſots amis. Auguſte, Louis XIV, le grand Condé vivoient avec les gens d'eſprit. Sous un monarque ſtupide, diſoit la reine Chriſtine, toute ſa cour l'eſt, ou le devient.

Lorſque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage eſt établie, nous les louons ſouvent ſans les eſtimer. Nous n'avons pas pour eux une eſtime ſentie, mais une eſtime ſur parole. Telle eſt l'eſtime générale pour Homere, que tout le monde loue, & qui n'eſt lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de ſoi la plus haute idée, & n'eſtime dans les autres que ſon image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le ſybarite, la prude & la coquette ſe mépriſent. Le philoſophe qui vivra avec des jeunes gens ſera l'imbécille, le ridicule de la ſociété. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun ſincérement que leur ſorte d'eſprit eſt la plus eſtimable.

Ainſi la grande ſociété, la nation ſe diviſe en petites ſociétés, qui, ſelon leurs occupations, leur rang, leur état, eſtiment la ſorte d'eſprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on eſtime ſur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils ſoient, pour la plupart, frivoles, ineptes, ignorants.

Si les petites ſociétés n'eſtiment que l'eſprit qui eſt plus près de leur eſprit, le public n'accorde ſon eſtime qu'à l'eſprit qui eſt utile au public.

En conſéquence de cette vérité, l'eſprit qui réuſſit dans les ſociétés particulieres, réuſſit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage font honneur à la nation, & ne réuſſiſſent pas dans les ſociétés particulieres.

Si le public ne rend aucun honneur à l'eſprit médiocre, c'eſt qu'il n'eſt jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonſtances, des eſprits médiocres, devenus généraux ou miniſtres, ſont honorés, c'eſt qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talents qu'à la comédie Françoiſe.

Après la mort des hommes en place & des artiſtes, ceux-ci ſont les plus honorés, parce que la poſtérité jouit de leurs travaux, & que les autres ne ſont utiles qu'à leur ſiecle.

Certains eſprits célebres dans quelques

pays & quelques ſiecles, ne le ſont point dans d'autres ſiecles & dans d'autres lieux. Les ſophiſtes, les théologiens, ſi illuſtres autrefois, recueillent le mépris des ſiecles éclairés. Les farces de Scarron reuſſiſſoient avant que l'on eût vu Moliere.

Il y a pourtant des idées qui plaiſent dans tous les lieux & dans tous les temps: les unes ſont inſtructives; les autres ſont agréables. Il y en a des unes, & des autres dans Homere, Virgile, Corneille, le Taſſe, Milton, qui ne ſe ſont point bornés à peindre une nation ou un ſiecle, mais l'humanité. Il eſt peu d'hommes aſſez mal organiſés pour être inſenſibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaiſirs des ſens, & ſur-tout ceux de l'amour, ſont également du goût de tous les peuples. Les philoſophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'eſtime de tous les ſiecles; & dans tous les ſiecles, on aime les poëtes qui ont fait aimer la vertu. Mais qu'eſt-ce que la vertu?

Dans les ſociétés particulieres, on donne ce nom aux actions utiles à ces ſociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des

loix un parent coupable, paſſe pour vertueux.

Le miniſtre qui refuſe ſes amis, ſes parents, les courtiſans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fauſſeté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les tréſors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ſes favoris, à ſa maîtreſſe des emplois importants au bonheur de l'état.

Comment donc ſavoir ſi on eſt vertueux ? Dirige-t-on toutes ſes actions au bien du plus grand nombre ? on eſt vertueux. Oui, la vertu n'eſt que l'habitude de diriger ſes actions au bien général. C'eſt en la conſidérant ſous ce point de vue qu'on peut s'en former des idées nettes & préciſes, que les moraliſtes n'ont point eues juſqu'à préſent.

Les uns, à la tête deſquels eſt Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, ſelon eux, eſt l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau eſſentiel. Les autres, à la tête deſquels eſt Montaigne, pré-

tendent que les loix de la vertu ſont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuſe au Nord, eſt ſouvent vertueuſe au Midi. Les premiers pour n'avoir point conſulté l'hiſtoire, errent dans un dédale de mots. Les ſeconds, pour n'avoir point médité ſur l'hiſtoire, ont penſé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'eſt donc que le deſir du bonheur général. Les actions vertueuſes ſont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus ſtupides, dans leurs coutumes les plus ſingulieres, ont en vue leur bonheur; & ſi dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroiſſent coupables, c'eſt que dans ces pays ces actions ſont utiles. Le vol fait avec adreſſe étoit honoré à Sparte; parce que dans cette république toute militaire, & où il n'y avoit point l'eſprit de propriété, la vigilance & l'adreſſe étoient des qualités utiles. En Chine, où la population eſt exceſſive, il eſt permis au pere d'expoſer ou de tuer ſes enfants. Cette loi, ſi cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, &, par conſéquent, eſt utile. Enfin,

c'eſt par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuſes.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui; mais c'eſt qu'on eſt perſuadé que ces actions produiſent un bien, ſoit pour ce monde, ſoit pour l'autre: & j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé, dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que ſur la préférence donnée à des ſociétés particulieres ſur la ſociété générale: ce qui ſeul les rend vicieuſes.

Quel bien font au monde & à la patrie les auſtérités des moines & des faquirs? De quelle utilité peut être la folie des Indiens, qui ſe font dévorer par les crocodiles?

Il eſt des crimes de préjugé, comme il eſt des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuiſent à perſonne. Quel mal fait le Bramine qui épouſe une vierge, & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poiſſon.

Les vertus de préjugé ſont quelquefois

des habitudes atroces; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfants, pour en compofer une pâte, qui, felon les prêtres, les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'ait pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuifibles à la fociété, & plus d'eftime pour les pratiques minutieufes & indifférentes, que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles & des vertus de préjugé, il fuit qu'il y a chez les peuples deux efpeces de corruption, l'une politique & l'autre religieufe. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talents, de véritables vertus.

La corruption politique prépare, au contraire, la chûte des empires. Le peuple en eft infecté, lorfque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption fe joint quelquefois à l'autre. Alors les moraliftes ignorants les confondent, mais elles font fouvent féparées. La corruption religieufe n'eft fouvent que l'amour du plaifir, & infpirée par la nature qu'elle fatisfait, fans la dégrader. La corrup-

tion politique eſt l'effet du gouvernement.

C'eſt dans la légiſlation & dans l'admi-niſtration des empires qu'il faut chercher la cauſe des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moraliſtes ne ſont que ſatisfaire leur vanité, & ne produiſent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos ſentiments, & nos ſentiments ſont l'effet de la nature ou des loix.

Il faut moins cenſurer le luxe, qui peut être néceſſaire à un grand état, & la galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, & des vertus politiques, que l'inſtitution qui fait de l'homme un lâche, un eſclave, un frippon ou un ſot.

Il eſt des moraliſtes hypocrites. Ce ſont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui ſe déchaînent contre quelques excès dans la jouiſſance des plaiſirs.

D'après les principes poſés ci-deſſus, on peut faire un catéchiſme dont les préceptes ſeront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en ſeroit inſtruit ne ſeroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le légiſlateur plus éclairé ne

donneroit que des loix utiles, & les loix feroient refpectées.

L'inexécution des loix prouve toujours l'ineptie du législateur. La récompenfe, la punition, la gloire, l'infamie font quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, & créer des hommes illuftres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les législateurs ont deux moyens; l'un d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général: l'autre de hâter les progrès de l'efprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut favoir fi l'efprit eft un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'eft le fujet du troifieme difcours.

Tous les hommes ont des fens affez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets; ils ont les mêmes befoins, & ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organifés font capables d'attention. Tous apprennent leur langue; tous apprennent à lire, & conçoivent au moins les premieres propofitions d'Euclide. Cela fuffit pour s'elever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire

des efforts d'attention ; & pour faire ces efforts, il faut avoir des paſſions.

Ce ſont les paſſions qui fécondent l'eſprit, & l'élevent aux grandes idées. Ce ſont elles qui ont formé & conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, &c. &c. Ce ſont elles qui ont inſpiré les vaſtes projets, les moyens extraordinaires, les mots ſublimes qui ſont les faillies des ames fortement paſſionnées.

On devient ſtupide dans l'abſence des paſſions.

Les princes montrent quelquefois de l'eſprit pour s'élever au deſpotiſme. Leurs deſirs ſont-ils remplis ? ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe, & ils s'abrutiſſent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes ſont-ils ſuſceptibles du même degré de paſſion ?

L'origine des paſſions eſt dans la ſenſibilité phyſique, dans l'amour du plaiſir, & la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare, en ſe privant de tout, ſe propoſe de s'aſſurer les moyens de jouir des plaiſirs, & de ſe dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la pourſuite des gran-

deurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'eſt que le deſir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu; tous ont donc la puiſſance de s'élever aux plus grandes idées, & de faire de grandes choſes. Les hommes nés égaux deviennent différents par les loix & par l'éducation, qui doit préparer à l'obéiſſance & au reſpect pour les loix. L'éducation eſt trop négligée; mais pour ſavoir bien ce qu'elle peut faire ſur les eſprits, il eſt important de fixer d'une maniere préciſe les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'eſprit. C'eſt ce que nous allons voir dans le quatrieme Diſcours.

Le nom de génie n'eſt donné qu'aux eſprits inventeurs. Leur invention porte ſur les détails ou ſur le fond des choſes. C'eſt le travail excité par les paſſions, & ſur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaiſons. Les objets dont il eſt entouré, les circonſtances où il eſt placé déterminent & bornent le génie.

L'imagination eſt l'invention des images, comme l'eſprit eſt l'invention des idées ; elle brille dans les deſcriptions, les tableaux. Les peintures ſont ou grandes, ou voluptueuſes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie. L'auteur qui en eſt privé, eſt toujours en-deçà ou au delà de la nature. Celui qui n'a que de l'eſprit s'éloigne toujours de la ſimplicité.

L'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas aſſez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainſi Machiavel & Monteſquieu ſont des génies ; la Rochefoucaut & la Bruyere ſont des hommes d'eſprit.

Le talent eſt l'aptitude à un ſeul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'eſprit eſt fin, quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'eſprit eſt fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impreſſions.

Il eſt lumineux, quand il rend clairement des idées abſtraites.

Il eſt étendu, lorſqu'il ſaiſit un enſemble, & voit des rapports éloignés.

Il eſt pénétrant, profond, lorſqu'il voit tout dans les objets.

Le bel eſprit tient plus au choix des mots & des tours, qu'au choix des idées.

L'eſprit du ſiecle, l'eſprit du monde eſt frivole, & porte ſur de petits objets: s'il s'occupe un moment des grands hommes & des ouvrages célebres; il cherche à les rabaiſſer. C'eſt le dieu de la raillerie, qui conſidere, avec un ris malin & un œil moqueur, le Panthéon, l'égliſe de St. Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'eſprit ſont les effets de la force ou de la vivacité des paſſions. Le bon ſens eſt l'effet de leur modération. Il ſe borne preſque à l'eſprit de conduite.

Mais il eſt, dit-on, des peuples qui paroiſſent inſenſibles aux paſſions de la vertu & de la gloire. Eſt-ce la faute du climat, eſt-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu paſſionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques ſe corrompent, quand les honneurs & les plaiſirs ſont attachés à

la tyrannie, à la puissance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles, seront des Marius & des Catilina.

La considération est une gloire diminuée. Lorsqu'elle est attachée au crédit, elle fait des flatteurs & des intrigants. L'argent est-il plus honoré que la vertu? On voit aux Cincinnatus, aux Catons, succéder les Crassus & les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux sont également l'effet du plaisir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un desir secret d'être despote; parce que chaque homme a du plus au moins le desir de faire servir les autres à son bonheur.

Il ne faut pas toujours des talents & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviser les ordres des citoyens, par répandre une sorte d'anarchie, pour faire desirer à une partie de la nation l'abaissement de l'autre. Il fait ensuite briller le glaive de la puissance, met les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouf-

fer les lumieres, & profcrit également les Sénéques & les Traféas.

Mais les defpotes donnent à la foldatefque, qui leur eft toujours dévouée, le fentiment de fa force, & finiffent par être fes victimes.

L'hiftoire des empereurs de Rome & de Conftantinople, des fultans des Turcs, des Czars, &c. font une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lezemajefté eft donc l'homme qui confeille à fon prince de porter à l'excès & de faire trop fentir fon autorité.

Les defpotes, maîtres abfolus des peuples qui n'ofent les cenfurer, n'ont plus d'intérêt de s'inftruire. Leurs miniftres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de juftice, ni d'adminiftration, aucune idée de vertu. Ainfi l'aviliffement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des miniftres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays où la puiffance eft partagée entre le peuple, les grands, les rois, la néceffité où fe trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'ob-

jets importants, la liberté qu'ils ont de tout penſer & de tout dire, donnent aux ames de la force & de l'élévation.

Une petite ville de Grece a produit plus de belles actions & de grands hommes, que tous les riches & vaſtes empires de l'Orient.

La force des paſſions eſt proportionnée aux récompenſes qu'on leur propoſe. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou, en exaltant l'avarice des Eſpagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les diſciples de Mahomet & d'Odin, dans l'eſpérance de poſſéder des Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres menent à la conſidération ou à la fortune, elles ſont cultivées avec ſuccès.

Le bon ſens, qui eſt l'effet des paſſions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout eſt dans l'ordre, il remplit aſſez bien les grandes places. Faut-il réformer des abus? Il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inſpiré par les paſſions fortes qui fonde ou répare la conſtitution des empires.

Le goût eſt la connoiſſance de ce qui

doit plaire à tous les hommes, ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette derniere sorte par l'habitude de comparer des jugements. On acquiert le goût de la premiere sorte, qui est le vrai goût, par la connoissance profonde de l'humanité.

Pour réussir dans les arts, les sciences & les affaires, il faut d'abord être persuadé qu'on n'excelle pas dans plusieurs genres très-différents. Newton n'est pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres.

Il est plusieurs talents exclusifs. Il y a même certaines qualités, & même, si je l'ose dire, certaines vertus particulieres, exclues par certains talents. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On vante la modération d'un philosophe, & on se plaint de son peu de sensibilité, sans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de son ame le talent de l'observation. On veut que l'homme de génie soit toujours sage, & on oublie que le génie est l'effet des passions rarement compatibles avec la sagesse.

On peut connoître si on est né pour les

grandes choses, à trois signes certains : 1°. Si on aime assez la gloire pour lui sacrifier toutes les autres passions : 2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages consacrés par les suffrages de tous les siecles : 3°. Si on aime véritablement les grands hommes de son temps. Après avoir donné ces idées sur les différentes sortes de talents, l'auteur finit, comme il avoit promis, par nous parler de la science de l'éducation, qui est la connoissance des moyens propres à former des corps robustes, des esprits éclairés, des ames vertueuses. Ces moyens dépendent absolument des législateurs. Sous un mauvais gouvernement, la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes, ni éclairés, ni vertueux ; parce qu'ils veulent toujours leur bonheur, & que sous les tyrans les lumieres & la vertu ne conduisent point au bonheur.

Voilà un extait fidele du livre de l'*Esprit*. Il ne s'est point fait d'ouvrage où l'homme soit vu plus en grand, & mieux observé dans les détails. On a dit de Descartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire de M. Helvetius, qu'il l'a connu. Il est le pre-

mier qui ait fondé la morale ſur la baſe inébranlable de l'intérêt perſonnel. Il eſt celui des philoſophes qui a le plus diſſipé ces nuages, ces faux ſyſtêmes qui nous déguiſent à nous-mêmes, & nous donnent de fauſſes idées de la vertu. Son livre eſt la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes ſociétés. Perſonne n'a mieux fait ſentir ſur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvénients de toute conſtitution politique, où les avantages du petit nombre ſont préférés au bonheur du grand nombre. » Athéniens, diſoit Solon, vous ſerez ſi convaincus qu'il eſt de votre intérêt de ſuivre mes loix, que vous ne ſerez pas tentés de les enfreindre «.

Voilà ce que doivent dire tous les légiſlateurs, & ce que leur preſcrit M. Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au deſſus de bien d'autres : c'eſt celui du ſtyle, qui eſt par-tout clair & noble. Lorſque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abſtraite, il n'eſt que ſimple & précis. A-t-il accoutumé votre eſprit à ces idées neuves? ſon ſtyle prend de la majeſté, de la force & des graces. A-t-il à vous préſen-

ter une de ces vérités qui intéreſſent plus particuliérement les hommes? il la pare des richeſſes de ſon imagination; & cette imagination, toujours ſoumiſe à la philoſophie, l'embellit, ſans l'égarer. Elle ne ſert qu'à rendre les vérités plus ſenſibles, &, pour ainſi dire, plus palpables. C'eſt dans la même vue qu'il répand dans ſon livre tant de contes plaiſants ou intéreſſants. Ces contes ſont des apologues; &, s'il les a un peu prodigués, il faut ſe reſſouvenir qu'il écrivoit en France, & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorſque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philoſophes l'eſtimerent, les petits moraliſtes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlerent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent, & avec raiſon. Une femme célebre par la ſolidité & les agréments de ſon eſprit, diſoit de M. Helvetius: » C'eſt un homme qui a dit le ſecret de tout le monde «.

Les théologiens préparerent un plan de perſécution, qu'ils firent précéder par des critiques abſurdes. On diſoit dans le *Journal chrétien* & dans des mandements emphatiques: » que le pernicieux livre de l'*Eſprit*,

étoit une vapeur ſortie de l'abyme ; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte, un ſerpent qui tendoit des embûches ; qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, ſans reſpect pour Origène, qui a dit expreſſément que l'homme opére par la raiſon, & la bête par l'inſtinct ; que l'auteur a tort de parler de légiſlation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut ſavoir là-deſſus ; qu'il n'y a rien dans les livres ſacrés, ni dans les SS. Peres de ce qui eſt contenu dans le livre de l'*Eſprit ;* que l'amour de la gloire & l'amour de la patrie doivent être condamnés comme paſſions, parce que toutes les paſſions ſont les fruits du péché «.

D'autres théologiens auſſi lumineux, diſoient : » que la philoſophie des encyclopédiſtes & de M. Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la poſtérité, & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit, d'âge en âge, le bon grain ſemé dans le champ du pere de famille.

M. Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité ; il ne penſa pas même à répondre à des accuſations ſi vagues & ſi abſurdes. Comment l'auroit-il fait ? Comment prouver, dit Paſcal, qu'on n'eſt pas

une porte d'enfer ? Il eut quelque inquiétude, lorſqu'il fut menacé d'une cenſure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une ſuite de quelques-unes des propoſitions condamnées par cette faculté, juſtifiera bien le mépris de M. Helvetius.

» La ſenſibilité phyſique produit nos idées, ou ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les ſens «.

» Le deſir de notre bonheur ſuffit pour nous conduire à la vertu «.

» C'eſt par de bonnes loix qu'on rend les hommes vertueux «.

» La douleur & le plaiſir font penſer & agir les hommes «.

» Il faut traiter la morale comme les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale «.

» C'eſt à la différente maniere dont le deſir du bonheur ſe modifie, qu'on doit ſes vices & ſes vertus «.

» Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts «.

» Les actions vertueuſes ſont les actions utiles au public «.

» De tous les plaiſirs des ſens l'amour eſt le plus vif «.

» Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier & l'intérêt général «.

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, &c, &c «.

Peu de temps après que cette censure eut paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jésuite, précherent à Paris & à la cour contre le livre de l'*Esprit*.

La haine des molinistes & des jansenistes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accusoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en justifier, les uns & les autres se piquoient d'un grand zele contre les philosophes. Les jansenistes avoient plus de crédit dans le parlement, & les molinistes à Versailles. Les jansenistes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jésuites vouloient se faire honneur à la cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice: plusieurs d'entr'eux étoient amis de M. Helvetius, autant que des jésuites peuvent être amis. Il avoit menagé leur ordre; & dans son ouvrage, où il se moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un seul jé-

ſuite. Ces peres lui en ſavoient gré ; & d'abord ils parlerent de ſon livre avec modération, ils lui donnerent même quelques éloges ; mais les janſeniſtes s'étant déclarés les perſécuteurs de M. Helvetius, les jéſuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier eccléſiaſtique ſe déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit plus ſe taire avec bienſéance. Enfin le parlement étoit près de ſévir ; les jéſuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis 20 ans de M. Helvetius (& cette qualité m'empêchera de le nommer), imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à ſon ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philoſophe. Il ourdit une intrigue contre ſon ami & ſon bienfaiteur, & la ſuivit avec l'activité & la perfidie affectueuſe d'un prêtre de cour.

Il propoſa d'abord à M. Helvetius de ſigner une petite rétractation, qui devoit, diſoit-il, lui ramener les bontés de la reine, & le préſerver des fureurs janſeniſtes. Le philoſophe Helvetius conſentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans ſa préface, » que ſi, contre ſon attente, quelques-uns de ſes principes n'étoient pas con-

formes à l'intérêt du genre-humain, il déclaroit d'avance qu'il les défavouoit, & que, fans garantir la vérité d'aucune de fes maximes, il ne garantiffoit que la droiture & la pureté de fes intentions «.

Le jéfuite fe fit d'abord valoir d'avoir obtenu une efpece de rétractation ; mais il en vouloit une plus précife, plus détaillée, & fur-tout humiliante. Il infpiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montroit à M. Helvetius la néceffité de s'y réfoudre, & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à l'époufe de M. Helvetius pour l'effrayer ; mais il trouvoit une femme courageufe, déterminée à paffer avec fon mari & fes enfants dans les pays étrangers. Il réuffit mieux auprès de la mere du philofophe. Elle fut perfuadée que fon fils devoit à la reine les démarches que cette princeffe lui demandoit. Elle infifta, & déchira long-temps le cœur de M. Helvetius, fans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans fon livre avec une bienféance & une referve qui devoient le mettre à l'abri de la cenfure. Et de plus il s'étoit foumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un cenfeur royal, dont il avoit refpecté les jugements. Comment

pouvoit

pouvoit-il être coupable ? Quand même ſon livre auroit été repréhenſible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au cenſeur ; & c'eſt ce qu'on fit craindre à M. Helvetius. Il ne pouvoit ſoutenir l'idée qu'il alloit être la cauſe de la diſgrace, peut-être même de la perte d'un homme eſtimable ; &, pour le ſauver, il ſigna ce qu'on voulut.

Ainſi, pour avoir démontré que l'unique maniere de rendre les hommes vertueux & heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, M. Helvetius fut traité comme Galilée le fut, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en ſe relevant : *E però ſi muove.* La poſtérité a été de ſon avis ; & plus elle s'éclairera, & plus elle penſera comme M. Helvetius.

On croit bien que ſa ſoumiſſion n'appaiſa pas les prêtres. Il reçut ordre de ſe défaire de ſa charge, & M. Tercier, ſon cenſeur, fut deſtitué de ſa place de premier commis aux affaires étrangeres. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jéſuites. Les janſeniſtes vouloient aller plus loin. Le parlement, qui aſſurément entendoit peu le livre de l'*Eſprit*, alloit pourſuivre M. Tercier & M. Helve-

tius, lorſqu'un arrêt du conſeil, qui ſe bornoit à ſupprimer le livre, ſauva l'auteur & le cenſeur.

Tandis qu'une ſecte de théologiens ſe ménageoit le plaiſir d'humilier un grand homme, & qu'une autre ſe flattoit de l'eſpérance de le faire brûler, les journaliſtes de France mêlerent leur voix à celle de ces tigres. Ils traiterent le livre de l'*Eſprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'éleve au deſſus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées, & le ſont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journaliſtes que de ne pas entendre M. Helvetius.

On l'accuſa de n'avoir rien dit que les anciens n'euſſent dit avant lui. Sans doute pluſieurs des vérités qui ſe trouvent dans ſon livre, ſe trouvent chez les anciens. Mais là, elles ſont éparſes, iſolées, ſans qu'on ait apperçu les rapports qui ſont entre elles. Dans M. Helvetius, au contraire, elles ſont liées, elles s'appuyent, & forment le ſyſtême de l'homme.

Cette vérite, *toutes nos idées nous viennent des ſens*, ſe trouve dans Ariſtote & dans Épicure; mais ce n'eſt que dans Locke qu'elle eſt développée, démontrée, & qu'elle fonde

la connoiſſance de l'eſprit humain ; par conſéquent c'eſt à Locke qu'elle appartient.

Ce qui eſt vice au Nord, eſt vertu au Midi, eſt dans Montágne comme dans Helvetius ; mais dans Montagne cette vérité eſt donnée comme un phénomene dont on ignore la cauſe. Dans le livre de l'*Eſprit* la cauſe en eſt aſſignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les proferent comme de ſimples aſſertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités, & les rendent plus fécondes.

On accuſa M. Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Monteſquieu ; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas ſaiſi l'enſemble du livre de l'*Eſprit*, ou de l'eſprit des Loix. La chaîne des idées échappe dans M. de Monteſquieu, parce qu'il eſt obligé d'omettre ſouvent les idées intermédiaires ; mais cette chaîne n'exiſte pas moins. Elle échappe dans M. Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'eſprit frappé de pluſieurs détails, perd de vue la ſuite des idées prin-

cipales ; mais cette ſuite n'eſt pas moins dans l'ouvrage.

On oſa dire que M. Helvetius anéantiſſoit toutes les vertus, parce qu'il faiſoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions : mais qu'eſt-ce que M. Helvetius entend par le mot d'intérêt ? L'amour du plaiſir, l'averſion de la douleur. A quoi ſe réduit donc ce qu'il dit ? A cette vérité éternelle, que, ſoit dans la vertu, ſoit dans les plaiſirs, le deſir de notre bonheur eſt toujours notre mobile.

On l'accuſa auſſi de favoriſer la corruption des mœurs & le libertinage, parce qu'il parle de l'enthouſiaſme de vertu & de gloire, que l'amour des femmes a ſouvent inſpiré chez les Spartiates, chez les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes de M. Helvetius, que ſi le libertinage regnoit chez un peuple, les femmes y ſeroient trop peu eſtimées, pour que le deſir de leur plaire devînt un mobile puiſſant, & que quand les plaiſirs ſont communs ou faciles, on ne les achete ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme M. Helvetius de parler froidement des vertus privées, & ſeulement utiles à de petites ſociétés. Ce n'eſt pas qu'il ne

sentît l'estime qui leur est due, il les possédoit toutes. Mais elles sont moins son objet que les vertus qui contribuent au bonheur & à la gloire des nations ; & quand ces grandes vertus sont une fois établies par de bonnes loix, les autres en deviennent la suite nécessaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à M. Helvetius, c'est d'avoir prétendu que tous les hommes naissoient avec la même disposition à l'esprit, & qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation & le travail ne pussent élever au rang de génie. Selon lui, c'est l'éducation seule qui distingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la constitution physique ; il suppose que l'organe intérieur qui reçoit les sensations, est le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces sensations de la même maniere, qu'il opere dans tous avec la même facilité, & qu'enfin les circonstances seules & l'éducation ont fait Newton géometre, Homere poëte, Raphael peintre, & tel critique un sot. Il employe toutes ses forces pour établir cette opinion ; & il faut convenir que jusqu'à

préſent, il ne l'a pas perſuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il réſulte l'évidence d'une très-grande vérité : c'eſt qu'en général, pour étendre & former nos talents, nos qualités, nous comptons trop ſur la nature, & pas aſſez ſur l'éducation. Cette maxime de Loke, que nous naiſſons les diſciples des objets qui nous environnent, eſt miſe dans tout ſon jour par M. Helvetius. Il faut dire encore que ſi chaque homme n'eſt pas né avec les mêmes diſpoſitions qu'un autre, les hommes conſidérés en maſſe, ſont réputés égaux. Le législateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés ; & ſes loix, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choiſir perſonne pour inſpirer à lui ſeul la vertu ou le génie. C'eſt au philoſophe qui obſerve les hommes dans le détail, à voir les différences que la nature a miſes entre eux. Mais ces différences s'anéantiſſent aux yeux du législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce ſiecle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquiſition ; mais que cette con-

damnation sollicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré, & réimprimé. Plusieurs hommes revêtus des premieres dignités de l'église, & entre autres, le cardinal Passionnei, s'empresserent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaisir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal, que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome la sottise & la méchanceté des prêtres François*. Tous les journaux d'Italie le comblerent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre : *Questa è un opra che all'umanità apporterà infallibilmente un gran-vantaggio*. Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deé rallegrarsi, essendo sicuro della gratitudine, & della stima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idée.*

Le succès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit plusieurs éditions dans la premiere année. En Ecosse MM. Hume & Robertson en parlerent comme d'un ouvrage supérieur. Plusieurs poëtes Anglois le célébrerent. Il n'eut de critiques dans cette isle éclairée que celles

d'un petit nombre de partiſans que s'y conſerve la philoſophie de Platon, embellie & rendue ſpécieuſe par Milord Shaffterburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre de M. Helvetius. Le fameux Gottſchetd mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit, que ſi le livre de l'*Eſprit* a été condamné en France & dans un pays qui croit à l'infaillibilité du Pape, il doit réuſſir chez les proteſtants & dans les pays où les hommes ont conſervé leurs droits. » Il ajoute, que l'auteur vient de détruire pluſieurs préjugés funeſtes à ſa patrie, & qu'il éclaire le monde ſur les principes de la morale & de la législation «.

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne, & il fut reçu avec les mêmes tranſports en Suede, & juſqu'en Ruſſie. La reine de Suede diſoit à un homme qu'elle honoroit de ſa confiance: » Que je voudrois m'entretenir avec M. Helvetius! je voudrois au moins qu'il ſut le plaiſir qu'il me donne. Ecrivez lui de ma part combien je l'admire «.

L'ambaſſadeur de France à Péтersbourg lui écrivoit. » J'ai trouvé en arrivant l'eſ-

prit Ruſſe auſſi occupé du vôtre que tout le reſte de l'Europe. Et c'eſt avec un grand plaiſir que je me charge d'être l'interprete des gens éclairés de cette nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux ſur vos qualités. Comme citoyen & comme miniſtre, je dois connoître & faire connoître tout ce qui honore ma patrie «.

Le petit nombre de François dont les ſuffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de *l'Eſprit* avec éloge dans leurs ouvrages, & le défendoient avec chaleur dans la converſation. M. de Voltaire donnoit à M. Helvetius les témoignages les plus flatteurs de ſon eſtime :

> Vos vers ſemblent écrits par la main d'Apollon :
> Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoiſſance :
> Votre livre eſt dicté par la ſaine raiſon.
> Partez vîte, & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un aſyle ; il le conſole, il le ſoutient, il l'encourage. Il lui ſouhaite & lui propoſe de vivre dans une entiere indépendance, où il puiſſe faire uſage de ſon amour pour la vérité, de ſon éloquence & de ſon génie. Il écrit en même temps à d'autres perſonnes qu'il eſt le partiſan le plus zélé de M. Helvetius ; que

notre nation eſt bien ridicule, & que ſi-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde eſt alarmé, comme ſi les Anglois faiſoient une deſcente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre de l'*Eſprit* n'auroit fait à ſon auteur que des diſciples & des amis; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importants, les Anglois n'ont que des philoſophes qui nous inſtruiſent, & des marins qui nous donnent ſur les oreilles. Il invite ſur-tout ſes compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penſer, & leur profond mépris pour les fadaiſes de l'école. Il aſſure que depuis long-temps il n'a pas vu un ſeul honnête homme qui, ſur les choſes eſſentielles, ne penſât comme M. Helvetius.

Tant de ſuffrages illuſtres, les éditions du livre de l'*Eſprit* qui ſe ſuccédoient rapidement, ſon ſuccès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit ſe rendre d'avoir fait un livre utile au genre-humain, les ſignes éclatants de la reconnoiſſance univerſelle, le doux ſentiment de ſa gloire, guérirent bientôt les bleſſures qu'avoient faites à M. Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il paſſoit la plus grande partie de l'année à ſa terre de Voré. Bon mari & bon pere, content de ſa femme & de ſes enfants, il y goûtoit tous les plaiſirs de la vie domeſtique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le ſentir. Une femme du monde diſoit en parlant d'eux : » Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfants «.

M. Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre ſource de bonheur. A peine avoit-il été poſſeſſeur de ſa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à ſon caractere de bienfaiſance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vaſſeconcelle. Il ne poſſédoit qu'un petit bien chargé de redevances au ſeigneur; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. M. Helvetius, en achetant la terre, achetoit auſſi les droits ſur les ſommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau ſeigneur, ne manquerent pas d'exiger, avec rigueur, tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorſqu'on lui annonça M. de

Vasseconcelle. Celui-ci dit à M. Helvetius que l'état de ses affaires ne lui avoit pas permis depuis plusieurs années de payer ce qu'il devoit au seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante, & les arrérages d'une année. Il ajouta que si on en exigeoit davantage, & si on continuoit les procédures, on le ruineroit sans ressource : » Je sais, lui dit le philosophe, que vous êtes un galant homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter «. Il lui donne une quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : » Ah ! Monsieur, vous sauvez la vie à ma femme & à cinq enfants «. M. Helvetius le releve en l'embrassant ; lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre, & lui fait accepter une pension de 1000 livres pour élever ses enfants.

D'autres gentilhommes ou voisins, ou vassaux de M. Helvetius, eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent prévenus. Ceux qui pendant la guerre avoient

une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfants à élever, un bien en désordre, pouvoient compter sur le seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Étang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçu de M. Helvetius.

Si ses fermiers essuyoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, & souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses terres un chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout, & dont les remedes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à son état. M. Helvetius alloit le voir souvent, il le consoloit, il avoit soin qu'il fût bien servi; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une maniere assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de paysans qui montroient des mœurs & de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour

convives des vieillards, des femmes décrépites, qui avoient toute la groſſiéreté de leur état, mais qui étoient juſtes, & faiſoient du bien.

Il a fait ſouvent jouir ſes amis d'un ſpectacle délicieux, celui de ſon arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfants venoient l'entourer, l'embraſſer, pouſſoient des cris, & verſoient des larmes de joie. A ſon départ, ſon carroſſe étoit long-temps ſuivi d'une foule de ſes vaſſaux ou ſeulement de ſes voiſins.

Il excitoit le travail dans toutes ſes terres; & il vouloit exciter l'induſtrie à Voré, parce qu'elle pouvoit ſeule donner aux habitants une aiſance que leur refuſe la ſtérilité du terrein. Il eſſaya de faire faire du point d'Alençon. Mais juſqu'à préſent cet eſſai n'a pas réuſſi; il a été plus heureux dans une autre entrepriſe. Après avoir été trompé par des agents infideles, ou peu intelligents, il a enfin établi une manufacture de bas au métier, qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il paſſoit toutes ſes matinées à méditer & à écrire. Le reſte du jour, il cherchoit de la diſſipation. Il aimoit la chaſſe; mais

pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il eſt vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenſes ſéveres; mais les gardes qui le connoiſſoient, ne portoient pas fort loin la ſévérité. Un jour un payſan vint chaſſer juſques ſous les fenêtres du château. M. Helvetius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la premiere occaſion. Dès le lendemain on lui amene le coupable. M. Helvetius, fort en colere, ſe leve, & court au chaſſeur que deux gardes traînoient dans la cour du chateau. Après l'avoir regardé un moment. » Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : ſi vous aviez beſoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé? Je vous en aurois donné «. Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au payſan, & lui fit donner du gibier.

Cependant Madame Helvetius, indignée de l'inſolence des braconniers, aſſuroit ſon mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chaſſes. Il en convint, & promit d'uſer de rigueur. Il ordonna à ſes gardes de faire payer l'amende à qui-

conque tireroit ſur ſes terres, & de le déſarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un payſan qui chaſſoit, lui ôtent ſon fuſil, & le conduiſent en priſon, dont il ne ſortit qu'après avoir payé l'amende. M. Helvetius informé de cette aventure, va trouver le payſan, mais en ſecret, dans la crainte d'eſſuyer les reproches de Madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit ſe paſſer entre eux, il lui paye le prix de ſon fuſil, & lui rend la ſomme à laquelle l'amende & les frais pouvoient ſe monter. Madame Helvetius de ſon côté n'étoit pas tranquille. Elle diſoit à ſes enfants: » Je ſuis la cauſe que ce pauvre homme eſt ruiné : c'eſt moi qui ai excité votre pere à faire punir les braconniers «. Elle ſe fait conduire chez celui qui lui faiſoit tant de pitié, elle demande à quoi ſe monte la ſomme de l'amende & des frais, & le prix du fuſil. Elle paye le tout, & le payſan reçut l'argent ſans manquer au ſecret qu'il avoit promis à M. Helvetius.

La même année, à ſon retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que ſa philoſophie & ſa bonté ne le quittoient

toient jamais. Son carroſſe fut arrêté dans une rue par une charette chargée de bois, & qui pouvoit ſe détourner aiſément, & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M. Helvetius impatienté, traita de coquin le couducteur de la charette. » Vous avez raiſon, lui dit le payſan, je ſuis un coquin & vous un honnête homme; car je ſuis à pied, & vous êtes en carroſſe. Mon ami, lui dit M. Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer «. Il lui donna ſix francs, & le fit aider par ſes gens à ranger la charette.

Après avoir paſſé ſept ou huit mois dans ſes terres, il ramenoit ſa famille à Paris, & y vivoit dans une aſſez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumieres & par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la ſemaine aux ſimples connoiſſances. Ce jour-là, ſa maiſon étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation & de beaucoup d'étrangers, princes, miniſtres, philoſophes, grands ſeigneurs, littérateurs, étoient empreſſés de connoître M. Helvetius.

Un genre de vie ſi délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette nation célebre, à qui l'Europe doit tant de lumieres. Il vouloit voir l'effet des bonnes loix & d'une adminiſtration vigilante. Il partit pour Londres au mois de Mars 1764; il fut reçu du roi, des hommes en place, des ſavants, comme devoit l'être un homme illuſtre, que ſa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette inſolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitants de Londres.

En traverſant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un poſtillon mal-adroit le renverſa; les glaces de la chaiſe furent briſées, & le poſtillon qui avoit été fort froiſſé, jettoit des cris. M. Helvetius que les éclats des glaces avoient bleſſé, ſortant de ſa chaiſe, les mains ſanglantes, ne s'occupa que du poſtillon. Quelques payſans, qui étoient accourus pour les ſecourir, remarquerent ce trait d'humanité, & le firent re-

marquer à d'autres. Dans le moment M. Helvetius fut environné de tous les habitants du bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espece. Plusieurs, & même des plus riches, vouloient lui servir de postillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfants. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu; mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique. L'esprit de société rassemble à Paris des hommes qui ont le besoin des amusements frivoles. L'esprit de société rassemble les Anglois pour s'occuper des intérêts & de la prospérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les dissipations, parce qu'ils ont des jouissances solides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus souvent le signe de la folie que l'expression du bonheur; mais on y voit l'aisance & un sage emploi du temps. On voit un peuple sérieux, occupé & content. M. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée & souffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année suivante aux instances du

roi de Pruſſe, & de pluſieurs princes, qui depuis long-temps l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on ſavoit qu'il pouvoit ſe déterminer à voyager, les inſtances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit preſſé de ſe rendre à Berlin, & de voir un grand homme. Le roi de Pruſſe voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Il l'entretint ſouvent, & prit pour ſa perſonne & ſon caractere l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs princes d'Allemagne, & ſur-tout à Gotha.

Il remarquoit, en général, dans toutes ces cours & dans la nobleſſe Allemande de la philoſophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il réſulte de cet eſprit que ſous le joug de pluſieurs princes, dont la plupart ſont deſpotiques, le peuple n'eſt point miſérable. M. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore perſécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant ſi la perſécution s'étoit renouvellée contre lui, l'Angleterre eſt le pays qu'il auroit choiſi pour aſyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit diſſous l'ordre des jéſuites. Cette ſociété d'intrigants, cette cabale éternelle, à laquelle ſe rallioient tous les ambitieux ſans mérite, cette ſociété funeſte aux mœurs & aux progrès des lumieres, n'avoit point été proſcrite par des philoſophes. Ils auroient détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlements, pour la plupart janſeniſtes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, & les individus avec barbarie.

M. Helvetius avoit appris que ce jéſuite qui avoit abuſé de ſa confiance, & trahi ſon amitié, ce jéſuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, & animé contre lui les tartufes de la cour, étoit confiné dans un village, où il ſouffroit dans ſa vieilleſſe la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. » Portez-les, lui dit-il, au pere ***; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offenſé, & il ſeroit humilié de recevoir mes ſecours «.

M. Helvetius, dans ſa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*Eſprit*.

Il avoit d'abord travaillé à les juſtifier, à répondre aux critiques. Mais l'ouvrage fut à peine fini, que les critiques étoient oubliées. Renonçant à ce projet, il aima mieux ſuivre ſes premieres idées, & former un plan général d'éducation. C'eſt le ſujet de ſon livre de l'*Homme*, dont il a donné lui-même cette analyſe.

Après avoir, dans l'expoſition de cet ouvrage, dit un mot de ſon importance, de l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de l'éducation : enfin, de la ſéchereſſe de ce ſujet, & de la difficulté de le traiter, il examine, ſection I.

» Si l'éducation néceſſairement différente
» des divers hommes, n'eſt pas la cauſe de
» cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent
» attribuée à l'inégale perfection des or-
» ganes «.

L'auteur demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, & quels ſont ſes inſtituteurs.

Il voit que l'homme eſt diſciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les poſitions où le haſard le place, enfin de tous les accidents qui lui arrivent.

Que ces objets, ces poſitions & ces

accidents ne ſont exactement les mêmes pour perſonne, & qu'ainſi nul ne reçoit les mêmes inſtructions.

Que dans la ſuppoſition impoſſible où les hommes euſſent les mêmes objets ſous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame ſe trouve dans la même ſituation, ces objets, en conſéquence, n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainſi la prétendue uniformité d'inſtruction reçue, ſoit dans les colleges, ſoit dans la maiſon paternelle, eſt une de ces ſuppoſitions dont l'impoſſibilité eſt prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un haſard indépendant des maîtres a, & aura toujours ſur l'éducation de l'enfance & de l'adoleſcence.

D'après ces données, il conſidere l'extrême étendue du pouvoir du haſard, & examine

Si les hommes illuſtres ne lui doivent pas ſouvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, &, par conſéquent, leurs talents & leurs ſuccès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la ſcience de l'éducation, ſans reſſerrer les bornes de l'empire du haſard.

Si les contradictions actuelles apperçues entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même hasard.

Si ces contradictions dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le systême religieux & le systême du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins destructives de la félicité nationale, & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes.

S'il est possible qu'un prince éclairé les établisse.

Si, parmi les fausses religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, &, par conséquent, à la perfection de la science de l'éducation.

Si, d'après ces divers examens & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devroit pas en produire une dans leurs idées & leurs talents. D'où il suit que l'inégalité actuelle des esprits ne peut être regardée dans les

hommes communément bien organisés, comme une preuve démonstrative de leur inégale aptitude à en avoir.

Il examine, section II.

» Si tous les hommes communément bien
» organisés, n'auroient pas une égale apti-
» tude à l'esprit «.

Il convient d'abord que toutes nos idées nous viennent par les sens; qu'en conséquence on a dû regarder l'esprit comme un pur effet, ou de la finesse plus ou moins grande des cinq sens, ou d'une cause occulte ou non déterminée, à laquelle on a vaguement donné le nom d'organisation:

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, se faire une idée nette du mot *Esprit*, le distinguer de l'ame; & cette distinction faite, observer:

Sur quels objets l'esprit agit:

Comment il agit:

Si toutes ses opérations ne se réduiroient pas à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entre eux & avec nous, & si, par conséquent, tous les jugements portés sur les

objets phyſiques, ne ſeroient pas de pures ſenſations.

S'il n'en ſeroit pas de même des jugements portés ſur les idées auxquelles on donne les noms d'abſtraites, de collectives, &c.

Si, dans tous les cas, juger & comparer ſeroit autre choſe que *voir alternativement*, c'eſt-à-dire, *ſentir.*

Si l'on peut éprouver l'impreſſion des objets, ſans cependant les comparer entre eux.

Si leur comparaiſon ne ſuppoſe point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne ſeroit pas la cauſe unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaiſirs, enfin de notre ſociabilité.

Sur quoi il obſerve que cet intérêt prend, en derniere analyſe, ſa ſource dans la ſenſibilité phyſique : que cette ſenſibilité, par conſéquent, eſt le ſeul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'eſt point de motif raiſonnable pour rejetter cette opinion.

Que cette opinion, une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit néceſſaire-

ment regarder l'inégalité des esprits, comme l'effet :

Ou de l'inégale étendue de la mémoire :

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq sens :

Que dans le fait, ce n'est ni la grande mémoire, ni l'extrême finesse des sens qui produit & doit produire le grand esprit.

Qu'à l'égard de la finesse des sens, les hommes communément bien organisés, ne different que dans la nuance de leurs sensations.

Que cette légere différence ne change point le rapport de leurs sensations entre elles ; que cette différence, par conséquent, n'a nulle influence sur leur esprit, qui n'est & ne peut être que la connoissance des vrais rapports des objets entre eux.

Cause de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague de certains mots ; tels sont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots précisément définis, & leur

définition consignée dans un dictionnaire, toutes les propositions de morale, politique, & métaphysique deviennent aussi susceptibles de démonstrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les esprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conséquences.

Qu'il est impossible, puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entre eux, les hommes (soit dans le monde physique, comme le prouve la géométrie ; soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se prouve, & par la ressemblance des contes des fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres des fausses religions, pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits, il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant

en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organifés ont une égale aptitude à l'efprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, l'Auteur la démontre encore dans la même fection par un autre enchaînement de propofitions. Il fait voir que les plus fublimes idées une fois fimplifiées font de l'aveu de tous les philofophes réductibles à cette propofition claire, *le blanc eft blanc : le noir eft noir.*

Que toute vérité de cette efpece eft à la portée de tous les efprits ; qu'il n'en eft donc aucune, quelque grande & générale qu'elle foit, qui, nettement préfentée & dégagée de l'obfcurité des mots, ne puiffe être également faifie de tous les hommes communément bien organifés. Or, pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'eft avoir une égale aptitude à l'efprit. Telle eft la conclufion de la feconde fection.

L'objet de la troifieme fection eft la recherche des caufes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des efprits.

Ces caufes fe réduifent à deux.

L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre, la diverſité des poſitions où le haſard les place : diverſité de laquelle réſulte celle de leur inſtruction & de leurs idées. Pour faire ſentir que c'eſt à ces deux cauſes ſeules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des esprits. L'auteur prouve que la plupart de nos découvertes ſont des dons du haſard.

Que les mêmes dons ne ſont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'eſt pas ſi inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'eſt moins le haſard qui nous manque, que nous, qui manquons au haſard.

Qu'à la vérité, tous les hommes communément bien organiſés ont également d'eſprit en puiſſance ; mais que cette puiſſance eſt morte en eux, lorſqu'elle n'eſt point miſe en action par une paſſion telle que l'amour de l'eſtime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles paſſions l'attention propre à féconder les idées que le haſard leur offre.

Que ſans paſſions, leur eſprit peut, ſi

l'on veut, être regardé comme une machine parfaite; mais dont le mouvement eſt ſuſpendu juſqu'à ce que les paſſions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des eſprits eſt dans les hommes le produit, & du haſard, & de l'inégale vivacité de leurs paſſions. Mais de telles paſſions ſeroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'eſt ce que M. Helvetius examine dans la ſection quatrieme.

Il y démontre:

Que les hommes communément bien organiſés ſont ſuſceptibles du même degré de paſſion.

Que leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le haſard les place.

Que le caractere original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes; que l'homme naît ſans idées, ſans paſſions, & ſans autres beſoins que ceux de la faim & de la ſoif, par conſéquent, ſans caractere: qu'il en change ſouvent, ſans changer d'organiſation; que ces changemens indépendants de la fineſſe plus ou moins grande de

ses sens, s'operent d'après des changements survenus dans sa position & ses idées.

Que la diversité des caracteres dépend uniquement de la maniere différente dont se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce desir y engendre l'envie, l'amour des richesses, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont les noms divers ne désignent que les diverses applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'on montre dans une courte généalogie des passions, que si l'amour du pouvoir n'est qu'un pur effet de la sensibilité physique, & si tous les hommes communément bien organisés sont sensibles, tous, par conséquent, sont susceptibles de l'espece de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions peuvent-elles s'allumer aussi vivement dans tous? ce qu'on peut assurer, c'est que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même de-

gré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même ; c'eſt que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités ; c'eſt que l'eſprit humain, en conſéquence, eſt ſuſceptible de perfectibilité, & qu'enfin, dans les hommes communément bien organiſés, l'inégalité des talents ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation ; dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

Dans la ſection 5, l'auteur ſe propoſe de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui, ſur cette queſtion, adoptent des principes différents des ſiens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Nul n'a ſur cette matiere mieux écrit que M. Rouſſeau. Mais toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'eſprit & le caractere, comme l'effet de la diverſité des tempéraments, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ſes contradictions, à ce ſujet, il réſulte ;

Que la vertu, l'humanité, l'esprit & les talents ſont des acquiſitions.

Que la bonté n'eſt point le partage de l'homme au berceau.

Que les beſoins phyſiques ſont en lui des ſemences de cruauté.

Que l'humanité, par conſéquent, eſt toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rouſſeau, d'après ſes premieres contradictions, tombe ſans ceſſe dans de nouvelles; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'inſtruction publique de quelques idées de M. Rouſſeau.

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la premiere jeuneſſe ſans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence; qu'ils ſont nuls.

Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiſte.

Que les lumieres n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs; que M. Rouſſeau lui-même ne le croit pas.

Des caufes de la décadence des empires : qu'entre ces caufes l'on ne peut citer la perfection des arts & des fciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire defpotique.

Dans la fection 6, M. Helvetius confidere les divers maux produits par l'ignorance.

Il prouve que l'ignorance n'eft point deftructive de la molleffe.

Qu'elle n'affure point la fidélité des fujets.

Qu'elle juge fans examen les queftions les plus importantes.

En citant celle du luxe en exemple ;

Il prouve qu'on ne peut réfoudre cette queftion fans comparer une infinité d'objets entre eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *luxe* ; fans examiner enfuite :

Si le luxe ne feroit pas utile & néceffaire ; s'il fuppofe toujours intempérance dans une nation.

De la caufe du luxe : fi le luxe ne feroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accufe d'être l'auteur.

Si, pour connoître la vraie caufe du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des

sociétés, y suivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Observer si cette multiplication ne produit point entre eux division d'intérêt, & cette division une repartition trop inégale des richesses nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent & par son introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occasionne.

Des causes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'oppofer à la réunion trop rapide des richesses dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels sont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du desir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où, semblables aux mers, les richesses abandonnent certaines contrées.

De l'état où se trouve alors une nation.

Du ſtupide engourdiſſement qui y remplace la perte des richeſſes.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent conſidéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent.

Si, dans l'état actuel de l'Europe, le magiſtrat éclairé doit deſirer le trop prompt affoibliſſement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'eſt point dans le luxe, mais dans ſa cauſe productrice qu'on doit chercher le principe deſtructeur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des queſtions de cette eſpece.

Si, dans de telles queſtions, les jugements précipités de l'ignorance, n'entraînent pas ſouvent une nation aux plus grands malheurs.

Si, conſéquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui s'oppoſant aux progrès de l'eſprit humain, nuiſent à la perfection de la législation, par conſéquent, au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des loix.

On voit dans la ſection 7, que c'eſt l'excellence des loix, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des nations.

De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit législatif.

Qu'une religion vraiment utile forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agiſſent point conſéquemment à leur croyance, mais à leur avantage perſonnel.

Que plus de conſéquence dans leurs eſprits rendroit la religion papiſte plus nuiſible.

Qu'en général les principes ſpéculatifs ont peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils n'obéiſſent qu'aux loix de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la législation, que le gouvernement des jéſuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inſpirés par les paſſions de la gloire, de l'ambition & du fanatiſme.

Du moyen de diſtinguer l'eſpece de paſſion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jéſuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle ſecte en France pouvoit s'oppoſer à leurs entrepriſes.

Que le janſeniſme ſeul pouvoit détruire les jéſuites.

Que ſans les jéſuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la législation.

Que pour la porter à ſa perfection, il faut, ou comme un Saint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, le génie législatif, contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain eſſor, ni dicter les loix parfaites, dont l'établiſſement procureroit aux nations le plus grand bonheur poſſible.

Que pour réſoudre le problême de la félicité publique, il faudroit, préliminairement,

connoître ce qui conſtitue eſſentiellement le bonheur de l'homme.

La 8e. ſection fait connoître en quoi conſiſte le bonheur de l'individu, &, par conſéquent, la félicité nationale néceſſairement compoſée de toutes les félicités particulieres.

Que pour réſoudre ce problême politique, il faut examiner ſi, dans toute eſpece de conditions, les hommes peuvent être également heureux; c'eſt-à-dire, remplir d'une maniere également agréable tous les inſtants de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi eſt à peu près le même dans toutes les profeſſions.

Que ſi les empires ne ſont peuplés que d'infortunés, c'eſt l'effet de l'imperfection des loix & du partage trop inégal des richeſſes.

Qu'on peut donner plus d'aiſance aux citoyens; que cette aiſance modéreroit en eux le deſir trop exceſſif des richeſſes.

Des divers motifs qui, maintenant, juſtifient ces deſirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puiſſants eſt la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui eſt plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernements.

De la religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remede à l'ennui.

Que le ſeul remede à ce mal ſont des ſenſations vives & diſtinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poéſie, & tous ces arts d'agréments dont l'objet eſt d'exciter de ces ſortes de ſenſations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agréments; de leur impreſſion ſur l'opulent oiſif: qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.

Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés, parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

Que les plaiſirs paſſifs ſont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conſéquence, c'eſt au riche que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.

Qu'il voudroit toujours être mû ſans ſe donner la peine de ſe remuer.

Qu'il eſt ſans motif pour s'arracher à une oiſiveté à laquelle une fortune médiocre ſouſtrait néceſſairement les autres hommes.

De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſe dans notre mémoire ; que cette aſſociation eſt un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, ſans être également riches & puiſſants, les citoyens ſeroient & pourroient même ſe croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des ſociétés, mais comme un accident occaſionné par l'imperfection de leur légiſlation.

Il eſt traité, dans la ſection neuvieme, de la poſſibilité d'indiquer un bon plan de légiſlation.

Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication.

Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle, & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes loix.

Des premieres queſtions à ſe faire à ce ſujet.

Des récompenſes, de quelque eſpece qu'elles ſoient, fût-ce un luxe de plaiſir, ne corrompront jamais les mœurs.

Du luxe de plaiſirs. Que tout plaiſir décerné par la reconnoiſſance publique fait chérir la vertu, fait reſpecter les loix dont le renverſement, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain.

Des vraies cauſes des changements arrivés dans les loix des peuples.

Que ces changements prennent leur ſource dans l'imperfection de ces mêmes loix, dans la négligence des adminiſtrateurs qui ne ſavent ni contenir l'ambition des nations voiſines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la ſageſſe des réglements, & qui d'ailleurs élevés dans des préjugés nuiſibles, favoriſent l'ignorance des vérités dont la révélation aſſureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'eſt jamais funeſte qu'à celui qui la dit.

Que ſa connoiſſance utile aux nations n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette aſſertion eſt la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.

Des gouvernements.

Que dans aucun, le bonheur du prince n'eſt, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les nations croupiſſent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le législateur, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt jamais forcé de ſacrifier le bonheur de la génération préſente à celui de la génération future.

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférents pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fauſſe, ſelon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au beſoin

la vérité des démonſtrations géométriques.

Qu'il leur fait eſtimer en eux la cruauté qu'ils déteſtent dans les autres.

Qu'il leur fait reſpecter le crime.

Qu'il fait les ſaints.

Qu'il prouve aux Grands la ſupériorité de leur eſpece ſur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux parlements la conformité de la morale des jéſuites & du papiſme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : » Ne fais pas à autrui ce que tu ne » voudrois pas qu'on te fît «.

Qu'il dérobe à la connoiſſance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholiciſme, & les projets d'une ſecte, intolérante parce qu'elle eſt ambitieuſe, & régicide parce qu'elle eſt intolérante.

Des moyens employés par l'égliſe pour s'aſſervir les nations.

Du temps où l'égliſe catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'église prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.

Que le tolérantisme seul peut la contenir; peut, en éclairant les esprits, assurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractere est susceptible de toutes les formes que lui donnent les loix, le gouvernement, & sur-tout l'éducation publique.

Il s'agit, dans la section dixieme, de la puissance de l'éducation: des moyens de la perfectionner: des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes sont comme les particuliers, le produit de leur instruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'inſtruction publique ſur la domeſtique.

Idée générale ſur l'éducation phyſique de l'homme.

Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre, premier obſtacle.

Imperfection de la plupart des gouvernements, ſecond obſtacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en ſuppoſe une dans les loix & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.

Le but de l'auteur, dans ſa concluſion, c'eſt de prouver l'analogie de ſes opinions avec celles de Locke.

De faire ſentir toute l'importance & l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.

De répondre au reproche de matérialiſme & d'impiété.

De montrer toute l'abſurdité de telles accuſations, & l'impoſſibilité pour tout moraliſte éclairé, d'échapper à cet égard aux cenſures eccléſiaſtiques.

Cet ouvrage eſt la ſuite du livre de l'Eſprit. C'eſt le même fond d'idées vraies, avec de plus grands développements peut-être, avec plus de profondeur dans les principes & d'étendue dans les conſéquences. Son deſſein n'étant pas de le publier de ſon vivant, il n'eut pas le temps de donner à ſa compoſition le même ſoin, ni le même degré de perfection qu'à ſon livre de l'Eſprit. La violence de la perſécution avoit beaucoup diminué de ſon amour pour la gloire. Le ſeul deſir d'être utile après lui, l'animoit encore. Sa belle ame étoit ſenſiblement touchée du bien que doivent produire un jour ſes écrits; mais il ne vouloit plus rien donner au public.

Il voyoit la philoſophie perſécutée par des cabales puiſſantes, ſe former peu de diſciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé; mais il n'en étoit pas étonné: » La vérité, diſoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre humain, ni même à aucune de ces gran-

grandes sociétés qu'on appelle les nations, est souvent opposée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes qui sont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui sont tous remplis de ce qu'on appelle l'esprit de corps. Ils tendent sans cesse à usurper les uns sur les autres, & tous sur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les ainés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment sera reçu de ces corps un philosophe qui viendra leur dire : Avant tout, soyez citoyens, voilà vos fonctions; remplissez-les avec zele. Voilà vos droits, conservez-les sans les étendre. Là, des ministres d'un esprit borné & d'un caractere altier, incapables de voir les abus qui se sont introduits, & ceux qui tiennent à la constitution de l'état, sont conduits par la routine, & la suivent; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'est ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philosophie vient leur montrer. Ils ont des fantaisies, des projets pour leurs favoris, leurs parents. Croyez-vous qu'ils puissent entendre dire sans impatience, qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'état ? Qu'ont-ils à desirer ? De ne point

éprouver de contradiction. Et pour cela, que faut-il faire ? Oter à l'autorité toutes ses bornes, dût-on lui ôter toute sa solidité. Mais ces abus que les ministres respectent ou tolerent, à qui sont-ils nuisibles ? A la patrie, qui n'est qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? Aux Grands. Jugez ce que ces Grands penseront d'une secte d'hommes qui leur proposent d'être modérés & justes. Le Prince, les Grands sont environnés de prêtres, qui, dans les siecles d'ignorance, régnoient sur les princes & sur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils ne seront plus respectés, & on les verra comme des hommes ridicules, ou souvent dangereux. Peut-on leur savoir mauvais gré de l'espece de rage avec laquelle ils déchirent la philosophie. Doit-on s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puissance; ils nous charge de l'apprendre aux peuples. Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes loix, à donner l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, & laissez-nous faire : cela est plus aisé.

Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, & celle des courtisans;

ces gens-là laisseront-ils établir en paix que leurs fortunes ne sont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un usage odieux ? Pourront-ils consentir qu'on les fasse rougir de ces mêmes richesses, qui sont l'aliment de leur orgueil ? Vous voyez que la philosophie doit être poursuivie dans les palais & jusques dans les cabanes, par les classes de la société, qui, du moins, pour un moment, déterminent l'opinion ; & devant qui la philosophie a-t-elle à se défendre ? Quels sont ses juges ? Des sots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres estimables qui, sans être au nombre des philosophes, adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'esprit sont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les détestent. Vous auriez compté plus d'un bel-esprit dans les détracteurs de Descartes & de Corneille, & plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philosophie réduit le bel-esprit, les petits talents à leur juste valeur ; & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus, qui s'élevent

contre toute liberté de penſer. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philoſophie y eſt honorée & heureuſe ? C'eſt qu'en Angleterre, l'intérêt général & l'intérêt particulier ne ſont point oppoſés ; c'eſt qu'il y regne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, ſi l'eſprit de citoyen, ſi les vraies vertus renaiſſoient jamais chez les nations où la philoſophie eſt perſécutée, elle y auroit de la conſidération. Si ces nations, au contraire, tombent ſous le deſpotiſme, &, par conſéquent, ſe corrompent de plus en plus, la philoſophie y ſera proſcrite pour jamais «.

C'eſt d'après ces idées que M. Helvetius étoit revenu à ſon premier talent, & qu'il ne s'occupoit plus que de ſon poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laiſſé ſans en faire uſage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrieme chant, & par une épître, qu'il a compoſée l'été dernier. Il comptoit travailler encore pluſieurs années à cet ouvrage, & le donner lorſque ſes amis & lui-même en ſeroient contents. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté !

On remarqua au commencement de 1771, quelques changements dans ſon humeur &

dans ſes goûts. On ne lui trouvoit pas ſa ſérénité ordinaire. Il aimoit moins les converſations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit ; il n'alloit preſque plus à la chaſſe. Ce changement n'alarmoit pas ſa famille & ſes amis. On étoit bien loin de le regarder comme un ſigne de décadence. On l'attribuoit à des cauſes morales. Ces dernieres années ont été l'époque des malheurs publics, auxquels M. Helvetius fut fort ſenſible. Le déſordre des finances, & le changement dans la conſtitution de l'état répandirent une conſternation générale. Un grand nombre de ſuicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, ſont de triſtes preuves de cette conſternation. Des maux phyſiques l'augmentoient encore Les récoltes n'étoient point abondantes. Tant que la diſette a duré, les aumônes de Monſieur Helvetius n'ont pas permis à ſes vaſſaux d'en ſouffrir. Dans ces années malheureuſes, il a prolongé ſon ſéjour à ſa campagne, qui lui devenoit plus chere par le beſoin qu'elle avoit de lui. Et, d'ailleurs, le ſpectacle d'une miſere qu'il ne pouvoit ſoulager, lui rendoit triſte le ſéjour de Paris. Il y faiſoit cependant de grands biens.

Tous les jours on introduisoit chez lui, avec beaucoup de mystere, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disoit à son valet de chambre : » Chevalier, je vous défends de parler de » ce que vous voyez, même après ma » mort «.

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets; & on lui en faisoit des reproches. » Si j'étois roi, disoit-il, je les corrigerois; mais je ne suis que riche, & ils sont pauvres; je dois les secourir «.

Sa bonne constitution & une santé rarement altérée, sembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il sentoit qu'il perdoit ses forces. Une attaque de goutte qui se portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoissance, & bientôt la vie.

Le 26 Décembre 1771, il fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés, & à la philosophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi-bien que M. Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la santé & le génie. Dans sa jeunesse, il étoit très-bien fait. Ses traits

étoient nobles & réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans fon caractere, c'eft-à-dire, la douceur & la bienveillance. Il avoit l'ame courageufe, & naturellement révoltée contre l'injuftice & l'oppreffion.

Perfonne n'a dû être plus convaincu que lui que, pour réuffir à tout, il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon danfeur, habile à l'efcrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poëte, grand philofophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais fans paffion, & entraîné par les fens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclufive. Il y portoit plus de procédés que de tendreffe. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient fenfible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu néceffaires. Sa converfation étoit fouvent celle d'un homme rempli de fes idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit affez la difpute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penfer ceux qu'il en croyoit capables; il difoit qu'il alloit avec eux *à la chaffe des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des

autres ; & il ſe paroit ſi peu de ſa ſupériorité, que pluſieurs hommes d'eſprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps ſans la deviner. Il craignoit le commerce des Grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec paſſion, & c'eſt la ſeule paſſion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inſpiré ſes bienfaits. Perſonne ne les a cachés avec plus de ſoin. Il n'auroit pas donné à ſes plaiſirs un temps qu'il deſtinoit à l'étude ; & dans ſa jeuneſſe même, lorſqu'il étoit retiré dans ſon cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.

PRÉFACE

DE L'ESPRIT.

L'Objet que je me propose d'examiner dans cet ouvrage, est intéressant ; il est même neuf. L'on n'a, jusqu'à présent, considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup-d'œil rapide sur cette matiere ; & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir, du moins, à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis ſur cette matiere, ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute morale, dont les principes ſont utiles au public, eſt néceſſairement conforme à la morale de la religion, qui n'eſt que la perfection de la morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce ſeroit une erreur de mon eſprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſou-

vent trouvé mauvais le ſoir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un ſujet au deſſus de mes forces : mais, quel homme ſe connoît aſſez lui-même pour n'en pas trop préſumer? Je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris : il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs mêmes des motifs de conſolation. Si les hommes, *comme le dit M. de Fontenelle*, ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables; *mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par*

mon naufrage. Que de sottises, *ajoute M. de Fontenelle*, ne dirions-nous pas maintenant, si les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées !

Je le répete donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jetté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siecles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection ; & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser au-

cun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considere aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces Discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeller, en les condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répetent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation

ſans lumieres, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la ſcience militaire des Romains, qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel inſtant; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiecles & à toutes les nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines: il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains moments: mais ce n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſants & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entiérement de l'univers. Auſſi le public éclairé, qui ſeul en connoît tout le prix, la demande ſans ceſſe: il ne craint

point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus, eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire ; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs ; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli, & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiecles.

De

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

On dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit :* chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (& l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considere comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans

cette derniere signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si je l'ose dire, deux puissances passives, dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs : on la nomme *sensiblité physique.*

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle *mémoire*, & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, & qui nous sont communes avec les animaux, ne nous fourniroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes sans arts, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1) ?

---

(1) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes ; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penser, & peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de l'homme & de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par

Or, dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût, dans aucune ſociété, été portée au degré de perfection où maintenant elle eſt parve-

---

des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organiſation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-ſeulement, comme le dit Mr. de Buffon, preſque en entier du ſens du tact, mais encore de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui ſuppoſent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni, par conſéquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent par conſéquent avoir moins d'invention : ſi les animaux voraces ont en général plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une ſociété fugitive devant l'homme, qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il nait, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants & les rhinoceros ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or, plus l'eſpece d'un animal ſuſceptible d'obſervation eſt multipliée, plus cette eſpece d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſinges, dont les pattes ſont à peu près auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? C'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre ; c'eſt que parmi

nue. Il n'eſt aucune nation qui, en fait d'eſprit, ne fût reſtée fort inférieure à certaines nations ſauvages qui n'ont pas deux cent idées (1), deux cent

---

les différentes eſpeces de ſinges, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, & par conſéquent moins d'invention que les hommes; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes & les animaux, tels que les tigres, les lions, &c; c'eſt qu'enfin la diſpoſition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs beſoins ſont ſatisfaits, les ſinges ne ſont pas ſuſceptibles de l'*ennui* qu'on doit regarder, ainſi que je le prouverai dans le troiſieme Diſcours, comme un des principes de la perfectibilité de l'eſprit humain.

C'eſt en combinant toutes ces différences, dans le phyſique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la ſenſibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne ſont, pour ainſi dire, dans ces derniers que des facultés ſtériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, ſans injuſtice, ne peut avoir ſoumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainſi les bêtes ne ſont que de pures machines : je répondrai à cette objection, que l'écriture & l'égliſe n'ayant dit nulle part que les animaux fuſſent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & ſuppoſer ces motifs juſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorſqu'on lui ſoutenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, répondoit en plaiſantant qu'*apparemment ils avoient mangé du fruit défendu.*

(1) Les idées des nombres, ſi ſimples, ſi faciles à ac-

mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (1), si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *fleches*, de *filets*, &c, qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (2), débattue entre les an-

quérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois que par le mot *beaucoup*.

(1) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une isle qui ne produisoit ni arbre, ni arbuste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'isle, n'avoient d'autre langue qu'un glousssement semblable à celui du coq-d'Inde.

(2) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénéque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. » Votre » lettre, écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal à pro» pos : lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieu» sement dans le palais de l'espérance ; je m'y assurois de » l'immortalité de mon ame ; mon imagination, douce» ment échauffée par les discours de quelques grands

ciens peres (1), & renouvellée de nos jours, n'entre pas néceſſairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'eſprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypotheſes. J'obſerverai ſeulement à ce ſujet, que ſi l'égliſe n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût, par les ſeules lumieres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'eſt ſuſceptible de démonſtration ; qu'on doit peſer les raiſons pour & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre de vraiſemblances, &, par conſéquent, ne porter que des jugements proviſoires. Il en ſeroit de ce problême comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabili-

---

» hommes, ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils » promettent plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaire à moi-même, je mépriſois les reſtes » d'une vie malheureuſe, je m'ouvrois avec délices les » portes de l'éternité. Votre lettre arrive : je me réveille, » & d'un ſonge ſi amuſant, il me reſte le regret de le reconnoitre pour un ſonge «.

Une preuve, dit Mr. Deslandes dans ſon *Hiſtoire critique de la philoſophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'eſt que, du temps de Néron, l'on ſe plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des ſoldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale conſolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles ſouffrances après cette vie.

(1) St. Irénée avançoit que l'ame étoit un ſoufle : *flatus*

tés (1). Je ne m'arrête donc pas davantage à cette question; je viens à mon sujet, & je dis que la sensibilité physique & la mémoire, ou pour parler plus exactement, que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le prin-

---

est enim vita. Voyez la *théologie païenne.* Tertulien, dans son *Traité de l'ame*, prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de anima, cap. 7, pag. 268.* St. Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très-sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambr. de Abrahamo.* St. Hilaire prétend que tout ce qui est créé est corporel. *Hilar. in Math. pag. 633.* Au second concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels; aussi y lit-on sans scandale ces paroles de Jean de Thessalonique : *Pingendi angeli, quia corporei.* St. Justin & Origene croyoient l'ame matérielle; ils regardoient son immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps les ames des méchants seroient anéanties : *Dieu*, disoient-ils, *qui de sa nature est porté à la clémence, se lassera de les punir, & retirera son bienfait.*

(1) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répete tous les jours cet axiome dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guere assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la pré-

cipe qui se ressouvient, puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*. Lorsque, par une suite de mes idées ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils

---

sence des objets? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomene? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est par conséquent qu'une probabilité: probabilité qui sans doute est très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnoissance ne devroit on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de construire des tables physiques, métaphysiques, morales & politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrès de probabilité, & par conséquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion.

L'existence des corps, par exemple, seroit placée dans les tables physiques comme le premier degré de certitude; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le so-

étoient à la vue de ce chêne. Or, cette ſituation des organes doit inconteſtablement produire une ſenſation : il eſt donc évident que ſe reſſouvenir, c'eſt ſentir.

Ce principe poſé, je dis encore que c'eſt dans la capacité que nous avons d'appercevoir les reſſemblances ou les différences, les convenances ou les

---

leil ſe levera demain, qu'il ſe levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'exiſtence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que Céſar ou Guillaume le conquérant; l'on deſcendroit ainſi, par l'échelle des probabilités, juſqu'aux faits les moins certains, & enfin juſqu'aux prétendus miracles de Mahomet, juſqu'à ces prodiges atteſtés par tant d'Arabes, & dont la fauſſeté cependant eſt encore très-probable ici-bas, où les menteurs ſont ſi communs & les prodiges ſi rares.

Alors les hommes, qui le plus ſouvent ne different de ſentiment que par l'impoſſibilité où ils ſont de trouver des ſignes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, ſe communiqueroient plus facilement leurs idées, puiſqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainſi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'eſprit eſt toujours lente, & les découvertes dans les ſciences preſque toujours éloignées les unes des autres, on ſent que les tables de probabilités une fois conſtruites, on n'y feroit que des changements légers & ſucceſſifs, qui conſiſteroient, conſéquemment à cette découverte, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propoſitions que nous appellons vérités, & qui ne ſont que des probabilités plus ou moins accu-

disconvenances qu'ont entre eux les objets divers; que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même: tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets; ces objets ont des rapports avec nous, & des rapports entre eux;

---

mulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir; alors les doutes cesseroient d'être vagues; soumis au calcul, & par conséquent appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives: alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agît lorsqu'il paroissoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer: qu'on se décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable; enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

la connoiſſance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Eſprit :* il eſt plus ou moins grand, ſelon que nos connoiſſances en ce genre ſont plus ou moins étendues. L'eſprit humain s'éleve juſqu'à la connoiſſance de ces rapports; mais ce ſont des bornes qu'il ne franchit jamais. Auſſi tous les mots qui compoſent les diverſes langues, & qu'on peut regarder comme la collection des ſignes de toutes les penſées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels ſont les mots, *chêne*, *océan*, *ſoleil ;* ou déſignent des idées, c'eſt-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, & qui ſont, ou ſimples, comme les mots, *grandeur*, *petiteſſe ;* ou compoſés, comme *vice*, *vertu ;* ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'eſt-à-dire, notre action ſur eux, comme dans ces mots, *je briſe*, *je creuſe*, *je ſoulève ;* ou leur impreſſion ſur nous, comme dans ceux-ci, *je ſuis bleſſé*, *ébloui*, *épouvanté.*

Si j'ai reſſerré ci-deſſus la ſignification de ce mot, *Idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puiſqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'eſt que la ſignification indéterminée de cette expreſſion peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occaſionne toujours l'abus des mots.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que, ſi tous les mots des diverſes langues ne déſignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entre eux, tout l'eſprit, par conſéquent, conſiſte à comparer & nos ſenſations & nos idées, c'eſt-à-dire, à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'elles ont entre elles. Or, comme le jugement n'eſt que cette appercevance elle-même, ou du moins que

le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation; que je puis dire également: Je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied;* que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune;* & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on assurer qu'alors juger soit sentir? Oui, répondrai-je; car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est voir dans ces divers tableaux que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe: cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien & le mal, & que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur

de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un roi, à la bonté, conserve à l'état plus de citoyens?

L'orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le roi juste qui condamne & fait exécuter un criminel; dans le second, le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel, & lui détache ses fers; dans le troisieme, il représentera ce même criminel, qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot, court massacrer cinquante citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet, si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons, exciter en nous à peu près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets; il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen, & que, dans le troisieme, on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugements portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode:* une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou certaines idées dans sa mémoire, & que le hasard les y ait rangés de maniere que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainsi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans sa mémoire: alors, juger que cet ordre est le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une sensation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre: or, se ressouvenir d'une sensation pénible, c'est sentir; il est donc évident que, dans ce cas, *juger* est *sentir.*

Supposons encore que, pour prouver la vérité de certaines propositions de géométrie, & pour les faire plus facilement concevoir à ses disciples, un géometre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaisseur: alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses éleves l'intelligence de certaines propositions de géométrie, c'est dire qu'ils sont moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que, par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition: juger

alors que le moyen ou la méthode de l'analyſe eſt la meilleure, c'eſt pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a, par conſéquent, éprouvé une ſenſation moins pénible, lorſqu'on a conſidéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette propoſition compliquée, que lorſqu'on les a voulu ſaiſir toutes à la fois.

Il réſulte, de ce que j'ai dit, que les jugements portés ſur les moyens ou les méthodes que le haſard nous préſente pour parvenir à un certain but, ne ſont proprement que des ſenſations, & que dans l'homme tout ſe réduit à ſentir.

Mais, dira-t-on, comment, juſqu'à ce jour, a-t-on ſuppoſé en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir ? L'on ne doit cette ſuppoſition, répondrai-je, qu'à l'impoſſibilité où l'on s'eſt cru juſqu'à préſent d'expliquer d'aucune autre maniere certaines erreurs de l'eſprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les chapitres ſuivants, montrer que tous nos faux jugements & nos erreurs ſe rapportent à deux cauſes, qui ne ſuppoſent en nous que la faculté de ſentir ; qu'il ſeroit, par conſéquent, inutile & même abſurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle. J'entre donc en matiere, & je dis qu'il n'eſt point de faux jugement qui ne ſoit un effet ou de nos paſſions ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des Erreurs occasionnées par nos passions.

Les passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers, & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misere est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerriere, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets : on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, & n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent ; mais elles nous trompent encore, en nous

nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On ſait le conte d'un curé & d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient ; &, le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce ſont deux amants heureux.... Eh ! fi donc, Madame*, reprend le curé, *ces deux ombres que vous voyez ſont deux clochers d'une cathédrale.* Ce conte eſt notre hiſtoire ; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous deſirons y trouver : ſur la terre, comme dans la lune, des paſſions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti je ne ſais quelle femme, qui, ſurpriſe par ſon amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi !* lui dit-il, *vous pouſſez à ce point l'impudence... Ah ! perfide*, s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable à la paſſion de l'amour, mais à toutes les paſſions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Qu'on tranſporte ce même mot à des ſujets plus relevés : qu'on ouvre le temple de Memphis. En préſentant le bœuf Apis aux Egyptiens craintifs & proſternés, le prêtre s'écrie : » Peuples, ſous » cette métamorphoſe, reconnoiſſez la divinité de » l'Egypte ; que l'univers entier l'adore ; que l'im» pie qui raiſonne & qui doute, exécration de la

» terre, vil rebut des humains, soit frappé du feu
» céleste : qui que tu sois, tu ne crains point les
» dieux, mortel superbe, qui dans Apis n'apperçois
» qu'un bœuf, & en crois plus ce que tu vois que
» ce que je te dis «. Tels étoient sans doute les discours des prêtres de Memphis, qui devoient se persuader, comme la femme déjà citée, qu'on cessoit d'être animé d'une passion forte au moment même qu'on cessoit d'être aveugle. Comment ne l'eussent-ils pas cru ? on voit tous les jours de bien plus foibles intérêts produire sur nous de semblables effets. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes, & que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part, quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises. Combien de fois une trop sotte confiance en des moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des Antipodes ? Il n'est point de siecle qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au siecle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, sont aussi la source de nos lumieres. Si elles nous égarent, elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher ; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

Nous nous trompons, lorſqu'entraînés par une paſſion, & fixant toute notre attention ſur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce ſeul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorſque, nous établiſſant juges ſur une matiere, notre mémoire n'eſt point chargée de tous les faits de la comparaiſon deſquels dépend en ce genre la juſteſſe de nos déciſions. Ce n'eſt pas que chacun n'ait l'eſprit juſte; chacun voit bien ce qu'il voit; mais perſonne ne ſe défiant aſſez de ſon ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet, eſt tout ce que l'on y peut voir.

Dans les queſtions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cauſe de nos erreurs. Pour ſavoir combien, en ce cas, il eſt facile de ſe faire illuſion à ſoi-même, & comment, en tirant des conſéquences toujours juſtes de leurs principes, les hommes arrivent à des réſultats entiérement contradictoi'es, je choiſirai pour exemple une queſtion un peu compliquée : telle eſt celle du luxe, ſur laquelle on a porté des jugements très-différents, ſelon qu'on l'a conſidérée ſous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* eſt vague, n'a aucun ſens bien déterminé, & n'eſt ordinairement qu'une expreſſion relative; il faut d'abord attacher une idée

nette à ce mot de *luxe* pris dans une ſignification rigoureuſe, & donner enſuite une définition du luxe conſidéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une ſignification rigoureuſe, on doit entendre, par *luxe*, toute eſpece de ſuperfluités, c'eſt-à-dire, tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire à la conſervation de l'homme. Lorſqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le compoſent, ce mot *luxe* a une toute autre ſignification; il devient abſolument relatif. Le luxe d'une nation policée eſt l'emploi de ſes richeſſes à ce que nomme ſuperfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'eſt le cas où ſe trouve l'Angleterre par rapport à la Suiſſe.

Le luxe, dans un particulier, eſt pareillement l'emploi de ſes richeſſes à ce que l'on doit appeller ſuperfluités, eu égard au poſte que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons ſous quels aſpects différents on a conſidéré le luxe des nations, lorſque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuiſible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards ſur ces manufactures que le luxe conſtruit, où l'étranger s'empreſſe d'échanger ſes tréſors contre l'induſtrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richeſſes amener à ſa ſuite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le ſatisfaire. Le ſiecle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puiſſance d'un état. L'abondance d'argent qu'il ſuppoſe & qu'il attire, rend, diſent-ils, la nation heureuſe au dedans, & redoutable au dehors. C'eſt par l'argent

qu'on ſoudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magaſins, qu'on fournit des arcenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, & qu'une nation enfin peut non-ſeulement réſiſter, mais encore commander à des peuples plus nombreux, &, par conſéquent, plus réellement puiſſants qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au dedans? Il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaiſirs, fournit par ce moyen à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité ſalutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'induſtrie, fait ouvrir des ports, y conſtruit des vaiſſeaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richeſſes que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle tient éparſes dans mille climats divers. Voilà, je penſe, à peu près le point de vue ſous lequel le luxe ſe préſente à ceux qui le conſiderent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aſpect ſous lequel il s'offre aux philoſophes, qui le regardent comme funeſte aux nations.

Le bonheur des peuples dépend & de la félicité dont ils jouiſſent au dedans, & du reſpect qu'ils inſpirent au dehors.

A l'égard du premier objet, nous penſons, diront ces philoſophes, que le luxe & les richeſſes qu'il

attire dans un état, n'en rendroient les ſujets que plus heureux, ſi ces richeſſes étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût ſe procurer les commodités dont l'indigence le force à ſe priver.

Le luxe n'eſt donc pas nuiſible comme luxe; mais ſimplement comme l'effet d'une grande diſproportion entre les richeſſes des citoyens (1). Auſſi le luxe n'eſt-il jamais extrême, lorſque le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal; il s'augmente à meſure qu'elles ſe raſſemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à ſon dernier période, lorſque la nation ſe partage en deux claſſes, dont l'une abonde en ſuperfluités, & l'autre manque du néceſſaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation eſt

(1) Le luxe fait circuler l'argent, il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entaſſer : c'eſt donc le luxe, diſent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponſe à ce raiſonnement, c'eſt qu'il ne produit point cet effet. Le luxe ſuppoſe toujours une cauſe d'inégalité de richeſſes entre les citoyens. Or, cette cauſe, qui fait les premiers riches, doit, lorſque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux : ſi l'on détruiſoit cette cauſe d'inégalité de richeſſes, le luxe diſparoîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens ſont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que, cette inégalité de richeſſe une fois établie, le luxe lui-même eſt en partie cauſe de la réproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui ſe ruine par ſon luxe, tranſporte la plus grande partie de ſes richeſſes dans les mains des artiſans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de diſſipateurs, deviennent riches à leur

d'autant plus cruel, qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins, il aura réuni, en peu de temps, une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier suivra le cours de toute espece de marchandise, dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richesses, est intéressé à baisser le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie absolument nécessaire pour sa subsistance (1) :

---

tour, & se ruinent de la même maniere. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les manufactures, & qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans, le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens.

(1) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées, les impositions, & sur-tout par celle des tailles ; je conviendrai volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la

le besoin contraint ce dernier à s'en contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture saine ou assez abondante, il devient infirme, il meurt, & laisse à l'état une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richesses se rendent dans les capitales, où les attirent les plaisirs & les arts du luxe : alors la campagne reste inculte & pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la

---

seule suppression de cet impôt rendît la condition des paysans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces, la journée est de huit sols. Or, de ces huit sols, si je déduis l'imposition de l'église, c'est-à-dire, à peu près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six sols par jour : tant qu'il est garçon, je veux que ces six sols fournissent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le logent ; dès qu'il sera marié, ces six sols ne pourront plus lui suffire, parce que, dans les premieres années du mariage, la femme, entiérement occupée à soigner ou à allaiter ses enfants, ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fît alors remise entiere de sa taille, c'est-à-dire, cinq ou six francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or, ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? Hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit

misere, (1) & cinq ou six mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table ? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne sera pas détestable ? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chere ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des

---

que les seigneurs vécussent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres, ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpents de terre; le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement; celui des journaliers diminueroit, & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

(1) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police, soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan ? Le sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts; la vexation d'un seigneur, le pouvoir arbitraire d'un subdélégué; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journaliere d'hommes plus riches & plus puissants que lui; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le paysan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de

habits ou des équipages : lorſqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaiſirs phyſiques, qui ſont les ſeuls plaiſirs réels ; on eſt, tout au plus, affecté d'un plaiſir de vanité, dont la privation ſeroit peut-être inſupportable, mais dont la jouiſſance eſt inſipide. Sans augmenter ſon bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de ſon luxe, qu'offenſer l'humanité & le malheureux, qui, comparant les haillons de la miſere aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le ſien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements ; qui ſe rappelle, à cette occaſion, le ſouvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui ſe trouve ainſi privé du ſeul ſoulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de ſa miſere.

Il eſt donc certain, continueront ces philoſo-

---

l'égalité, & ſur-tout du bien ineſtimable de la liberté, ſi inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la légiſlation n'a ſouvent conſiſté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppreſſion, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai eſprit légiſlatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de paſteur ; peut-être les découvertes en légiſlation nous rameneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on eſt d'abord parti. Non que je veuille décider une queſtion ſi délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond ; mais j'avoue qu'il eſt bien étonnant que tant de formes diffé-

phes, que le luxe ne fait le bonheur de perſonne, & qu'en ſuppoſant une trop grande inégalité de richeſſes entre les citoyens, il ſuppoſe le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'eſt donc pas heureux au dedans : voyons s'il eſt reſpectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impoſe d'abord à l'imagination ; cet état eſt, pour quelques inſtants, un état puiſſant : mais cet avantage (ſuppoſé qu'il puiſſe exiſter quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'eſt, comme le remarque Mr. Hume, qu'un avantage paſſager. Aſſez ſemblables aux mers, qui ſucceſſivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richeſſes doivent ſucceſſivement parcourir mille climats divers. Lorſque, par la beauté de ſes manufactures & la perfection des arts de luxe,

---

rentes de gouvernement, établies du moins ſous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglements n'aient été, chez la plupart des peuples, que des inſtruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, ſans revenir à des mœurs infiniment plus ſimples. Je ſens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaiſirs, dont on ne peut ſe détacher ſans peine ; mais ce ſacrifice, cependant, ſeroit un devoir, ſi le bien général l'exigeoit. N'eſt-on pas même en droit de ſoupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers eſt toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? Vérité aſſez heureuſement exprimée par ces deux vers ſur les ſauvages :

Chez eux tout eſt commun, chez eux tout eſt égal ;
Comme ils ſont ſans palais, ils ſont ſans hôpital.

une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris, & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant, à meilleur compte, des marchandises dont cette nation les fournissoit (1). Or, si-tôt que

---

(1) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espece de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts de luxe attirent dans un état, n'y sont que passageres, & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de premiere nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, &, par conséquent, un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des citoyens, & amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négociants, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai déjà dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que prôcure aux

la disette d'argent se fait sentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y soustraire, il faudroit se rapprocher d'une vie simple ; & les mœurs, ainsi que les loix, s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chûte & de son avilissement. La félicité & la puissance apparente que le luxe commu-

états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art, une manufacture passe aisément d'un pays dans un autre ; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des paysans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un soin & une dépense qui doivent presque toujours laisser, à cet égard, l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle est depuis long-temps cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitants, c'est-à-dire, lorsqu'un état ne pourroit nourrir tous ses citoyens. Alors une nation qui ne sera point à portée de peupler un pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un, d'envoyer des colonies ravager les contrées voisines, & s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays assez fertiles pour les nourrir ; l'autre, d'établir des manufactures, de forcer les nations voisines d'y lever des marchandises, & de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'ha-

nique, durant quelques inſtants, aux nations, eſt comparable à ces fievres violentes, qui prêtent, dans le tranſport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui ſemblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces, & de la vie.

Pour ſe convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philoſophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement reſpectable à ſes voiſins : c'eſt, ſans contredit, le nombre, la vigueur de ſes citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on ſait que les pays de luxe ne ſont pas les plus peuplés ; que dans la même étendue de terrein cultivé, la Suiſſe peut compter plus d'habitants que l'Eſpagne, la France & même l'Angleterre.

La conſommation d'hommes, qu'occaſionne néceſſairement un grand commerce (1), n'eſt pas en

bitants. Entre ces deux partis, le dernier eſt, ſans contredit, le plus humain : quel que ſoit le ſort des armes, victorieuſe ou vaincue, toute colonie qui entre, à main armée, dans un pays, y répand certainement plus de déſolation & de maux que n'en peut occaſionner la levée d'une eſpece de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

(1) Cette conſommation d'hommes eſt cependant ſi grande, qu'on ne peut, ſans frémir, conſidérer celle que ſuppoſe notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Negres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes compatriotes, & celle de tant d'Africains qu'anime au combat l'eſpoir de faire des pri-

ce pays l'unique cause de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puisqu'il attire les richesses dans les capitales, laisse les campagnes dans la disette, favorise le pouvoir arbitraire, &, par conséquent, l'augmentation des subsides, & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (1), dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter, sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes causes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misere, y doivent nécessairement affoiblir la constitution des corps. Le peuple

---

sonniers, & le desir de les échanger contre nos marchandises. Si l'on suppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique; qu'on y ajoute celui des Negres, qui, arrivés à leur destination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périssent par le feu, le naufrage ou le scorbut; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particuliere de ce climat, ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce pays, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuseroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaisir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(1) La Hollande, l'Angleterre, la France sont chargées de dettes, & la Suisse ne doit rien.

adonné au luxe, n'eſt jamais un peuple robuſte : de ſes citoyens, les uns ſont énervés par la molleſſe, les autres exténués par le beſoin.

Si les peuples ſauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les peuples livrés au luxe, c'eſt que le laboureur eſt, chez les nations pauvres, ſouvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'eſt qu'un payſan Suiſſe eſt plus à ſon aiſe qu'un payſan François. (1)

Pour former des corps robuſtes, il faut une nourriture ſimple, mais ſaine & aſſez abondante ; un exercice qui, ſans être exceſſif, ſoit fort ; une grande habitude à ſupporter les intempéries des ſaiſons ; habitude que contractent les payſans, qui, par cette raiſon, ſont infiniment plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie ſédentaire. C'eſt auſſi chez les nations pauvres que ſe forment ces armées infatigables qui changent le deſtin des empires.

Quels remparts oppoſeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la molleſſe ? Il ne peut leur en impoſer ni par le nombre, ni par la force de ſes habitants. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut ſuppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie ? L'ordre des payſans, qui compoſe à lui ſeul les deux tiers de chaque nation, y eſt malheureux : celui des artiſans n'y poſſede rien ; tranſplanté

(1) Il ne ſuffit pas, dit Grotius, que le peuple ſoit pourvu des choſes abſolument néceſſaires à ſa conſervation & à ſa vie ; il faut encore qu'il l'ait agréable.

de

de son village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer longtemps par son courage; parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces, qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie, qui leur fait dédaigner les dangers: or, le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage (1). Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troisieme, si nous vivions encore dans ces siecles barbares où l'on réduisoit les peuples en servitude, & l'on aban-

(1) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce: ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point; mais c'est qu'en politique, ce problême est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question isolée; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflets; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration; & qu'enfin un état est une machine mue par différents ressorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnément au jeu de ces ressorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

donnoit les villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le desir de l'honneur s'éteint chez un peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume. (1) En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaisirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (2) n'étoit pas moins heureux qu'un Perse; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le sort de Crassus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du sénat, étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux & au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier, que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais, en accordant que les nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui se prenant pour la nation entiere, con-

---

(1) Il est inutile d'avertir que le luxe est, à cet égard, plus dangereux pour une nation située en terre ferme, que pour des insulaires; leurs remparts sont leurs vaisseaux, & leurs soldats les matelots.

(2) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, disoit-il? *à la vie malheureuse qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de si pressé que de mourir.* Cette plaisanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade se trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athenes. C'est ce qui faisoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des boçages, comme les Sybarites.

cluent de leur aisance particuliere, que le paysan est heureux. Mais, quand même ces commodités seroient reparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuse & ennemie de l'esclavage? Les nations chez qui le luxe s'introduit, sont tôt ou tard victimes du despotisme; elles présentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire? Dans ces nations les uns vivent dans la mollesse, & la mollesse ne pense ni ne prévoit: les autres languissent dans la misere; & le besoin pressant, entiérement occupé à se satisfaire, n'éleve point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richesses de ces nations sont à leurs maîtres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissants, comme aux peuples courageux qui les avoisinent.

» Apportez-nous vos trésors, auroient pu dire les » Romains aux Carthaginois; ils nous appartien- » nent: Rome & Carthage ont toutes deux voulu » s'enrichir; mais elles ont pris des routes différentes » pour arriver à ce but. Tandis que vous encoura- » giez l'industrie de vos citoyens, que vous établis- » siez des manufactures, que vous couvriez la mer » de vos vaisseaux, que vous ailliez reconnoître des » côtes inhabitées, & que vous attiriez chez vous » tout l'or des Espagnes & de l'Afrique, nous plus » prudents, nous endurcissions nos soldats aux fati- » gues de la guerre, nous élevions leur courage; nous » savions que l'industrieux ne travailloit que pour le » brave. Le temps de jouir est arrivé; rendez-nous » des biens que vous êtes dans l'impuissance de dé-

» fendre «. Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des fentiments que ce difcours fuppofe. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richeffe de Carthage, & confervé, à cet égard, l'avantage que prefque toutes les nations pauvres ont eu fur les nations opulentes ? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athenes ? Les Romains fouler aux pieds les fceptres d'or de l'Afie ? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Genes, Venife, fubjuguées, ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares ? Et qui fait fi on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureufe au dedans que la Suiffe, oppofer à fes ennemis une réfiftance moins opiniâtre ? Voilà fous quel point de vue le luxe fe préfente aux philofophes, qui l'ont regardé comme funefte aux nations.

La conclufion de ce que je viens de dire, c'eft que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient, en tirant des conféquences très-juftes de leurs principes, arrivent cependant à des réfultats fouvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaifon defquels doit réfulter la vérité qu'ils cherchent.

Il eft, je penfe, inutile de dire qu'en préfentant la queftion du luxe fous deux afpects différents, je ne prétends point décider fi le luxe eft réellement nuifible ou utile aux états : il faudroit, pour réfoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propofe; j'ai feulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les queftions compliquées, & fur lefquelles on juge

ſans paſſion, on ne ſe trompe jamais que par ignorance, c'eſt-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, eſt tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des Mots.

Une autre cauſe d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'eſt l'abus des mots & les idées peu nettes qu'on y attache. Mr. Locke a ſi heureuſement traité ce ſujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philoſophe également préſent à l'eſprit.

Deſcartes avoit déjà dit, avant Locke, que les péripatéticiens, retranchés derriere l'obſcurité des mots, étoient aſſez ſemblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obſcure : que cet homme, ajoutoit-il, ſache donner du jour à la caverne; qu'il force les péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils ſe ſervent; ſon triomphe eſt aſſuré. D'après Deſcartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphyſique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie ſignification eſt, ſi j'oſe le dire, un labyrinthe où les plus grands génies ſe ſont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemple quelques-uns de ces mots qui ont excité les diſputes les plus longues & les plus vives entre les philoſo-

phes : tels ſont, en métaphyſique, les mots de *matiere*, d'*eſpace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour ſoutenu que la matiere ſentoit ou ne ſentoit pas, & l'on a ſur ce ſujet diſputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'eſt aviſé très-tard de ſe demander ſur quoi l'on diſputoit, & d'attacher une idée préciſe à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la ſignification, on eût reconnu que les hommes étoient, ſi j'oſe le dire, les créateurs de la matiere, que la matiere n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La ſignification de ce mot ainſi déterminée, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir ſi l'étendue, la ſolidité, l'impénétrabilité étoient les ſeules propriétés communes à tous les corps ; & ſi la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire ſoupçonner que les corps euſſent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de ſentir, qui, ne ſe manifeſtant que dans les corps organiſés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queſtion réduite à ce point, on eût alors ſenti que, s'il eſt, à la rigueur, impoſſible de démontrer que tous les corps ſoient abſolument inſenſibles, tout homme qui n'eſt pas, ſur ce ſujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la queſtion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette diſpute, il n'étoit donc point néceſſaire de bâtir différents ſyſtêmes du monde, de

ſe perdre dans la combinaiſon des poſſibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'eſprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuſes. En effet, (qu'il me ſoit permis de le remarquer ici) s'il faut tirer tout le parti poſſible de l'obſervation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore ſavoir.

Inſtruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons ſentir que nos obſervations multipliées & raſſemblées ſuffiſent à peine pour former quelques-uns de ces ſyſtêmes partiels renfermés dans le ſyſtême général; que c'eſt des profondeurs de l'imagination qu'on a juſqu'à préſent tiré celui de l'univers; & que, ſi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philoſophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du ſyſtême du monde. Avec beaucoup d'eſprit & de combinaiſons, ils ne débiteront jamais que des fables, juſqu'à ce que le temps & le haſard leur aient donné un fait général, auquel tous les autres puiſſent ſe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*eſpace*; la plupart des philoſophes en ont fait un être, & l'ignorance de la ſignification de ce mot a donné lieu à des longues diſputes (1). Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils ſeroient alors convenus que l'eſpace, conſidéré abſtractivement, eſt le pur néant; que l'eſ-

(1) Voyez les diſputes de Clarck & de Leibnitz.

pace, considéré dans les corps, est ce qu'on appelle l'étendue ; que nous devons l'idée de vuide, qui compose en partie l'idée d'espace à l'intervalle apperçue entre deux montagnes élevées ; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'est-à-dire, par un corps qui, d'une certaine distance, ne fait sur nous aucune impression sensible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doive s'arrêter : l'*absence des bornes* est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'infini. Si les philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des disputes frivoles. C'est à la fausse philosophie des siecles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossiere où nous sommes de la vraie signification des mots : cette philosophie consistoit presque entiérement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des scholastiques, confondoit toutes les idées ; & l'obscurité qu'il jettoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, & principalement sur la morale.

Lorſque le célebre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour - propre eſt le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie ſignification de ce mot *amour-propre* ne ſouleva-t-elle pas de gens contre cet illuſtre auteur ? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité, & l'on s'imagina, en conſéquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la ſource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour - propre, ou l'amour de ſoi, n'étoit autre choſe qu'un ſentiment gravé en nous par la nature ; que ce ſentiment ſe transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, ſelon les goûts & les paſſions qui l'animoient ; & que l'amour-propre, différemment modifié, produiſoit également l'orgueil & la modeſtie.

La connoiſſance de ces idées auroit préſervé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle qu'elle eſt. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de preſque tous les hommes à notre égard, eſt un ſpectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils ſont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'eſt ſe plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts ſans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, ſentir que l'indulgence eſt une juſtice que la foible humanité eſt en droit d'exiger de la ſageſſe. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine

& douce, que la connoissance profonde du cœur humain, telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault: aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque toujours été les plus indulgents. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages! *Vivez*, disoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domestiques comme avec des amis malheureux.* » Entendrai-je » toujours, disoit un philosophe Indien, les riches » s'écrier: Seigneur, frappe quiconque nous dérobe » la moindre parcelle de nos biens; tandis que, » d'une voix plaintive & les mains étendues vers le » ciel, le pauvre dit: Seigneur fais-moi part des » biens que tu prodigues au riche; & si de plus in- » fortunés m'en enlevent une partie, je n'implorerai » point ta vengeance, & je considérerai ces larcins » de l'œil dont on voit, au temps des sémailles, les » colombes se répandre dans les champs pour y » chercher leur nourriture «.

Au reste, si le mot d'amour-propre, mal entendu, a soulevé tant de petits esprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles disputes, plus sérieuses encore, n'a point occasionné le mot de *liberté?* disputes qu'on eût facilement terminées, si tous les hommes, aussi amis de la vérité que le P. Mallebranche, fussent convenus, comme cet habile théologien, dans sa *prémotion physique*, que *la liberté étoit un mystere. Lorsqu'on me pousse sur cette question*, disoit-il, *je suis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'est pas qu'on ne puisse se former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni détenu dans les prisons, ni intimidé, comme l'esclave, par la crainte des châtiments; en ce sens, la liberté de

l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance : je dis, de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté*, l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine, & de nous faire roi, pape, ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose ; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, &, par conséquent, des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal ; supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions ; si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. Or, tout effet est nécessaire. En ce sens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit, du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (1) ? Oui, ré-

(1) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugements : lorsque, faute d'examen,

pondrai-je ; mais *libre* n'eſt alors qu'un ſynonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions : ſelon qu'un homme ſaura plus ou moins de procédure & de juriſprudence, qu'il ſera conduit dans ſes affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais, quelque parti qu'il prenne, le deſir de ſon bonheur lui fera toujours choiſir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ſes intérêts, ſes goûts, ſes paſſions, & enfin à ce qu'il regarde comme ſon bonheur.

Comment pourroit-on philoſophiquement expliquer le problême de la liberté ? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous ſommes diſciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos penſées & nos volontés ſoient des effets immédiats, ou des ſuites néceſſaires des impreſſions que nous avons reçues.

On ne peut donc ſe former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (1) ; il faut la

l'on s'eſt expoſé à quelque malheur, inſtruit par l'infortune, l'amour de ſoi doit nous néceſſiter à la ſuſpenſion.

On ſe trompe pareillement ſur le mot *délibération :* nous croyons délibérer lorſque nous avons, par exemple, à choiſir entre deux plaiſirs à peu près égaux & preſque en équilibre ; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à peu près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.

(1) » La liberté, diſoient les Stoïciens, eſt une chi-
» mere. Faute de connoître les motifs, de raſſembler les
» circonſtances, qui nous déterminent à agir d'une cer-

considérer comme un myſtere ; s'écrier avec ſaint Paul : *O altitudo !* convenir que la théologie ſeule peut diſcourir ſur une pareille matiere, & qu'un traité philoſophique de la liberté ne feroit qu'un traité des effets ſans cauſe.

On voit quel germe éternel de diſputes & de calamités renferme ſouvent l'ignorance de la vraie ſignification des mots. Sans parler du ſang verſé par les haines & les diſputes théologiques, diſputes preſque toutes fondées ſur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les nations ?

Ces erreurs ſont plus multipliées qu'on ne penſe. On ſait ce conte d'un Suiſſe : on lui avoit conſigné une porte des Tuileries, avec défenſe d'y laiſſer entrer perſonne. Un bourgeois s'y préſente : *On n'entre point*, lui dit le Suiſſe. *Auſſi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer*, *mais ſortir ſeulement du Pont-Royal.... Ah ! s'il s'agit de ſortir*, reprend

» taine maniere, nous nous croyons libres. Peut-on penſer que l'homme ait véritablement le pouvoir de ſe déterminer ? Ne ſont-ce pas plutôt les objets extérieurs, combinés de mille façons différentes, qui le pouſſent & le déterminent ? Sa volonté eſt-elle une faculté vague & indépendante, qui agiſſe ſans choix & par caprice ? Elle agit, ſoit en conſéquence d'un jugement, d'un acte de l'entendement, qui lui repréſente que telle choſe eſt plus avantageuſe à ſes intérêts que toute autre ; ſoit qu'indépendamment de cet acte, les circonſtances où un homme ſe trouve l'inclinent, la forcent à ſe tourner d'un certain côté, & il ſe flatte alors qu'il

le Suisse, *Monsieur, vous pouvez passer.* (1) Qui le croiroit? ce conte est l'histoire du peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d'*Imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conseils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur grossiere. Pour échapper à ce piege, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'en-

---

» s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner d'un autre «. *Histoire critique de la Philosophie.*

(1) Lorsqu'on voit un chancelier avec sa simarre, sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même chancelier consommant l'œuvre du mariage; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux & la gravité importante avec laquelle certains visirs s'asseient au divan pour opiner & conclure comme le Suisse: *Ah! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet

tendre, ſe tranſmettre exactement leurs idées; les diſputes, qu'éterniſe l'abus des mots, ſe termineroient; & les hommes, dans toutes les ſciences, ſeroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet ſi utile & ſi deſirable eſt peut-être impoſſible. Ce n'eſt point aux philoſophes, c'eſt au beſoin qu'on doit l'invention des langues; & le beſoin, en ce genre, n'eſt pas difficile à ſatisfaire. En conſéquence, on a d'abord attaché quelques fauſſes idées à certains mots; enſuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entre eux; chaque nouvelle combinaiſon a produit une nouvelle erreur; ces erreurs ſe ſont multipliées, & en ſe multipliant, ſe ſont tellement compliquées, qu'il ſeroit maintenant impoſſible, ſans une peine & un travail infini, d'en ſuivre & d'en découvrir la ſource. Il en eſt des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y

---

un fait aſſez plaiſant: c'eſt la réponſe d'un Anglois à un miniſtre d'état. Rien de plus ridicule, diſoit le miniſtre aux courtiſans, que la maniere dont ſe tient le conſeil chez quelques nations Negres. Repréſentez-vous une chambre d'aſſemblée où ſont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'eſt là que, nuds & d'un pas grave, ſe rendent une douzaine de conſeillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun ſaute dans ſa cruche, s'y enfonce juſqu'au cou; & c'eſt dans cette poſture qu'on opine & qu'on délibere ſur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas? dit le miniſtre au ſeigneur le plus près de lui. C'eſt, répondit-il, que je vois tous les jours quelque choſe de plus plaiſant encore. Quoi donc, reprit le miniſtre? *C'eſt un pays où les cruches ſeules tiennent conſeil.*

glisse d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne sont pas apperçues ; on calcule d'après ses premiers calculs ; de proposition en proposition, l'on arrive à des conséquences entiérement ridicules. On en sent l'absurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la premiere erreur ? Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs : malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissants s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugements ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions, ou dans l'ignorance, soit de certains faits, soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugements sont donc l'effet de causes accidentelles, qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident ; d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste (1).

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche

(1) On ne peut pas dire que les hommes n'ont pas l'esprit juste, en ce sens qu'ils voyent ce qu'ils ne voyent pas ; mais en ce sens qu'ils ne voyent pas comme ils devroient voir, s'ils fixoient davantage leur attention, & s'ils s'appliquoient à bien voir les objets avant de prononcer sur ce qu'ils sont. Ainsi juger n'est que voir ou sentir qu'un objet n'est pas un autre, ou sentir qu'une chose n'a pas avec une autre chose tous les rapports que l'on cherche, ou que l'on suppose.

maintenant

maintenant d'avancer que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'esprit peut être considéré ou comme la faculté productrice de nos pensées; & l'esprit, en ce sens, n'est que sensibilité & mémoire : ou l'esprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés; & dans cette seconde signification, l'esprit n'est qu'un assemblage de pensées, & peut se subdiviser dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aspects sous lesquels se présente l'esprit considéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'est que l'esprit par rapport à la société.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

La *ſcience* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*eſprit*, diſtingué de la *ſcience*, eſt donc une aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte; elle eſt même très-inſtructive pour un philoſophe; mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différents eſprits entre eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme ? Qui donneroit au public une liſte exacte des idées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſcience & l'eſprit ?

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue : il faudroit que le public, pour ſavoir ſi je mérite réellement à cet égard le titre de ſecond inventeur, sût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu, connoiſſance qu'il ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypotheſe im-

possible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'espece des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont, en général, tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écoliere : *Que de choses dans un menuet !* Il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (1), & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui sait si l'art de la déclamation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour former un systême de gouvernement ? Qui peut assurer, lors-

(1) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractere d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *De quel pays êtes-vous*, lui demande Marcel ? *Je suis Anglois....* *Vous Anglois !* lui replique Marcel : *Vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

qu'on consulte nos bons romans, que, dans les gestes, la parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du monde, & qu'en des genres très-différents, la Le-Couvreur & Ninon l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote & Solon ?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition; mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art, celles que cette même ignorance lui donne : mais supposons qu'on pût, à cet égard, détromper le public; je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à sa maniere de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir; 1°. parce que le dénombrement en est impossible à faire; 2°. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître, c'est-à-dire, par rapport à la société. Or, sous cet aspect, je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage plus ou moins nombreux, non-seulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéressantes pour le public, & que c'est moins au nombre & à la finesse, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre; pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands

esprits ? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables, ni comme instructives, & qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer : or, l'intérêt (1) préside à tous nos jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou desagréable qu'il en reçoit : le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour regle de ses jugements.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doive être considéré. C'est l'unique maniere d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matiere d'esprit ; diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentiments, &, par conséquent, de leurs intérêts.

Il seroit, en effet, bien singulier que l'intérêt gé-

(1) Le vulgaire restreint communement la signification de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent : le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

néral (1) eût mis le prix aux différentes actions des hommes, qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au public, & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles : & prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles : ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes : je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familieres, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareilles idées n'ont presque point d'existence, & ne peuvent, pour ainsi dire, porter qu'un instant le nom d'indifférentes ; leur durée ou leur succession, qui les rend ennuyeuses, les fait bientôt rentrer dans la classe des idées nuisibles.

Pour faire sentir combien cette maniere de considérer l'esprit est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matiere de morale qu'en matiere d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des particuliers, &

(1) On sent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

l'intérêt général qui dicte celui des nations; qu'ainsi c'est toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle ressemblance de nos manieres de juger, soit les actions, soit les idées des hommes, je considérerai la probité & l'esprit à différents égards, & relativement, 1°. à un particulier, 2°. à une petite société, 3°. à une nation, 4°. aux différents siecles & aux différents pays, 5°. à l'univers entier; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, sous chacun de ces points de vue, l'intérêt est l'unique juge de la probité & de l'esprit.

CHAPITRE II.

De la Probité par rapport à un particulier.

Ce n'eſt point de la vraie probité, c'eſt-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais ſimplement de la probité conſidérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui ſont utiles : je dis l'habitude, parce que ce n'eſt point une ſeule action honnête, non plus qu'une ſeule idée ingénieuſe, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de ſpirituel. On ſait qu'il n'eſt point d'avare qui ne ſe ſoit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de ſtupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, ſi l'on rapproche certaines actions de ſa vie, ne paroiſſe doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conſéquence dans la conduite des hommes ſuppoſeroit en eux une continuité d'attention dont ils ſont incapables; ils ne different les uns des autres que du plus au moins. L'homme abſolument conſéquent n'exiſte point encore; & c'eſt pourquoi rien de parfait ſur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'eſt donc à l'habitude des actions qui lui ſont utiles, qu'un particulier donne le nom de probité; je dis, des actions, parce qu'on n'eſt point juge des intentions. Comment le ſeroit-on? Une action n'eſt

presque jamais l'effet d'un sentiment ; nous ignorons souvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme estimable & pauvre : il fait, sans doute, une bonne action; mais cette action est-elle uniquement l'effet du desir de faire un heureux ? La pitié, l'espoir de la reconnoissance, la vanité même ; tous ces divers motifs séparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à son insu, l'avoir déterminé à cette action louable ? Or, si le plus souvent l'on ignore soi-même les motifs de son bienfait, comment le public les appercevroit-il ? Ce n'est donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger est encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de passion pour la vertu, mais il aime ; il a trente degrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un assassin : dans cette hypothese, il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions, est quelquefois le moins passionné pour la vertu.

Aussi tout philosophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur, ou un imbécile dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce

mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communement pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être (1), ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un juge absout un coupable, un ministre éleve aux honneurs

(1) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste; & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent; on le traite de brutal.

un sujet indigne ; l'un & l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés : mais que le juge punisse, que le ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la premiere race, d'écrire la vie de nos rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs ; s'ils ne désignerent les autres regnes que par ces ces mots : NIHIL FECIT ; & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéants* à des princes très-estimables, c'est qu'un moine est un homme, & que tout homme ne prend, dans ses jugements, conseil que de son intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient, avec justice, le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les païens, ne donnerent-ils pas le nom de zele aux cruautés qu'ils exercerent, à leur tour, sur ces mêmes païens ? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au public qui ne soit blâmée de quelque société particuliere à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il sonde, avec une attention scrupuleuse, tous les replis de son ame, ne s'appercevra pas que c'est uniquement à la maniere différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices & ses vertus (1) ? que tous les hommes sont mus

---

(1) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, & qui, pour s'ar-

par la même force ? que tous tendent également à leur bonheur ? que c'eſt la diverſité des paſſions & des goûts, dont les uns ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices ? Sans mépriſer le vicieux, il faut le plaindre, ſe féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces paſſions, qui nous euſſent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à ſon intérêt; & de-là l'injuſtice de tous nos jugements, & ces noms de juſte & d'injuſte prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au déſavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers phyſique eſt ſoumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'eſt pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt eſt ſur la terre, le puiſſant en-

---

racher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, forcé de ſecourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, eſt celui pour qui le ſpectacle de la miſere d'autrui eſt un ſpectacle agréable : c'eſt pour prolonger ſes plaiſirs qu'il refuſe tout ſecours aux malheureux. Or, ces deux hommes, ſi différents, tendent cependant tous deux à leur plaiſir, & ſont mus par le même reſſort. Mais, dira-t-on, ſi l'on fait tout pour ſoi, l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs ? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'eſt-il pas en droit d'en exiger ; autrement ce ſeroit un contract & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *ſont & reçoivent des préſents, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance.* C'eſt en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impoſe, avec raiſon, aux obligés le devoir de la reconnoiſſance.

chanteur, qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pulpe des herbes? » Fuyons, disent-ils, cet animal vorace & » cruel, ce monstre, dont la gueule engloutit à la » fois, & nous, & nos cités. Que ne prend-il » exemple sur le lion & le tigre? ces animaux bien- » faisants ne détruisent point nos habitations; ils ne » se repaissent point de notre sang; justes vengeurs « du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés » que le mouton exerce sur nous «. C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomene nouveau & différent à chacun de ses habitants.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur du mérite des actions des hommes; & qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.

CHAPITRE III.

De l'Esprit, par rapport à un particulier.

Transportons maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions ; l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables ; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, le botaniste & le médecin, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfevre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (1). Une femme tendre fera plus de cas d'un

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles ; mais, pressée de s'en faire admirer,

roman que d'un livre de métaphysique : un homme tel que Charles XII préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer ; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêt.

Il est des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniâtreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, sont quelques esprits philosophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer ; ces deux sortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends presque tous, qui sont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (1),

---

elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : *Etes-vous*, lui dit-on, *contente de votre présenté ? Qu'il est charmant !* répondit-elle, *qu'il a d'esprit !* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand esprit, c'étoit un muet.

(1) Tous ceux dont l'esprit est borné, décrient sans

& propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (1) : de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere sûre de juger du caractere & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis ; un sot, en effet, n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié, lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienséance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou sur quelque autre motif

---

cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner, & de penser en tout d'une maniere trop abstraite. » Nous n'accorderons jamais, dit » M. Hume, qu'une chose est juste, lorsqu'elle passe no- » tre foible conception. La différence, ajoute cet illustre » philosophe, de l'homme commun à l'homme de génie » se remarque principalement dans le plus ou le moins de » profondeur des principes sur lesquels ils fondent leurs » idées : avec la plupart des hommes tout jugement est » particulier ; ils ne portent point leurs vues jusques aux » propositions universelles ; toute idée générale est obs- » cure pour eux «.

(1) Les sots, s'ils en avoient la puissance, banniroient volontiers les gens d'esprit de leur société, & répéteroient, d'après les Ephésiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

pareil,

pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentiments entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente (1); voilà pourquoi les Auguste, les Mécene, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familiérement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe, dont la trivialité atteste la vérité: *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive & répulsive, qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (2). Qu'on transporte à Constantinople un philosophe, qui, n'étant point éclairé par les lumieres de la révélation, ne peut

---

(1) A la cour, les Grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(2) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourments pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous, & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le magistrat à sévir contre l'écrivain, qui, donnant à la musique Italienne la préférence sur la musique Françoise, étoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruels. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est, en général, redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la sienne, c'est, dit-il, un homme qui sur ces matieres a d'autres opinions que moi; pourquoi le persécuterois-je? L'évangile n'a nulle part

ſuivre que les lumieres de la raiſon; que ce philoſophe nie la miſſion de Mahomet, les viſions & les prétendus miracles de ce prophête; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Muſulmans, n'aient de l'éloignement pour ce philoſophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme? En vain diroit-il que, dans une pareille religion, il eſt abſurde de croire aux miracles dont on n'eſt pas ſoi-même le témoin; & que s'il y a toujours plus à parier pour un menſonge que pour un miracle (1), les croire trop facilement, c'eſt moins croire en Dieu qu'aux impoſteurs : en vain repréſenteroit-il que, ſi Dieu eût voulu annoncer la miſſion de Mahomet, il n'eût

---

ordonné qu'on employât les tortures & les priſons à la converſion des hommes. La vraie religion n'a jamais dreſſé d'échafauds; ce ſont quelquefois ſes miniſtres, qui, pour venger leur orgueil, bleſſé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la ſtupide crédulité des peuples & des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres Egyptiens font de la reine Nephté, dans Séthos : *Loin d'exciter l'animoſité, la vexation, la perſécution par les conſeils d'une piété mal entendue, elle n'a*, diſent-ils, *tiré de la religion que des maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les dieux.*

(1) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne ſeroit-il pas ſuſpect? *Il faut*, dit M. de Fontenelle, *être ſi fort en garde contre ſoi-même pour raconter un fait préciſément comme on l'a vu, c'eſt-à-dire, ſans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'eſt jamais ſurpris en menſonge, eſt, à coup sûr, un menteur.*

point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raiſon la moins exercée. Il eût fait des miracles viſibles à tous les yeux, comme de détacher, à la voix du prophête, les aſtres du firmament, de bouleverſer les éléments, &c. Quelque raiſon que ce philoſophe apportât de ſon incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de ſage & d'honnête, auprès de ces bons Muſulmans, qu'en devenant aſſez imbécille pour croire des choſes abſurdes, ou aſſez faux pour feindre de les croire. Tant il eſt vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Auſſi ne perſuade-t-on jamais les ſots qu'avec des ſottiſes.

Si le Sauvage du Canada nous préfere aux autres peuples de l'Europe, c'eſt que nous nous prêtons davantage à ſes mœurs, à ſon genre de vie; c'eſt à cette complaiſance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorſqu'il dit: *C'eſt un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'eſt toujours ſoi qu'on eſtime dans les autres; & c'eſt la raiſon pour laquelle les Céſar, les Alexandre, & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes ſous leurs ordres. Un prince eſt habile, il prend en main le ſceptre; à peine eſt-il monté ſur le trône, que toutes les places ſe trouvent remplies par des hommes ſupérieurs: le prince ne les a point formés; il ſemble même les avoir pris au haſard; mais, forcé de n'eſtimer & de n'élever aux premiers poſtes que des hommes dont l'eſprit ſoit analogue au ſien, il eſt, par cette raiſon, toujours néceſſité aux bons choix. Un prince, au contraire, eſt peu éclairé:

contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de sots en sots durant plusieurs siecles. Aussi les peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que sur le talent des hommes qu'il emploie & sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque stupide*, disoit la reine Christine, *toute sa cour ou l'est, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On sait ce mot d'un cardinal; après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, & lui dit: *Vous voilà élu pape; voici la derniere fois que vous entendrez la vérité: séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtisans, sans doute, sont doués de l'esprit & du courage nécessaires pour tenir un pareil discours; mais la plupart d'entre eux, semblables à ces peuples, qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé d'un intérêt de cette espece, n'estime & même ne sent que les idées analogues aux siennes: aussi la baguette, propre à découvrir un mérite naissant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement

tourner qu'entre les mains des gens d'esprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui se connoisse en diamants bruts, & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Curchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangere à notre maniere de voir & de sentir, nous semble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaste & grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand ministre, sera traité par un ministre ordinaire, de fou, d'insensé; & ce projet, pour me servir de la phrase usitée parmi les sots, sera renvoyé *à la république de Platon*. Voilà la raison pour laquelle, en certains pays, où les esprits, énervés par la superstition, sont paresseux & peu capables de grandes entreprises, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorsqu'on dit de lui : *C'est un homme qui veut réformer l'état.* Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays, &, par conséquent, la nécessité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber sur les moqueurs. Il en est de ces peuples comme de ces plaisants subalternes (1), qui croient déshonorer un homme

(1) Les bourgeois opulents ajoutent, en dérision, qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : *C'est*, répond le poëte Saadi, *parce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses, & que le riche ignore le prix des lumieres.* D'ailleurs, comment la richesse estimeroit-elle la science ? Le savant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans son enfance; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

lorſqu'ils diſent de lui, d'un ton ſottement malin : *C'eſt un Romain, c'eſt un eſprit.* Raillerie, qui, rappellée à ſon ſens précis, apprend ſeulement que cet homme ne leur reſſemble point, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni ſot, ni frippon. Combien un eſprit attentif n'entend-il pas, dans les converſations, de ces aveux imbécilles & de ces phraſes abſurdes, qui, réduites à leur ſignification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient ? Auſſi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eſtime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne ſignifie rien, ſinon que cet homme penſe ou ne penſe pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'eſtimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour conſtater cette vérité, il faut l'appuyer ſur des preuves de pur raiſonnement.

CHAPITRE IV.

De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres.

Deux cauſes, également puiſſantes, nous y déterminent : l'une eſt la vanité, & l'autre eſt la pareſſe. Je dis, la vanité, parce que le deſir de l'eſtime eſt commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaiſir d'être admiré, le mérite de mépriſer l'admiration ; mais ce mépris n'eſt pas vrai, & jamais l'admirateur n'eſt ſtupide aux yeux de l'admiré : or, ſi tous les hommes ſont avides d'eſtime, chacun d'eux, inſtruit par l'expérience que ces idées ne paroîtront eſtimables ou mépriſables aux autres, qu'autant qu'elles ſeront conformes ou contraires à leurs opinions ; il s'enſuit qu'inſpiré par ſa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'eſtimer dans les autres une conformité d'idées qui l'aſſure de leur eſtime, & de haïr en eux une oppoſition d'idées, garant ſûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de haine.

Mais, dans la ſuppoſition même qu'un homme fît à l'amour de la vérité le ſacrifice de ſa vanité, ſi cet homme n'eſt point animé du deſir le plus vif de s'inſtruire, je dis que ſa pareſſe ne lui permet d'avoir, pour des opinions étrangeres aux ſiennes, qu'une eſtime ſur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *eſtime ſur parole*, je diſtinguerai deux ſortes d'eſtime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du respect qu'on a pour l'opinion publique (1), ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines personnes, & que je nomme *estime sur parole.* Telle est celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos écrivains célebres. Telle est encore l'admiration qu'on a pour les Descartes & les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs respectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'associer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette sorte d'estime, dont notre igorance nous force à faire souvent usage, est, par-là même, la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espece d'estime est celle qui, indépendante

---

(1) Mr. de La Fontaine n'avoit que de cette espece d'estime pour la philosophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce sujet qu'un jour La Fontaine lui dit : *Avouez que ce Platon étoit un grand philosophe..... Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes*, lui répondit Fontenelle? *Oh! non, il est d'une obscurité impénétrable..... Ne trouvez-vous pas qu'il se contredit? Oh! vraiment*, reprit La Fontaine, *ce n'est qu'un sophiste.* Puis, tout-à-coup, oubliant les aveux qu'il venoit de faire : *Platon*, reprit-il, *place si bien ses personnages! Socrate étoit sur le Pyrée, lorsqu'Alcibiade, la tête couronnée de fleurs.... Oh! ce Platon étoit un grand philosophe.*

de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées, & que, par cette raison, j'appelle *estime sentie*, la seule véritable, & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres, il suffit de remarquer que c'est, comme le prouve sensiblement la géométrie, par l'analogie & les rapports secrets que les idées, déjà connues, ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoissance de ces dernieres, & que c'est en suivant la progression de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'est point d'idées qui n'aient nécessairement entre elles quelque rapport, sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné: lorsqu'il est immédiat, le foible desir que chacun a de s'instruire, le rend capable de l'attention que suppose l'intelligence de pareilles idées; mais, s'il est éloigné, comme il l'est presque toujours, lorsqu'il s'agit de ces opinions qui sont le résultat d'un grand nombre d'idées & de sentiments différents, il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire, & qu'on ne se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir, la paresse ne nous permettra jamais de concevoir, ni, par conséquent, d'avoir d'*estime sentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Un jeune homme qui s'agite en tous sens pour s'élever à la gloire, est saisi d'enthousiasme au bruit du nom des gens célebres en tout genre. A-t-il une

fois fixé l'objet de ſes études & de ſon ambition, il n'a plus d'eſtime ſentie que pour ſes modeles, & n'accorde qu'une eſtime ſur parole à ceux qui ſuivent une carriere différente de la ſienne. L'eſprit eſt une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Peu d'hommes ont le loiſir de s'inſtruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé: occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine ſphere d'idées; auſſi préfere-t-il la bibliotheque bleue aux écrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault, & du cardinal de Retz.

Auſſi dans ces jours de réjouiſſances publiques où le ſpectacle s'ouvre *gratis*, les comédiens, ayant alors d'autres ſpectateurs à amuſer, donneront plutôt *Dom Japhet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Miſanthrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes claſſes d'hommes. Les gens du monde ſont diſtraits par mille affaires & mille plaiſirs; les ouvrages philoſophiques ont auſſi peu d'analogie avec leur eſprit, que le *Miſanthrope* avec l'eſprit du peuple. Auſſi préféreront-ils en général la lecture d'un roman à celle de Locke. C'eſt par ce même principe des analogies qu'on explique comment les ſavants & même les gens d'eſprit ont donné à des auteurs moins eſtimés la préférence ſur ceux qui le ſont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poëte? Pourquoi Heinſius (1) & Corneille faiſoient-ils plus de cas de

(1) » Lucain, diſoit Heinſius, eſt, à l'égard des autres » poëtes, ce qu'un cheval ſuperbe & henniſſant fiérement, » eſt à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble » décele le goût qu'ils ont pour la ſervitude «.

Lucain que de Virgile ? Par quelle raiſon Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron ? Pourquoi Scaliger (1) regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvénal ? C'eſt que l'eſtime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ſes idées ont avec celles de ſon lecteur.

Que, dans un ouvrage manuſcrit, & ſur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge ſéparément dix hommes d'eſprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux ſoulignera des endroits différents ; & que ſi l'on confronte enſuite les endroits approuvés avec l'eſprit & le caractere de chaque approbateur, on ſentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à ſa maniere de voir & de ſentir, & que l'eſprit eſt, ſi j'oſe le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Si le ſavant abbé de Longuerue, comme il le diſoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Auguſtin, ſinon que le cheval de Troye étoit une machine de guerre ; & ſi, dans le roman de Cléopatre, un avocat célebre ne voyoit rien d'intéreſſant que les nullités du mariage d'Eliſe avec Artaban ; il faut avouer que la ſeule différence qui ſe trouve à cet égard, entre les ſavants ou les gens d'eſprit, & les hommes ordinaires, c'eſt que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur ſphere d'analogies eſt beaucoup plus étendue. S'agit-

(1) Scaliger cite comme déteſtable la dix-ſeptieme ode du quatrieme livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

il d'un genre d'esprit très-différent du sien? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton, un Quinault, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espece d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinault comme un rimailleur insupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal; & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se seront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entiérement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur; tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont

d'*estime sentie* que pour cette espece d'idées ; & delà cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même ; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, &, par conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (1). La duchesse de la Ferté disoit un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raison* (2).

(1) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions ; qu'il voudroit imposer silence à l'homme, & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux hérétiques. Si dans un procès, disent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour soutenir son droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injustice de sa cause ?

(2) Voyez les *Mémoires de Madame de Staal.*

Écoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, l'hérétique : lorſque dans l'aſſemblée du peuple ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la ducheſſe de la Ferté : *Peuples, je vous l'aſſure, moi ſeul j'ai toujours raiſon?* Chacun ſe croit donc un eſprit ſupérieur, & les ſots ne ſont pas ceux qui s'en croient le moins (1) : c'eſt ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naiſſance, des dignités & de l'eſprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandiſe, à l'exception du dernier qui ſe retire ſans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'eſprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu eſt d'une belle ame : cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur ſupérieur, qu'une *eſtime ſur parole;* ils ne font que donner à l'opinion pu-

---

(1) Quelle préſomption, diſent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'eſprit! Quelle ſupériorité ne ſe croient-ils pas ſur les autres hommes? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui ſe vanteroit d'être le plus vite des cerfs, ſeroit ſans doute un orgueilleux; mais, ſans bleſſer la modeſtie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avez ni lu, ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'eſprit qu'un homme qui s'eſt donné beaucoup de peine pour acquérir des connoiſſances? Vous l'accuſez de préſomption; & c'eſt vous, qui, ſans étude & ſans réflexion, voulez marcher ſon égal. A votre avis, qui des deux eſt préſomptueux?

blique la préférence sur la leur, & convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables (1).

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poésie il le cede aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire: mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoîtra plus de supérieurs en ce même genre, & que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les sciences, soit par la variété de ses connoissances, le bon sens, l'usage du monde, ou par quelque autre avantage pareil; que

---

(1) En poésie, Fontenelle seroit, sans peine, convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien; mais il ne l'auroit pas sentie. Je suppose, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection: il est certain qu'il n'auroit, en ce genre, proposé d'autres regles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi bien observées que Corneille; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poëte que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faisoit, par conséquent, que sacrifier son sentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espece d'estime que j'appelle *sentie*; mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit (1).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille ? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne, à cet égard, dans sa confidence : cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, l'on a découvert de combien de sentiments d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même & aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve pas moins l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple ci-dessus rapporté, qu'au sortir de la comédie le hasard rassemble trois praticiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde : cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole; il est certain, si l'on en juge par le mépris

(1) On se loue de tout : les uns vantent leur stupidité sous le nom de bons sens; d'autres louent leur beauté; quelques-uns, enorgueillis de leurs richesses, mettent ces dons du hasard sur le compte de leur esprit & de leur prudence; la femme qui compte le soir avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'un savant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur d'*in-folio* qui ne méprise l'imprimeur des *romans*, & qui ne se croie aussi supérieur au dernier que l'*in-folio* l'est en masse à la *brochure*.

que

que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie : L'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesses & ses combinaisons, comme tout autre art : Vraiment, répondroit le troisieme, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothese très-admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes par la vanité, & sur-tout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui (1). Du temps de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siecle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets

(1) Aucun art, aucun talent ne mérite la préférence sur un autre, qu'autant qu'il est réellement plus utile, soit pour amuser, soit pour instruire. Les comparaisons qu'on en fait dans le monde, & les éloges exclusifs qu'on leur prodigue, ne déterminent jamais la préférence qu'on voudroit leur faire obtenir ; attendu que ceux avec qui l'on en parle, & l'on en dispute, sont toujours intérieurement bien décidés à n'accorder cette préférence qu'à l'art ou au talent qui flatte le plus l'intérêt de son penchant ou de sa vanité. Et cet intérêt ne peut être le même dans tous les hommes.

pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiere part, adjugea la seconde à Thémistocle; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée; & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport à un particulier, c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier, soit comme instructives, soit comme agréables: d'où il suit que l'intérêt personnel, comme je m'étois proposé de le montrer, est, en ce genre, le seul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la Probité, par rapport à une société particuliere.

Sous ce point de vue, je dis que la probité n'eſt que l'habitude plus ou moins grande des actions particuliérement utiles à cette petite ſociété. Ce n'eſt pas que certaines ſociétés vertueuſes ne paroiſſent ſouvent ſe dépouiller de leur propre intérêt pour porter ſur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public; mais elles ne font alors que ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, &, par conſéquent, qu'obéir, comme toute autre ſociété, à la loi de l'intérêt perſonnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuſes ? Il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (1).

(1) Les déclamations continuelles des moraliſtes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts. Les cris des moraliſtes ne changeront certainement pas ce reſſort de l'univers moral. Ce n'eſt donc point de la méchanceté des hommes dont il faut ſe plaindre, mais de l'ignorance des légiſlateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppoſition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'eſt que leur légiſlation & leur genre de vie leur inſpiroient plus de probité.

Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la patrie ; il ne fit alors que céder à sa plus forte passion : c'est elle qui, l'éclairant sur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome, & l'empêcher de retomber sous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servît de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais comme il est peu de Brutus & de sociétés composées de pareils hommes, c'est dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des sociétés, l'intérêt particulier est l'unique distributeur de l'estime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux sur un homme qui sacrifie tous ses biens pour sauver de la rigueur des loix un parent, assassin : cet homme passera certainement, dans sa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il soit réellement très-injuste. Je dis très-injuste, parce que, si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre, il est évident qu'une grace accordée à un criminel est, envers le public, une injustice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grace (1).

---

(1) *Je ne suis coupable*, disoit Chilon mourant, *que*

Qu'un ministre, sourd aux sollicitations de ses parents & de ses amis, croie ne devoir élever aux premieres places que des hommes du premier mérite; ce ministre si juste passera certainement, dans sa société, pour un homme inutile, sans amitié, peut-être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siecle; ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaisant, que lui prodigue la société dans laquelle il vit (1).

---

d'un seul crime : c'est d'avoir, pendant ma magistrature, sauvé de la rigueur des loix un criminel, mon meilleur ami.

Je citerai encore, à ce sujet, un fait rapporté dans le Gulistan. Un Arabe va se plaindre au sultan des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le sultan s'y transporte, fait éteindre les lumieres, saisir les criminels, envelopper leur tête d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le sultan fait rallumer les flambeaux, considere les corps des criminels, leve les mains, & rend grace à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit son visir, *avez-vous donc reçue du Ciel?... Visir*, répond le sultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux : j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fît manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juges si je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juste, sans être parricide.*

(1) Le jour où Cléon l'Athénien eût part à l'administration publique, il assembla ses amis, & leur dit qu'il renonçoit à leur amitié; parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir, & de commettre des injustices.

Que, par ses intrigues, un pere obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de commander ; ce pere sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête & bienfaisant : cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une nation, ou du moins plusieurs de ses provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille ?

Quoi de plus punissable que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un souverain soit toujours en garde ? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités ; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les peuples qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfants de l'état. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision d'un peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public éteindroient, à la fin, dans les ames toute espece d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisamment que, devant le tribunal d'une petite société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes : aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête, effrayé de l'ascendant que doit nécessairement avoir sur lui l'opinion des sociétés dans lesquelles il vit, peut craindre, avec raison, d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiere, sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions, & d'éviter les pieges que l'intérêt des sociétés particulieres tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans lesquels il ne l'a que trop souvent surprise.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la Vertu.

Un homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner; il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (1) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur; il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes

(1) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la justice.

qui nous environnent. L'intérêt perſonnel leur fait trop ſouvent illuſion.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fauſſeté, & de ſottiſe à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle ?

Elle y eſt dangereuſe ; & les vertus nuiſibles ſeront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Henri IV. Les comédiens avoient joué le premier ſur le théatre ; les courtiſans exhortoient le prince à les punir : *Non*, dit-il, *ils me rendent juſtice ; ils me croient digne d'entendre la vérité :* exemple de modération imité depuis par Mr. le duc d'Orléans regent. Ce prince forcé de mettre quelques impoſitions ſur la province de Languedoc, & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province, lui répondit avec vivacité : *Et quelles ſont vos forces pour vous oppoſer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ?.... Obéir & haïr*, repliqua le député. Réponſe noble, qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit preſque auſſi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtreſſe ; un gentilhomme la lui avoit enlevée ; le prince étoit piqué, & ſes favoris l'excitoient à la vengeance : *Puniſſez*, diſoient-ils, *un inſolent... Je ſais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'eſt facile ; un mot ſuffit pour me défaire d'un rival, & c'eſt ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération eſt trop rare ; la vérité eſt ordinairement trop mal acueillie des princes &

des grands, pour séjourner long-temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la bassesse & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses, &, par conséquent, plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ? Non que je prenne ici le parti des libelles : mais enfin une flatterie peut, à son insu, détourner un bon prince du chemin de la vertu ; lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souveut que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (1). Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux sociétés particulieres de la cour. Ce n'est, peut-être, qu'en vivant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (2), sans avoir une connois-

(1) » Ce n'est point, dit le poëte Saadi, la voix timide » des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les » plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple » puisse directement percer jusqu'au trône «.

(2) Conséquemment à ce principe, Mr. de Fontenelle a défini le mensonge : *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme sort du lit d'une femme, il en rencontre le mari : *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre ? Lui doit-on

ſance profonde des véritables intérêts de ce public ; par conſéquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'eſt jamais le partage de la ſtupidité ; une probité ſans lumieres n'eſt, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard ; 1°. parce qu'il n'eſt point juge des intentions ; 2°. parce qu'il ne prend, dans ſes jugements, conſeil que de ſon intérêt.

S'il ſouſtrait à la mort celui qui, par malheur, tue ſon ami à la chaſſe, ce n'eſt pas ſeulement à l'innocence de ſes intentions qu'il fait grace, puiſque la loi condamne au ſupplice la ſentinelle qui s'eſt involontairement laiſſé ſurprendre au ſommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen ; il ne punit, dans le ſecond, que pour prévenir les ſurpriſes & les malheurs auxquels l'expoſeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la nobleſſe de l'ame les lumieres de l'eſprit. Quiconque raſ-

---

alors la vérité ? *Non*, dit Mr. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'eſt utile à perſonne.* Or, la vérité elle-même eſt ſoumiſe au principe de l'utilité publique. Elle doit préſider à la compoſition de l'hiſtoire, à l'étude des ſciences & des arts ; elle doit ſe préſenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuiſibles au public ; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuiſent qu'à l'homme même. C'eſt l'affliger ſans utilité ; ſous prétexte d'être vrai, c'eſt être méchant & brutal ; c'eſt moins aimer la vérité, que ſe glorifier dans l'humiliation d'autrui.

semble en soi ces différens dons de la nature, se conduit toujours sur la boussole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les législations. Elle doit inspirer le législateur, forcer les peuples à se soumettre à ses loix ; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous nos sentiments, jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les particuliers (1). Lorsqu'un vaisseau est surpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuse, commandé de tirer au sort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords : ce vaisseau est l'emblême de chaque nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le salut public.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est : qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le consulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions ou immédiatement

---

(1) C'est ce principe qui, chez les Arabes, a consacré l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des assassins qui l'infestoient, il se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il est conduit devant le tribunal du gouverneur ; il essaie de le fléchir par ses larmes : *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuste, en punissant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer ; mais le salut de Basra dépend de ta mort : je pleure & te condamne.*

utiles au public, ou avantageuſes aux particuliers; ſans être nuiſibles à l'état. Or, de pareilles actions lui ſont toujours utiles.

L'homme qui ſecourt le mérite malheureux, donne, ſans contredit, un exemple de bienfaiſance conforme à l'intérêt général; il acquitte la taxe que la probité impoſe à la richeſſe.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence.

Qui ſe conduit par ce principe, peut ſe rendre à lui-même un témoignage avantageux de ſa probité, peut ſe prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne ſuffit pas d'être vertueux; il faut, de plus, ſe trouver, comme les Codrus & les Régulus, heureuſement placé dans des temps, des circonſtances & des poſtes où nos actions puiſſent beaucoup influer ſur le bien public. Dans toute autre poſition, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une qualité de ſociété particuliere, à l'uſage ſeulement de ceux avec leſquels il vit.

C'eſt uniquement par ſes talents qu'un homme privé peut ſe rendre utile & recommandable à ſa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier (1)? cette probité ne lui eſt de preſqu'aucune

(1) Le public doit des éloges à la probité d'un particulier: mais il n'aime véritablement que l'eſpece de probité qui lui eſt utile. La premiere ſert à l'exemple, & quand elle n'eſt point nuiſible à la ſociété, elle eſt le germe de la probité utile au public, & concourt du moins à l'harmonie générale.

utilité (1). Aussi juge-t-il les vivants comme la postérité juge les morts : elle ne s'informe point si Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguste dissimulé, & César la femme de tous les maris : c'est uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent, avec fureur, contre les vices domestiques d'un homme illustre, prouvent moins leur amour pour le bien public, que leur envie contre les talents ; envie qui prend souvent, à leurs yeux, le masque d'une vertu ; mais qui n'est, le plus souvent, qu'une envie déguisée ; puisqu'en général, ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme sans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des sentiments dont ils se targuent, si on leur en découvroit le principe & la bassesse !

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs sont-ils quelquefois plus soigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple sur Averroës, ce philosophe, qui se permettoit, dit-on, des fripponneries, qu'il regardoit non-seulement comme peu nuisibles, mais même comme utiles à sa réputation : il donnoit, disoit-il, par-là le change à ses rivaux, détournoit adroi-

---

(1) Il est permis de faire l'éloge de son cœur, & non celui de son esprit : c'est que le premier ne tire pas à conséquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

tement sur ses mœurs les critiques qu'ils eussent faites de ses ouvrages ; critiques qui, sans doute auroient porté à sa gloire de plus dangereuses atteintes.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux séductions des sociétés particulieres, de conserver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différents ; & ce moyen consiste à prendre dans toutes ses démarches conseil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit, par rapport aux sociétés particulieres.

Ce que j'ai dit de l'esprit par rapport à un seul homme, je le dis de l'esprit considéré par rapport aux sociétés particulieres. Je ne répéterai donc point, à ce sujet, le détail fatigant de mes preuves; je montrerai seulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque société, comme chaque particulier, n'estime ou ne méprise les idées des autres sociétés que par la convenance ou la disconvenance que ces idées ont avec ses passions, son genre d'esprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un fakir dans un cercle de sybarites; ce fakir n'y sera-t-il pas regardé avec cette pitié méprisante que des ames sensuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels, pour courir après des biens imaginaires? Que je fasse pénétrer un conquérant dans la retraite des philosophes, qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes, qu'il ne les considere avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui se dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puissance a pour la foiblesse. Mais qu'à son tour, je transporte ce conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le stoïcien outragé, toi qui méprises des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mépris; que rien ne pa-

roît grand ſur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'eſt du pied des cedres, où s'aſſied le voyageur, que leur faîte ſemble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé ſur des plaines. C'eſt ainſi que l'orgueil bleſſé du ſtoïcien ſe vengera du dédain de l'ambitieux, & qu'en général ſe traiteront tous ceux qui ſeront animés de paſſions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'hiſtoire nous peint cette célebre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ſes beautés, les charmes de ſon eſprit, la variété de ſes careſſes, faiſoit goûter chaque jour à ſon amant les délices de l'inconſtance, & dont enfin la premiere jouiſſance n'étoit, dit Echard, qu'une premiere faveur ; qu'une telle femme ſe trouve dans une aſſemblée de ces prudes, dont la vieilleſſe & la laideur aſſurent la chaſteté ; on y mépriſera ſes graces & ſes talents : à l'abri de la ſéduction, ſous l'égide de la laideur, ces prudes ne ſentent pas combien l'ivreſſe d'un amant eſt flatteuſe ; avec quelle peine, quand on eſt belle, on réſiſte au deſir de mettre un amant dans la confidence de mille appas ſecrets : elles ſe déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ſes foibleſſes au rang des plus grands crimes. Mais, ſi l'une de ces prudes ſe préſente à ſon tour dans un cercle de coquettes, elle y ſera traitée ſans aucun des ménagements que la jeuneſſe & la beauté doivent à la vieilleſſe & à la laideur. Pour ſe venger de ſa pruderie, on lui dira que la belle qui céde à l'amour & la laide qui lui réſiſte, ne ſont toutes deux,

deux, qu'obéir au même principe de vanité ; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces ; & qu'animées toutes deux par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement ; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite & même sans orgueil, de quoi t'applaudis-tu ? des honneurs qu'on te rend ? Mais ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même ; si tu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages ; soutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatants ; elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil ; l'astre se couche, l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent, trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne sentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre ? Si l'étude d'une science ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés, que nous ignorerions sans cette étude, c'est donc pour la science & l'art que

nous cultivons, que nous avons nécessairement le plus de cette estime que j'appelle *sentie*.

Notre estime, pour les autres arts ou sciences, est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la science ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'estime pour le physicien que pour le poëte, qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géometre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres, en des genres différents, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidélement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de Mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à soi, & croit les mériter seul. Le romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention & de délicatesse dans l'esprit; le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence & le confident de la nature: Moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées, & découvrir le germe des événements qui se développent journellement dans le monde physique & moral, & c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphysiciens comme des fous sérieux, les assure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée, ils n'ont, pour y puiser, que le seau des Danaïdes; que les découvertes de leur esprit sont douteuses, mais que les agréments du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres ; & si, dans une pareille contestation, ils prenoient un politique pour arbitre : Apprenez, leur diroit-il à tous, que les sciences & les arts ne sont que de sérieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance ; pour donner plus d'exercice à son esprit : mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & sensé ; tout autre objet est petit, & tout ce qui est petit est méprisable : d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion : Tu te trompes, repliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considere, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille ; je l'enferme dans une boussole ; l'Amérique se découvre ; l'on fouille ses mines, mille vaisseaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, & la face du monde politique est changée. Toujours occupé de grands objets, si je me recueille dans le silence & la solitude, ce n'est point pour y étudier les petites révolutions des gouvernements, mais celles de l'univers ; ce n'est point pour y pénétrer les frivoles secrets des cours, mais ceux de la nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes, & se sont répandues sur la terre ; je mesure, & la force qui meut les astres, & l'étendue des cercles lumineux

qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite : le plus grand législateur n'est, à mes yeux, que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnements chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable ; & comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se déprisent réciproquement, sans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour ses pareils, devient le jouet & la risée de ce même public dont il devroit être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable sur la terre, que la finesse & le mélange des couleurs, dont il a, par sa culture, forcé la nature à les peindre : chacun est ce fleuriste ; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que, si, dans tous les instants de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même degré, c'est toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier,

qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermometre de son estime : aussi tout homme dont les idées ne sont point analogues à celles de la société, en est-il toujours méprisé.

Le philosophe, qui vivra avec des petits-maîtres, sera l'imbécille & le ridicule de leur société ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets passeront pour d'excellents mots : car le succès des plaisanteries dépend moins de la finesse d'esprit de leur auteur, que de son attention à ne ridiculiser que les idées désagréables à la société. Il en est des plaisanteries comme des ouvrages de parti ; elles sont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuste des sociétés particulieres les unes pour les autres, est donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil sans doute condamnable, mais nécessaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil est le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni espérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais seulement de le diriger aux choses honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, sans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général : car la justice de nos jugements & de nos actions n'est jamais que la rencontre heureuse de notre intérêt avec l'intérêt public (1).

(1) L'intérêt ne nous présente des objets que les faces sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on juge conformément à l'intérêt public, ce n'est pas tant à la justesse de son esprit, à la justice de son caractere qu'il en faut faire honneur, qu'au hasard qui nous

Si l'estime, que les diverses sociétés ont pour certains sentiments & certaines sciences, est différente selon la diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent, qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet; & que d'idées agréables aux gens d'un certain rang, ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant dissertent devant des gens de robe; l'un, sur l'art des sieges, des campements & des évolutions militaires; l'autre, sur le commerce de l'indigo, de la soie, du sucre & du cacao; ils seront écoutés avec moins de plaisir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magistrature, & de la maniere de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particuliérement intéressants pour eux.

En général, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il sera toujours méprisé d'un homme en place, si cet homme en place est stupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une distinction civile entre le bourgeois & le grand seigneur, & une distinction naturelle entre l'homme d'esprit & le grand seigneur stupide.*

---

place dans des circonstances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, se surprend trop souvent en erreur pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumieres, il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la santé; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant, dans les diverſes ſociétés, d'un nombre infini de manieres, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque ſociété a ſon ton, ſa maniere particuliere de juger & ſon grand eſprit, dont elle feroit volontiers un Dieu, ſi la crainte des jugements du public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa ſociété, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs ſinceres; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes ſociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que je viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt, dans chaque ſociété, l'unique appréciateur du mérite des choſes & des perſonnes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des ſociétés particulieres, telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulieres.

Pour découvrir la cause des jugements différents que portent sur les mêmes gens le public & les sociétés particulieres, il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent ; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public ; que semblable aux astres, qui, suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvements principaux, dont le premier plus lent (1) leur est commun avec tout l'univers, & le second plus rapide leur est particulier, chaque société est aussi mue par deux différentes especes d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à-dire, avec la nation ; & le second, plus puissant, lui est absolument particulier

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêt, il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulieres.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la législation, les sciences & les arts : cette espece d'idées intéressantes pour chacun d'eux en particulier, est en conséquence la plus généralement,

(1) Systême des anciens philosophes.

mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il est des sociétes, telles que les sociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particuliérement agréables, & dont l'intérêt personnel se trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre espece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société, c'est-à-dire, à ses goûts, à ses aversions, à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable, par cette raison, aux yeux de cette société, elle est communément assez indifférente à ceux du public.

Cette distinction admise, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette derniere espece, c'est-à-dire, d'idées particuliérement intéressantes pour les sociétés où il vit, y doit être, en conséquence, regardé comme très-spirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place, il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéressantes, il sera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit ; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé : mais qu'il s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place ; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux & même désagréable dans l'attelier du sculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en foi les idées de l'une & l'autre efpece, & n'obtiendroit-on pas, à la fois, l'eftime de la nation & celle des gens du monde ? C'eft, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut fe livrer pour acquérir des idées intéreffantes pour le public, ou pour les fociétés particulieres, eft abfolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiere, mais voltiger inceffamment de fujets en fujets; il faut avoir des connoiffances très-variées, & dès-lors très-fuperficielles; favoir de tout, fans perdre fon temps à favoir parfaitement une chofe; & donner, par conféquent, à fon efprit plus de furface que de profondeur.

Or, le public n'a nul intérêt d'eftimer des hommes fuperficiellement univerfels : peut-être même ne leur rend-il point une exacte juftice, & ne fe donne-t-il jamais la peine de prendre le toifé d'un efprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéreffé à eftimer ceux qui fe rendent fupérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'efprit humain, le public doit faire peu de cas de l'efprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'eftime générale, donner à fon efprit plus de profondeur que de furface, & concentrer, pour ainfi dire, dans un feul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de fon efprit. Eh ! comment fe partager entre ces deux genres d'étude, puifque la vie qu'il faut mener pour fuivre l'un ou l'autre, eft entiérement différente ? L'on n'a donc l'une de ces efpeces d'efprit qu'exclufivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéreffantes pour le

public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres suivants, se recueillir dans le silence & la solitude; il faut, au contraire, pour présenter aux sociétés particulieres les idées les plus agréables pour elles, se jetter absolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puériles: je dis fausses, parce que tout homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement la société comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillements différents; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de la société, & tomber, en conséquence, dans les erreurs les plus grossieres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des sociétés particulieres, doit nécessairement attacher trop d'estime & d'importance à des fadaises.

Or, qui peut se flatter d'échapper, à cet égard, aux pieges de l'amour-propre, lorsqu'on voit qu'il n'est point de procureur dans son étude, de conseiller dans sa chambre, de marchand dans son comptoir, d'officier dans sa garnison, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéresse (1)?

(1) Quel plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son factum, & ne la regarde pas comme plus sérieuse & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philosophes qui ont écrit sur la connoissance du cœur & de l'esprit humain? Les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, sont amusants, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations, je citerai quel-

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mere *Jesus*, qui, témoin d'une dispute entre la Discrete & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mere Cécile & la mere Thérese viennent de se brouiller? Mais vous êtes surpris? Quoi! tout de bon, vous ignoriez leur querelle? Et d'où venez-vous donc?* Nous sommes tous, plus ou moins, la mere Jesus : ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle pense, croit & dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit & le dit.

Comment un courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élevent en crédit ou qui tombent en disgrace, & qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit plus

---

ques lignes de la préface d'un livre intitulé : *Traité du Rossignol.* C'est l'auteur qui parle :

» J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition » de cet ouvrage : aussi les gens qui pensent comme il » faut ont toujours senti que le plus grand plaisir & le plus » pur qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on » ressent en se rendant utile à la société : c'est le point » de vue qu'on doit avoir dans toutes ses actions; & » celui qui ne s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour » le bien général, semble ignorer qu'il est autant né pour » l'avantage des autres que pour le sien propre. Tels sont » les motifs qui m'ont engagé à donner au public ce *Traité* » *du Rossignol.* » L'auteur ajoute, quelques lignes après : » L'amour du bien public, qui m'a engagé à mettre au » jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier qu'il devoit » être écrit avec franchise & sincérité «.

ou moins affecté des mêmes idées ; comment, dis-je, ce courtisan ne se persuaderoit-il pas que les intrigues de la cour sont, pour l'esprit humain, les objets les plus dignes de méditation, & les plus généralement intéressants ? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement ; que, dans un coin de son grenier, loge un philosophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puériles & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne sont que de vieux enfants, qui ne croient pas l'être ?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner, il seroit comme ce roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois, trouva cette réponse si ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général, les Grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons ; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes ; il ne les apperçoit, pour ainsi dire, que dans un lointain confus ; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'insensés. Il est,

à cet égard, aussi fou que ce géographe Chinois; qui, plein d'un orgueilleux amour pour sa patrie, dessina une mappemonde, dont la surface étoit presque entiérement couverte par l'empire de la Chine, sur les confins de laquelle on ne faisoit qu'appercevoir l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers; les autres n'y sont rien.

On voit donc que, forcé, pour se rendre agréable aux sociétés particulieres, de se répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts, & d'adopter mille préjugés, on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reste, je suis bien aise d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la cour: les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz, & plusieurs autres hommes de leur espece, prouvent que la frivolité n'est pas l'apanage nécessaire d'un rang élevé; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce sont ceux-là que le public, avec tant de raison, regarde comme des gens absolument vuides de sens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & exclusives sur le *bon ton* & *le bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son cailletage pour esprit, & le bon sens pour sottise.

CHAPITRE IX.

Du bon ton & du bel usage.

Toute société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton ;* celui des jeunes gens déplaît aux vieillards ; celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton.* Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, &, peut-être, tous les jargons différents ; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de conversation, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'homme en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressants pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit ; & celui des gens d'esprit comme supérieur à toute autre espece de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation ; mais qui préferent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien ; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de cour ; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde : tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre ; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractere des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public ; si toute connoissance, à cet égard, est intéressante, la conversation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs les gens du monde étant, en général, fort au dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir, il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état : c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agréments, & pourquoi la classe des femmes

femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : or, de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier ; ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation : en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en imposent, les empêchent de manifester leurs sentiments, & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme de bon sens : Le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un persifflage ridicule. Ce ton, usité à la cour, y fut sans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire : dupes de ce persifflage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque chose, lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en place, pour détourner

les Grands des affaires férieufes, & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *efprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, fi, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots fi admirés dans la bonne compagnie, on les traduifoit dans une autre langue, la traduction diffiperoit le preftige, & la plupart de ces bons mots fe trouveroient vuides de fens. Auffi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué, & répete-t-on fouvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton *paroît, le* bon fens *fe retire.*

Le vrai *bon ton* eft donc celui des gens d'efprit, de quelque état qu'ils foient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, foient, à cet égard, inférieurs aux gens d'efprit, ils leur font du moins fupérieurs dans la maniere d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît, fans contredit, mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne foient ni nobles, ni bas, & que, dans un pays où le peuple eft refpecté, comme en Angleterre, on ne faffe, ni ne doive faire cette diftinction : dans un état monarchique, où l'on n'a nulle confidération pour le peuple, il eft certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, felon qu'ils font ufités ou rejettés à la cour ; & qu'ainfi l'expreffion des gens du monde doit toujours être élégante ; auffi l'eft-elle. Mais la plupart des courtifans ne s'exerçant que fur des matieres frivoles, le dictionnaire de la langue noble

est, par cette raison, très-court, & ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (1).

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (2) : d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, & qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matières frivoles sur lesquelles ils sont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, &, pour ainsi dire, un art particulier; supériorité, qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exa-

---

(1) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la premiere partie de l'éloquence : ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans des conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettre; avantage qu'ils perdent, lorsqu'ils écrivent, non-seulement parce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le style de leurs conversations, & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

(2) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

gerent, par le respect méchanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur espece sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la Terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits ?

On est vain, méprisant, &, par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s'imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde; dans cette partie du monde, de nation; dans la nation, de province; dans la province, de ville; dans la ville, de société comparable à la sienne, qui ne se croie encore l'homme supérieur de la société, & qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (1). Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remedes inutiles.

---

(1) Voyez *le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société, qui se voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une seule opinion, pourroit-il juger du mérite des choses?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une société, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chere?

C'est par un effet de la même vanité que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtisans sont, par politesse, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la cour à la ville, & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtisans qui ne se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne se regardent, à cet égard, comme les possesseurs uniques du bel usage, & qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de nations barba-

res, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes; mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour, & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même temps ses interpretes & les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par-tout des usages différents (1), & chaque peuple,

---

(1) Au royaume de Juida, lorsque les habitants se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baisent la terre, frappent des mains, se font des compliments, & se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur maniere de saluer est la plus polie.

Les habitants des Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses

en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de manieres, appellé *usage du monde*; & l'homme sensé, que son ignorance, à cet égard, fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement? C'est

---

deux mains sur ses joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois : » Lorsque je me » présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hur- » lement; puis-je pénetre au fond de sa cabane, sans jet- » ter un seul coup-d'œil sur le côté droit, où le chef est » assis. C'est là que je renouvelle mon salut, en levant » mes bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le chef » m'invite à m'asseoir par un petit soupir : je le remercie » par un nouveau hurlement. A chaque question du chef, » je hurle une fois, avant que de répondre, & je prends » congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à » ce que je sois hors de sa présence

que la raison indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'est nulle part étrangere & ridicule ; c'est qu'au contraire l'usage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé, & s'y est rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air pesant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie ; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maîtres ne paroissent d'autant plus ridicules, qu'ils feront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel usage* ?

Il est donc certain, du moins si l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *usage du monde*, loin de réussir universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement ; & que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde*, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne suppose que la science des manieres, & l'autre, un sentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* & au *bel usage*, il est si difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde, sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au

rang des esprits faux & petits ; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand ni petit, en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considere, & que les gens du monde ne peuvent gueres s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédents, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulieres ; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public, doivent, par leur maniere de vivre & de penser, être souvent désagréables aux sociétés particulieres.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.

Pour plaire aux sociétés particulieres, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre, & l'étudier : au contraire, pour s'illustrer dans quelque art, ou quelque science que ce soit, & mériter, en conséquence, l'estime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'histoire & sur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement, devant un philosophe, à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de là que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque

insensible à l'éloge comme à la satyre des nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du serrail à la chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne ; l'un pour se moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes ; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des arts & des sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits, qui sont l'entretien journalier des gens du monde ?

Aussi nos Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie ; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre ? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste, sans pouvoir l'y reconnoître ; on sent que, trop heureux d'échapper au mépris des sociétés

particulieres, le grand homme, sur-tout s'il est modeste, doit renoncer à l'*estime sentie* de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du desir de leur plaire. Il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouveroit que l'analogie de ses idées avec les leurs; que cette analogie seroit souvent peu flatteuse, & que l'estime publique est la seule digne d'envie, la seule desirable, puisqu'elle est toujours un don de la reconnoissance publique, &, par conséquent, la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulieres, trouve tout possible pour mériter l'estime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la discipline militaire, le noble plaisir d'être estimé console les hommes illustres des injustices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime ? ils se croient les possesseurs du bien le plus desiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'estimer soi-même, & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins, les passions, & sur-tout la paresse n'étouffoient en nous ce desir de l'estime, il n'est personne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne desirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, & le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil; on le

revolteroit, si l'on ne paroissoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant), lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'offusquent pas les lumieres de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulieres, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général. S'il en considére les défauts, ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie; mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction & deux cours vivants d'expérience morale: bien différents, à cet égard, de ces demi-esprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poison de la jalousie, & qui, sans cesse à l'affut des défauts

d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, si les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'est point à de pareilles gens qu'appartient la connoissance de l'esprit humain. Ils sont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite est comme la poudre; son explosion est d'autant plus forte, qu'elle est plus comprimée. Au reste, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils sont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La présence du mérite les importune; s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils sont méchants, c'est qu'ils sont malheureux; c'est qu'ils poursuivent, dans les talents, l'offense que le mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne sont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foiblesse; au milieu des applaudissements d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de se retourner vers son ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sottise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. Il sent que c'est à la multitude des sots qu'on doit la création du mot *homme d'esprit;* & qu'en reconnoissance, il doit donc écouter, sans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers se vantent, entre eux, & en secret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, disent-ils, pour l'esprit, ils sont semblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blasphement qu'en tremblant.

La derniere cause de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des

jugements humains. Il sait que nos idées sont, si j'ose le dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées ; &, par nos pensées, deviner le nombre & l'espece des objets que le hasard nous a offerts.

L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être ; que toute haine contre eux est injuste ; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers ; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive ; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre : car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence sera donc toujours l'effet de la lumiere, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la hauteur d'ame qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulieres. Or, cette indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude nécessaires pour plaire, soit au public, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera presque toujours de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulieres, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure sur l'échelle de ce même intérêt le degré d'estime qu'elle accorde aux différents genres d'idées &

d'esprits. Il en est des petites sociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès ? si ce procès est considérable, il recevra son avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect & d'estime, qu'il ne recevroit Descartes, Locke ou Corneille. Le procès est-il accommodé ? c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions.

Je voudrois, en finissant ce chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent, conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir si quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir des titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes ? il demande au militaire : Quelle victoire avez-vous remporté ? à l'homme en place : Quel soulagement avez-vous apporté aux miseres du peuple ? au particulier : Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité ? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du public.

Je sais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des graces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinale-
ment

ment un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talents : c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (1). Lorsqu'on n'est point constitué en dignité, c'est le signe certain d'un mérite réel.

Qui veut savoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du public, & doit par conséquent, s'exposer à son jugement. On sait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'estime de leur nation : mais ces ridicules ne font nulle impression sur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits, qui s'imaginant que, si personne ne faisoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souffrir qu'on produise de pareils titres. Sans ces titres cependant, personne ne mérite, ni n'obtient l'estime du public.

Qu'on jette les yeux sur tous ces grands esprits, si vantés dans les sociétés particulieres ; on verra

(1) Nul éloge n'a plus flatté Mr. de Fontenelle, que la question d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demande aux gens de la barriere la demeure de Mr. de Fontenelle : ces Commis ne la lui peuvent enseigner. *Quoi ! dit-il, vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils sont de prouver leur sottise, même par de mauvais ouvrages. Aussi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne sont, si je l'ose dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, & quelque raison qu'aient les gens modestes de douter d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du public, il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale : 1°. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public & des nations étrangeres qu'il se sent le plus d'attrait ; 2°. lorsqu'il est loué (1), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué ; 3°. lorsqu'enfin il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talents : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes ; & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complette, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

(1) Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.

CHAPITRE XI.

De la Probité par rapport au public.

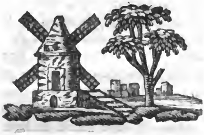
Ce n'eſt plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite ſociété, mais de la vraie probité, de la probité conſidérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette eſpece de probité eſt la ſeule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'eſt qu'en conſidérant la probité ſous ce point de vue, qu'on peut ſe former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, ſous cet aſpect, je dis que le public, comme les ſociétés particulieres, eſt, dans ſes jugements, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui ſont utiles; & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le degré de force, de courage ou de générofité, néceſſaire pour l'exécuter; mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne ſeroient jamais cités dans l'hiſtoire; mais que le ſalut d'un empire, qui doit ſubjuguer l'univers, ſe trouve at-

taché au succès de ce combat, Horace est un héros: l'admiration de ses concitoyens, & son nom célébré dans l'histoire, passe aux siecles les plus reculés.

Que deux personnes se précipitent dans un gouffre; c'est une action commune à Sapho & à Curtius: mais la premiere s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le second pour sauver Rome; Sapho est une folle, & Curtius un héros. En vain quelques philosophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie; le public, plus éclairé qu'eux sur ses véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le font à son profit.



CHAPITRE XII.

De l'Esprit, par rapport au public.

Appliquons à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ses jugements, le public ne prend jamais conseil que de son intérêt ; qu'il ne proportionne point son estime pour les différents genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'est-à-dire, au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles sur un Général encore plus ignorant que lui, il sera, du moins pendant sa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un art, sans doute moins nécessaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hommes, tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées, & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature, n'est cité entre les peintres illustres, s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires

de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'eſtime au général ignorant qu'au peintre habile ?

Cet inégal partage de gloire, ſi injuſte en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on ſe demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'eſprit ſupérieur qu'il refuſe à l'avocat célebre ? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elles en lui quelque ſupériorité d'eſprit ſur le ſecond ? Ne faut-il pas ſouvent autant de ſagacité & de fineſſe pour diſcuter les intérêts & terminer les procès de deux ſeigneurs de paroiſſe, que pour pacifier deux nations ? Pourquoi donc le public, ſi avare de ſon eſtime envers l'avocat, en eſt-il ſi prodigue envers le négociateur ? C'eſt que le public, toutes les fois qu'il n'eſt pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque ſuperſtition, eſt, ſans s'en appercevoir, capable de faire, ſur ce qui l'intéreſſe, les raiſonnements les plus fins. L'inſtinct, qui lui fait tout rapporter à ſon intérêt, eſt comme l'éther, qui pénetre tous les corps, ſans y faire aucune impreſſion ſenſible. Il a moins beſoin de peintres & d'avocats célebres, que de généraux & de négociateurs habiles ; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'eſtime néceſſaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt préſider à la diſtribution que le public fait de ſon eſtime.

Lorſque les Hollandois érigent une ſtatue à ce Guillaume Buckelſt qui leur avoit donné le ſecret de ſaler & d'encaquer les harengs, ce n'eſt point à l'étendue de génie néceſſaire pour cette découverte

qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du fecret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impofe tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens fenfés.

Lorfque les petits Auguftins députerent à Rome pour obtenir du faint Siege la permiffion de fe couper la barbe, qui fait fi le pere Euftache n'employa pas dans cette négociation autant de fineffe & d'efprit que le préfident Jeannin dans fes négociations de Hollande ? Perfonne ne peut rien affirmer à ce fujet. A quoi donc attribuer le fentiment du rire ou de l'eftime qu'excitent ces deux négociations différentes, fi ce n'eft à la différence de leurs objets ? Nous fuppofons toujours de grandes caufes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la pofition où il fe trouve, il opere de grandes chofes avec peu d'efprit: cet homme paffera, près de la multitude, pour fupérieur à celui qui, dans un pofte inférieur & des circonftances moins heureufes, ne peut qu'avec beaucoup d'efprit exécuter de petites chofes. Ces deux hommes feront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrêmités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, fi le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après fon intérêt, & s'il eft indifférent à toute autre efpece de confidération; ce même public, admirateur enthoufiafte des arts qui lui font utiles, ne doit point exiger des artiftes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut abfolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins

utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons, quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pese le mérite ou d'un auteur, ou d'un général ? Juge-t-il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général ? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César, ou les Sertorius. Qu'un poëte dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagemes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrents, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur & son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus ? Exige-t-il d'un général

ce sentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, détermina Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des armées ? *On ne peut plus*, disoit-il, *m'opposer d'ennemi digne de moi.*

Le public pese donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité, que souvent il admire dans l'autre ? C'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à priser dans l'un ce qu'il méprise dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & si les grandes places sont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence & l'activité dont ils sont capables, il faut nécessairement les flatter de l'espoir d'une grande gloire. Cet espoir seul peut élever jusqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eussent jamais atteint, si le public, trop sévere appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de son estime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cause de l'indulgence secrete avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il sait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnent; que la flatterie, assidue auprès des grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne; & qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le ſpectateur éclairé ſiffle au théatre François ce qu'il applaudit aux Italiens ; ſi dans une belle femme & un joli enfant tout eſt grace, eſprit & gentilleſſe ; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence ? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obſcur, parce qu'il leur eſt plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galants ; occupés d'ailleurs de mille plaiſirs, diſtraits par mille ſoins, ils n'ont point, comme un philoſophe, le loiſir de penſer, d'acquérir un grand nombre d'idées (1), ni de reculer, & les bornes de leur eſprit, & celles de l'eſprit humain. Ce n'eſt point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les ſciences ; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point conſtruit des vaiſſeaux, édifié des palais, forgé le ſoc des charrues, ni même écrit les premieres loix : ce ſont les philoſophes qui, de l'état de ſauvage, ont porté les ſociétés au point de perfection où maintenant elles ſemblent parvenues. Si nous n'euſſions été ſecourus que par les lumieres des

(1) C'eſt vraiſemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'eſprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager*, diſoit-il, *des autres avantages que les grands ont ſur eux.* Quoi qu'en diſe Mr. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les Grands à la médiocrité. Si la plupart d'entre eux ſont peu éclairés, c'eſt par choix, c'eſt qu'ils ſont ignorants, & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'eſt pas de l'intérêt des petits que les Grands ſoient ſans lumieres.

hommes puiſſants, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour ſe nourrir, ni de ciſeaux pour ſe faire les ongles.

La ſupériorité d'eſprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le diſcours ſuivant, d'un certain concours de circonſtances où les Petits ſont rarement placés, mais dans lequel il eſt preſque impoſſible que les grands ſe rencontrent. On doit donc juger les Grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très-rare.

Auſſi le public, ſur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la république ! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois, qu'il vainquit au pied du capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond fondateur de Rome. Si dans des temps de proſpérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoiſſance du public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La concluſion de ce que j'ai dit, c'eſt que le public ne juge que d'après ſon intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'eſprit.

Si les nations enchaînées ſous un pouvoir deſpotique, ſont le mépris des autres nations ; ſi, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illuſtres ; c'eſt que l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en ſoi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidere. Or, dans la plupart des gouvernements arbitraires, les citoyens ne peuvent, ſans déplaire au deſpote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'oſent remonter, en ce genre, juſqu'aux premiers principes de ces ſciences, ni s'élever à de grandes idées ; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands eſprits. Mais, ſi tous les jugements du public ſont ſoumis à la loi de ſon intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cauſe de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je pourſuis le parallele commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette queſtion : Si l'art militaire, de tous les arts, eſt le plus utile, pourquoi tant de Généraux, dont la gloire éclipſoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illuſtres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, enſevelis dans la même tombe, lorſque la gloire des auteurs, leurs contemporains, conſerve encore ſon premier éclat ? La réponſe à cette queſtion, c'eſt que, ſi l'on en excepte les capitaines qui ont réellement perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Guſtave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modeles & des in-

venteurs ; tous les Généraux moins habiles que ceux-là, cessant, à leur mort, d'être utiles à leur nation, n'ont plus de droit à sa reconnoissance, ni, par conséquent, à son estime. Au contraire, en cessant de vivre, les auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au public ; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité son estime : or, comme la reconnoissance doit subsister autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroissent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire, qu'en des temps différents ils obtiennent tour-à-tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de rois, déifiés sur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illustres, qui, de leur vivant, se trouve si rarement à côté de celui des princes, s'est, à la mort de ces écrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands rois ; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine ; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguste.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps ; qu'on se demande pourquoi le savant illustre est moins estimé de sa nation que le ministre habile ; & par quelle raison un Rosny, plus honoré chez nous qu'un Descartes, est moins considéré de l'étranger : c'est, répondrai-je, qu'un grand ministre n'est gueres utile qu'à son pays ; & qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des arts & des sciences, en habituant l'es-

prit humain à plus d'ordre & de justesse, Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, & doit, par conséquent, en être plus respecté.

Mais, dira-t-on, si dans tous leurs jugements, les nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles, sans doute, que le poëte & le géometre, en seroient-ils moins estimés ?

C'est que le public sent confusément que l'estime est, entre ses mains, un trésor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une distribution sage & ménagée ; que, par conséquent, il ne doit point attacher d'estime à des travaux dont tous les hommes sont capables. L'estime, alors devenue trop commune, perdroit, pour ainsi dire, toute sa vertu ; elle ne féconderoit plus les germes d'esprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illustres en tous les genres, qu'anime à la poursuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'est l'art & non l'artiste qu'il doit honorer ; & que, s'il a jadis, sous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, si justement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le paysan n'est point surchargé d'impôts, l'espoir du gain, attaché à celui de la récolte, suffit pour l'engager à la culture des terres ; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir Mr. Duclos (1), il est de l'intérêt des

(1) Voyez son excellent ouvrage, intitulé : *Considérations sur les mœurs de ce siecle.*

nations de proportionner leur estime, non-seulement à l'utilité d'un art, mais encore à sa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliotheque orientale*, ne soit aussi instructif, aussi agréable, &, par conséquent, aussi utile qu'une excellente tragédie ? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'estime pour le poëte tragique que pour le savant compilateur ? C'est qu'assuré, par le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès, de la difficulté du genre dramatique, le public sent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès ; & qu'au contraire, il suffit d'honorer les simples compilateurs du plus foible genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables, & qui ne sont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

Parmi les savants, tous ceux qui, totalement privés des lumieres philosophiques, ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte ; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices ; sans eux, l'architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes ; tous sont propres à tirer la pierre : il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paie d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de systême ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout

autre ; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille ; parce que, s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme, qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adresse merveilleuse, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction, qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du public, n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois proposé de le prouver, est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux différentes sortes d'esprit.

CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux siecles & aux peuples divers.

Dans tous les siecles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu.

Pour cet effet, j'exposerai les deux sentiments qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siecles & des gouvernements divers; que la vertu est toujours une, & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles du platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystere, dont ils ne peuvent donner d'idée précise : aussi n'établissent-ils point leur systême sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonne-

ments, c'eſt-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers, font voir qu'une action, vertueuſe au Nord, eſt vicieuſe au Midi, & en concluent que l'idée de la vertu eſt purement arbitraire.

Telles ſont les opinions de ces deux eſpeces de philoſophes. Ceux-là, pour n'avoir pas conſulté l'hiſtoire, errent encore dans le dédale d'une métaphyſique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point aſſez profondement examiné les faits que l'hiſtoire préſente, ont penſé que le caprice ſeul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux ſectes de philoſophes ſe ſont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient conſidéré d'un œil attentif l'hiſtoire du monde. Alors ils auroient ſenti que les ſiecles doivent néceſſairement amener, dans le phyſique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires; que, dans les grands bouleverſements, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir ſucceſſivement utiles & nuiſibles, &, par conſéquent, prendre tour à tour le nom de vertueuſes & de vicieuſes.

Conſéquemment à cette obſervation, s'ils euſſent voulu ſe former de la vertu une idée purement abſtraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le deſir du bonheur général; que, par conſéquent, le bien public eſt l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle commande ſont les moyens dont elle ſe ſert pour remplir cet objet; qu'ainſi l'idée de la vertu n'eſt point arbitraire; que, dans les ſiecles & les pays divers, tous les hommes, du

moins ceux qui vivent en société, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, si les peuples se la représentent sous des formes différentes, c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet.

Cette définition de la vertu en donne, je pense, une idée nette, simple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut seule constater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime se perdoit dans les cieux, & dont la base étoit appuyée sur la terre, est l'emblême de tout systême, qui s'écroule à mesure qu'on l'édifie, s'il ne porte sur la base inébranlable des faits & de l'expérience. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté, sans motifs, les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples: en effet, s'ils ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; & si l'idée d'utilité a toujours été secrétement associée à l'idée de vertu; on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte; l'on n'y punissoit

que la mal-adresse du voleur surpris (1) : quoi de de plus bizarre que cette coutume ? Cependant, si l'on se rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent dans une république où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & cassant, on sentira que les vols de poules & de légumes étoient les seuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adresse, souvent niés avec fermeté (2), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahison des Ilotes, que de l'ambition des Perses, & qui ne pouvoit opposer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il est donc certain que le vol, nuisible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

(1) Le vol est pareillement en honneur au royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'insu du possesseur de la chose volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, disent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol ; & leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punît sévérement : leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines ; quelle facilité à dérober, & quel désordre, si l'on eût toléré de pareils vols ! Aussi, dit Aristote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(2) Tout le monde sait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer son larcin, se laissa, sans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché sous sa robe.

A la fin de l'hiver, lorſque la diſette des vivres contraint le ſauvage à quitter ſa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chaſſe faire de nouvelles proviſions, quelques-unes des nations ſauvages s'aſſemblent avant leur départ, font monter leurs ſexagénaires ſur des chênes, & font ſecouer ces chênes par des bras nerveux; la plupart des vieillards tombent, & ſont maſſacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait eſt connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume: cependant, quelle ſurpriſe, lorſqu'après avoir remonté à ſon origine, on voit que le ſauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuiſſance à ſoutenir les fatigues de la chaſſe! Les laiſſera-t-il dans des cabanes ou des forêts en proie à la famine ou aux bêtes féroces? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & néceſſaires, arracher leurs peres aux horreurs d'un mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume ſi exécrable; voilà comme un peuple vagabond, que la chaſſe & le beſoin de vivres retiennent ſix mois dans des forêts immenſes, ſe trouve, pour ainſi dire, néceſſité à cette barbarie; & comment, en ces pays, le parricide eſt inſpiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (1).

(1) Au royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun ſecours aux malades; ils guériſſent comme ils peuvent: &, lorſqu'ils ſont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainſi abandonnés.

Les habitants de Congo tuent les malades qu'ils imagi-

Mais, ſans avoir recours aux nations ſauvages, qu'on jette les yeux ſur un pays policé, tel que la Chine ; qu'on ſe demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort ſur leurs enfants, & l'on verra que les terres de cet empire, quelque étendues qu'elles ſoient, n'ont pu quelquefois ſubvenir qu'avec peine aux beſoins de ſes nombreux habitants : or, comme la trop grande diſproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occaſionneroit néceſſairement des guerres funeſtes à cet empire, & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un inſtant de diſette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation Chinoiſe, humaine dans ſes intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a pu, par le ſentiment d'une humanité peu éclairée, regarder ces cruautés comme néceſſaires au repos du monde. *J'y ſacrifie*, s'eſt-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoiſſance & les horreurs de la mort, en quoi conſiſte peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (1).

---

nent ne pouvoir en revenir ; c'eſt, diſent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'isle Formoſe, lorſqu'un homme eſt dangereuſement malade, on lui paſſe un nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

(1) La maniere de ſe défaire des filles, dans les pays catholiques, eſt de les forcer à prendre le voile : pluſieurs paſſent ainſi une vie malheureuſe, en proie au déſeſpoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, eſt-elle plus barbare que celle des Chinois.

C'eſt, ſans doute, au deſir de s'oppoſer à la trop grande multiplication des hommes, &, par conſéquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conſervent encore aujourd'hui pour des ſolitaires, qui s'interdiſent avec les femmes le commerce qu'ils ſe permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le deſir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suiſſes à publier un édit par lequel il étoit non-ſeulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de ſe pourvoir d'une concubine (1).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchiſſoient par le poiſon du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remede auſſi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la ſûreté des maris, en forçant les femmes de ſe brûler ſur le tombeau de leurs époux (2).

---

(1) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suiſſes, leur rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir ſa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de ſon prochain. *Fra. Paolo, Hiſt du Conc. de Trente, lib. I.*

Il eſt dit au dix-ſeptieme canon du concile de Tolede : *Que celui qui ſe contente d'une ſeule femme à titre d'épouſe ou de concubine, à ſon choix, ne ſera pas rejetté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute inſulte, qu'alors l'égliſe toléroit les concubines.

(2) Les femmes de Mézurado ſont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher ; mais elles ſont en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

D'accord avec mes raiſonnements, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur ſource dans l'utilité réelle ou du moins apparente du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en ſont pas moins odieuſes ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établiſſement, & parce que ces coutumes, conſacrées par leur antiquité ou par la ſuperſtition, ont par la négligence ou la foibleſſe des gouvernements, ſubſiſté long-temps après que les cauſes de leur établiſſement avoient diſparu.

Lorſque la France n'étoit, pour ainſi dire, qu'une vaſte forêt, qui doute que ces donations de terres en friche faites aux ordres religieux, ne duſſent alors être permiſes, & que la prorogation d'une pareille permiſſion ne fût maintenant auſſi abſurde & auſſi nuiſible à l'état qu'elle pouvoit être ſage & utile, lorſque la France étoit encore inculte ? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages paſſagers, ſont comme des échafauds qu'il faut abattre, quand les palais ſont élevés.

Rien de plus ſage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur perſuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu ſon pere. Ce menſonge imprimoit aux ſauvages plus de reſpect pour ſa légiſlation ; ce menſonge étoit donc trop utile à cet état naiſſant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais, après avoir aſſis les fondements d'une bonne légiſlation, après s'être aſſuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix feroient toujours

obſervées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ſes peuples, & les changements qu'en conſéquence il faudroit faire dans ſes loix; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ſes ſucceſſeurs, le menſonge utile & néceſſaire dont il s'étoit ſervi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ſes loix le caractere de divinité, qui, les rendant ſacrées & inviolables, devoit s'oppoſer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes loix nuiſibles à l'état, ſi, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit preſque auſſi-tôt que formé.

L'intérêt des états eſt, comme toutes les choſes humaines, ſujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent ſucceſſivement utiles & nuiſibles au même peuple; d'où je conclus que ces loix doivent être tour-à-tour adoptées & rejettées, & que les mêmes actions doivent ſucceſſivement porter les noms de vertueuſes ou de vicieuſes; propoſition qu'on ne peut nier, ſans convenir qu'il eſt des actions à la fois vertueuſes & nuiſibles à l'état, ſans ſaper, par conſéquent, les fondements de toute légiſlation & de toute ſociété.

La concluſion générale de tout ce que je viens de dire, c'eſt que la vertu n'eſt que le deſir du bonheur des hommes; & qu'ainſi la probité, que je regarde comme la vertu miſe en action, n'eſt, chez tous les peuples & dans tous les gouvernements divers, que l'habitude des actions utiles à ſa nation (1).

(1) Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je

Quelque évidente que soit cette conclusion, comme il n'est point de nation qui ne connoisse & ne confonde ensemble deux différentes especes de vertu; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé ;* & l'autre, *vraie vertu ;* je crois, pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, devoir examiner la nature de ces différentes sortes de vertu.

---

ne parle ici que de la *probité politique*, & non de la *probité religieuse*, qui se propose d'autres fins, se prescrit d'autres devoirs, & tend à des objets plus sublimes.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

Je donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles ſont la chaſteté des veſtales, les auſtérités de ces fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée; vertus qui, ſouvent indifférentes & même nuiſibles à l'état, ſont le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent, en plus grande vénération que les bons citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les Bramines (1) : l'on y adore juſqu'à leurs nudités (2); l'on y reſpecte auſſi leurs pénitences, & ces pénitences ſont réellement affreuſes (3) : les uns reſtent

---

(1) Les Bramines ont le privilege excluſif de demander l'aumône : ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(2) *Pourquoi*, diſent ces Bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds & ſans honte du ventre de notre mere.*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des ſauvages couvrent certaines parties de leurs corps, ce n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicateſſe, de la ſenſibilité de certaines parties, & de la crainte de ſe bleſſer en traverſant les bois & les halliers.

(3) Il eſt, au royaume de Pégu, des anachoretes ;

toute leur vie attachés à un arbre; les autres se balancent sur les flammes; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme; ceux-là ne se nourrissent que de liquides; quelques-uns se ferment la bouche d'un cadenat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce : il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette, & c'est un honneur aux peres de prostituer leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus plaisantes, sans contredit, est celle des Juibus, prêtresses de l'isle Formose : » Pour officier dignement, » & mériter la vénération des peuples, elles doi- » vent, après des sermons, des contorsions & des » hurlements, s'écrier qu'elles voient leurs dieux : » ce cri jetté, elles se roulent par terre, montent » sur le toît des pagodes, découvrent leur nudité, » se claquent les fesses, lâchent leur urine, des- » cendent nues, & se lavent en présence de l'as- » semblée (1) «.

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne sont que ridicules; souvent elles sont barbares (2). Dans la capitale du

---

nommés *Santons*; ils ne demandent jamais rien, dussent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent à la campagne dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des dieux.

(1) *Voyages de la compagnie des Indes Hollandoises.*

(2) Les femmes de Madagascar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de reli-

Cochin, l'on éleve des crocodiles; & quiconque s'expose à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, est compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'est un acte de vertu, le jour qu'on promene l'idole, de se précipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage: qui se voue à cette mort est réputé saint, & son nom est, à cet effet, inscrit dans un livre.

Or, s'il est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'isle Formose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud, un homme est

---

gion, lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'exposer leurs enfants aux bêtes, de les enterrer, ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu, on éleve des vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on sacrifie une de ces infortunées. Le prêtre, en habits sacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache son cœur & le jette au nez de l'idole. Le sacrifice fait, les prêtres dînent, prennent des habits d'une forme horrible, & dansent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays, on ne sacrifie que des hommes. On achete, pour cet effet, un esclave beau, bien fait. Cet esclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, est ensuite montré au peuple. Le quarantieme jour, les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent son cœur, barbouillent l'idole de son sang, & mangent sa chair comme sacrée. *Le sang innocent*, disent les prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la nation; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire ressouvenir de son peuple.* Il est bon de remarquer que les prêtres ne se chargent jamais de la commission.

couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans : sont-elles grosses ? elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui, en exécution de la loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (1), c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eût été bon, disent les prêtres, dieu l'eût reçu en sa compagnie.

Il n'est peut-être point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut, sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfants dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable ; mais ce seroit un sacrilege abominable que de ne pas massacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lors-

---

(1) Lorsqu'un Giague est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre, contrefaisant la voix du mourant, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres.

que les grains ſont mûrs, la reine, entourée de ſes courtiſans, ſort de ſon palais, égorge ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & les donne à manger à ſa ſuite : ces ſacrifices, dit-elle, ſont néceſſaires pour appaiſer les mânes de ſes ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils ſont privés ; cette foible conſolation peut ſeule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole & de Matamba ; le mari peut, ſans honte, vendre ſa femme ; le pere, ſon fils ; le fils, ſon pere : dans ces pays on ne connoît qu'un ſeul crime (1) ; c'eſt de refuſer les prémices de ſa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le pere Labat, ſi dépourvus de toutes vraies vertus, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de cet uſage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ſes revenus, c'eſt tout ce que leur recommande le Chitombé (2) : il

---

(1) Au royaume de Lao, les Talapoins, prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils ſe confeſſent tous les mois : fideles à cette obſervance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un Talapoin, convaincu de fauſſe monnoie, fut renvoyé abſous par le roi. *Les ſéculiers*, diſoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands préſents.* Les plus conſidérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les ſervices les plus bas. Aucun d'eux ne ſe vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un Talapoin.

(2) Ce Chitombé entretient jour & nuit un feu ſacré ; dont il vend les tiſons fort cher. Celui qui les achete ſe croit à l'abri de tout accident. Ce grand-prêtre ne reconnoît aucun juge. Lorſqu'il s'abſente pour viſiter les pays

ne desire point que ses negres soient plus éclairés ; il craindroit même que des idées trop saines de la vertu ne diminuassent, & la superstition, & le tribut qu'elle lui paie.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'est-à-dire, à celles qui, sans cesse, ajoutent à la félicité publique, & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, je distinguerai deux différentes especes de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, & l'autre, *corruption politique*. Cette distinction m'est nécessaire, 1°. parce que je considere la probité philosophiquement & indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage ; 2°. pour éviter la contradiction perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale. Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'est en qualité de philosophe & non de théologien que j'écris ; & qu'ainsi je ne prétends, dans ce chapitre & les suivants, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matiere ; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom

de sa domination, on est obligé, sous peine de mort, de garder la continence. Les negres sont persuadés que, s'il mouroit de mort naturelle, cette mort entraîneroit la ruine de l'univers. Aussi le successeur désigné l'égorge-t-il dès qu'il est malade.

de

de corruption religieuse à toute espece de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espece de corruption, dont je ne suis point l'apologiste, & qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différents peuples ont cru & croient encore que cette espece de corruption n'est pas criminelle : elle l'est, sans doute, en France, puisqu'elle blesse les loix du pays; mais elle le seroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'état : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes, chez lesquelles ce que nous appellons le libertinage, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les loix, & même consacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les serrails qui sont sous la protection des loix; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté; ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (1).

(1) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête : lors-

C'est pareillement sous la sauvegarde des loix que les Siamoises, la gorge & les cuisses à moitié découvertes, portées dans les rues sur des palanquins, s'y présentent dans des attitudes très-lascives. Cette loi fut établie par une de leurs reines, nommée Tirada, qui, pour dégoûter les hommes d'un amour plus deshonnête, crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet, disent les Siamoises, lui réussit. Cette loi, ajoutent-elles, est d'ailleurs assez sage : il est agréable aux hommes d'avoir des desirs, aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes, le seul bien que le ciel met aux maux dont il nous afflige : & quelle ame assez barbare voudroit encore nous le ravir (1) !

Au royaume de Batimena (2), toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est, par la loi, & sous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la desire ; un refus est contre elle un arrêt de mort.

---

que ces marques disparoissent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(1) Un homme d'esprit disoit, à ce sujet, qu'il faut, sans contredit, défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général ; mais qu'avant cette défense, il falloit, par mille efforts d'esprit, tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. » Les hommes, ajoutoit-il, sont si mal- » heureux, qu'un plaisir de plus vaut bien la peine qu'on » essaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de dange- » reux pour un gouvernement ; & peut-être seroit-il fa- » cile d'y réussir, si l'on examinoit, dans ce dessein, la lé- » gislation des pays où ces plaisirs sont permis «.

(2) *Christianisme des Indes*, L. IV. p. 308.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espece de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les peuples de l'isle Formose, l'ivrognerie & l'impudicité sont des actes de religion. Les voluptés, disent ces peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté ; en jouir, c'est honorer la divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses & des jouissances de l'amour ne plaise aux dieux ? Les dieux sont bons, & nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent publiquement à toute espece de prostitution (1).

C'est encore pour se rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ses guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouissent, en sa présence, des plaisirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ses temples ! Que d'autels élevés à des femmes prostituées (2) ! Sans rappeller l'ancien culte de

(1) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire, les anneaux de leurs amants : plus elles en ont, & plus leurs nôces sont célebres.

(2) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obte-

Vénus, de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, sous le nom de la déesse *Banany*, une de leurs reines, *qui*, selon le témoignage de Gemelli Carreri, *laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés, prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amants, & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, pere du deuxieme siecle de l'église, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* » L'Assyrie, ainsi qu'une » partie de l'Afrique, dit ce pere, adore l'Air, sous » le nom de Junon ou de Vénus vierge. Cette déesse » commande aux éléments ; on lui consacre des » temples : ces temples sont desservis par des prê» tres qui, vêtus & parés comme des femmes, » prient la déesse d'une voix languissante & effémi» née, irritent les desirs des hommes, s'y prêtent, » se targuent de leur impudicité ; &, après ces plai» sirs préparatoires, croient devoir invoquer la déesse » à grands cris, jouer des instruments, se dire rem» plis de l'esprit de la divinité, & prophétiser «.

Il est donc une infinité de pays où la corruption

---

nir, par une prostitution expiatoire, la rémission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence ; mais les laides attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvents des Bonzes sont remplis de religieuses idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines. En est-on las, on les renvoie, & on les remplace. Les portes de

des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espece de corruption ! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajouteroit-on que les peuples où regne ce libertinage, sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des Orientaux & des nations sauvages ou guerrieres, qui, livrées à toutes sortes de voluptés, sont heureuses au dedans, & redoutables au dehors, quel peuple plus célebre que les Grecs ! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Péloponese, époque fatale à leur vertu, quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes ! On sait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût étoit si général, qu'Aristide, surnommé le Juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté

---

ces couvents sont assiégées par ces religieuses, qui, pour y être admises, offrent des présents aux Bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, font accroire au roi & au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

du jeune Stesileus, de l'isle de Céos, qui, portant dans leur ame les desirs les plus violents, alluma entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaüs : il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtisanes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette espece de corruption de mœurs se trouvant, en Grece, portée au dernier excès, dans le temps même que ce pays produisoit des grands hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penser que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il est une autre espece de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un empire, & en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique.*

Un peuple en est infecté, lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent, détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espece de corruption qui se joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des Moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un état, cette derniere seroit peut-être la plus dangereuse. Un peuple, eût-il d'ailleurs les mœurs les plus pures, s'il est attaqué de cette corruption, est nécessairement malheureux au dedans, & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du hasard, qui seul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire ſentir combien cette anarchie de tous les intérêts eſt dangereuſe dans un état, conſidérons le mal qu'y produit la ſeule oppoſition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux Bonzes, aux Talapoins, toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'eſt point lié à l'intérêt public ; ſi, par exemple, le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce Bonze, néceſſairement ennemi de la nation qui le nourrit, ſera, à l'égard de cette nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde ; honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des bonzes eût-il, en particulier, beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en ſera pas moins ambitieux ; tous ſes membres travailleront, ſouvent ſans le ſavoir, à ſon agrandiſſement ; ils s'y croiront autoriſés par un principe vertueux (1). Il n'eſt donc rien de plus dangereux dans un état qu'un corps dont l'intérêt n'eſt pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganiſme firent mourir Socrate, & perſécuterent preſque tous les grands hommes, c'eſt que leur bien particulier ſe trouvoit oppoſé au bien public ; c'eſt que les prêtres d'une fauſſe religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de pourſuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les miniſtres de la vraie religion, qui, ſans le même beſoin, ont ſouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perſécuté, déprimé les grands hom-

(1) Dans la vraie religion même, il s'eſt trouvé des prêtres qui, dans les temps d'ignorance, ont abuſé de la piété des peuples pour attenter aux droits du ſceptre.

mes, se sont faits les panégyristes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellents (1).

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défense faite dans certains pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Esprit des loix ?* ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à son fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'esprit, répéter à ce sujet, qu'en sollicitant cette défense, les moines en ont usé comme les Scythes avec leurs esclaves ? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournassent la meule avec moins de distraction.

Il paroît donc que c'est uniquement de la conformité ou de l'opposition de l'intérêt des particuliers

---

(1) Voici comme s'exprime, au sujet de Mr. de Montesquieu, le pere Millot, jésuite, dans un discours couronné par l'académie de Dijon, sur la question : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?*... » Ces regles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui » devroient être gravées sur le trône des rois & dans » le cœur de quiconque est revêtu de l'autorité, n'est-ce » pas à une profonde étude des hommes que nous les de- » vons ? Temoin cet illustre citoyen, cet organe, ce juge » des loix, dont la France & l'Europe entiere arrosent le » tombeau de leurs larmes; mais dont elles verront tou- » jours le génie éclairer les nations, & tracer le plan » de la félicité publique ; écrivain immortel, qui abré- » geoit tout, parce qu'il voyoit tout ; & qui vouloit faire » penser, parce que nous en avons besoin bien plus que » de lire. Avec quelle ardeur, quelle sagacité, avoit-il » étudié le genre humain ! Voyageant comme Solon, » méditant comme Pythagore, conversant comme Platon, » lisant comme Cicéron, peignant comme Tacite, tou- » jours son objet fut l'homme ; son étude fut celle des

avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public ; & qu'enfin, la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'histoire le prouve, s'allier souvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la sagesse, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espece de corruption de mœurs, n'aient souvent rendu à la patrie des services plus importants que les plus séveres anachoretes. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a, la premiere, osé les inoculer ? Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas ar-

---

» hommes ; il les connut. Déjà commencent à germer les » semences fécondes qu'il jetta dans les esprits modéra- » teurs des peuples & des empires. Ah ! recueillons-en les » fruits avec reconnoissance, &c. «. Le Pere Millot ajoute dans une note :... » Quand un auteur d'une probité re- » connue, qui pense fortement, & qui s'exprime toujours » comme il pense, dit en termes formels : *La religion chré-* » *tienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de* « *l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ;* quand » il ajoute, en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle : » *Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur,* » *seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des mo-* » *narchies ; ces vertus humaines des républiques, & cette* » *crainte servile des états despotiques*, c'est-à-dire, plus forts » que les trois principes du gouvernement politique établis » dans l'*Esprit des Loix* : peut-on accuser un tel auteur, si « on a lu son ouvrage, d'avoir prétendu y porter des » coups mortels au christianisme « ?

(*On laisse cette note, quoiqu'elle ne se trouve ni dans l'édition originale, ni dans le manuscrit de l'auteur.*)

rachés à la mort? Peut-être n'eſt-il point de fondatrice d'ordre de religieuſes qui ſe ſoit rendue recommandable à l'univers par un auſſi grand bienfait, & qui, par conſéquent, ait autant mérité de ſa reconnoiſſance.

Au reſte, je crois devoir encore répéter à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiſte de la débauche. J'ai ſeulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes eſpeces de corruption de mœurs, qu'on a trop ſouvent confondues, & ſur leſquelles on ſemble n'avoir eu que des idées confuſes. Plus inſtruits du véritable objet de la queſtion, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit aſſigner à ces deux différentes ſortes de corruption, & reconnoître qu'il eſt deux eſpeces différentes de mauvaiſes actions ; les unes qui ſont vicieuſes dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne ſont nuiſibles, &, par conſéquent, criminelles, chez un peuple, que par l'oppoſition qui ſe trouve entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoiſſance du mal doit donner aux Moraliſtes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront conſidérer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une ſcience vaine, faire une ſcience utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la morale la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents.

Si la morale a, jusqu'à présent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions, à beaucoup d'élégance & de netteté, plusieurs Moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais, quelque supérieurs qu'aient été ces Moralistes, il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, jusqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale ? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils se reprochoient ; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un peuple sont, si j'ose le dire, toujours cachés au fond de sa législation : c'est là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumieres ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est, en ce genre, de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple, sans faire aucun

changement dans cette législation, c'est prétendre à l'impossible, c'est rejetter les conséquences justes des principes qu'on admet.

Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes, si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la nature & les sentiments que, par les loix & la décence, les femmes sont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles y satisfont, sans scandale, toutes leurs fantaisies, qu'elles ont mille galants, & ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés. Il en est de même des sauvages de la Nouvelle-Orléans, de ces peuples où les parentes du grand Soleil, les princesses du sang, peuvent, lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouser d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fausses, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis seulement qu'on ne peut raisonnablement reprocher aux femmes une fausseté dont la décence & les loix leur font, pour ainsi dire, une nécessité ; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laissant subsister les causes.

Prenons la médisance pour second exemple. La médisance est, sans doute, un vice : mais c'est un vice nécessaire ; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens, peu intéressés à s'instruire, doivent croupir dans une honteuse paresse. Or, s'il est dans ce pays, de mode & d'usage de se jetter

dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup; l'ignorant, ne pouvant parler de choſes, doit néceſſairement parler des perſonnes. Tout panégyrique eſt ennuyeux, & toute ſatyre agréable; ſous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eſt donc forcé d'être médiſant. On ne peut donc détruire ce vice, ſans anéantir la cauſe qui le produit, ſans arracher les citoyens à la pareſſe, &, par conſéquent, ſans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'eſprit eſt-il ordinairement moins tracaſſier, dans les ſociétés particulieres, que l'homme du monde? C'eſt que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des perſonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choſes; c'eſt que l'homme d'eſprit, qui ne médit jamais que pour ſe venger, médit très-rarement, lorſque l'homme du monde, au contraire, eſt preſque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médiſance, je le dis du libertinage, contre lequel les moraliſtes ſe ſont toujours ſi violemment déchaînés. Le libertinage eſt trop généralement reconnu pour être une ſuite néceſſaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, ſi le luxe, comme je ſuis fort éloigné de le penſer, mais comme on le croit communément, eſt très-utile à l'état; ſi, comme il eſt facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des loix ſomptuaires, ſans changer la forme du gouvernement; ce ne ſeroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit ſe flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation ſur ce ſujet eſt, théologique-

ment, mais non politiquement, bonne. L'objet que ſe propoſent la politique & la légiſlation, eſt la grandeur & la félicité temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, ſi le luxe eſt réellement utile à la France, il ſeroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, conſtitué comme il l'eſt (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occaſionne l'amour des femmes. C'eſt ſe plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe eſt néceſſaire, c'eſt une inconſéquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, ſi l'on veut lui conſerver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en eſt d'utiles dans certains ſiecles & certains pays, & que c'eſt au limon du Nil que l'Egypte doit ſa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que, blâmables à certains égards, elles ſont, à d'autres, fort utiles au public ; qu'elles font, par exemple, de leurs richeſſes un uſage communément plus avantageux à l'état que les femmes les plus ſages. Le deſir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-ſeulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence, où les réduiroit la pratique des loix ſomptuaires, mais lui inſpire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la ſuppoſition que le luxe ſoit utile à une nation, ne ſont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'induſtrie des artiſans du luxe, les rendent

de jour en jour plus utiles à l'état ? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendiants ou à des criminels, sont donc moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles ; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il suit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans sa législation ; que c'est par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, seroient politiquement nuisibles, si elles n'étoient vaines ; mais elles le seront toujours, parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me soit permis de l'observer en passant : parmi les Moralistes, il en est peu qui sachent, en armant nos passions les unes contre les autres, s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des sentiments ; que c'est une passion qui seule peut triompher d'une passion ; que pour inspirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du public, il faut mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie, lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée (1) ; que c'est à la

(1) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens & des

gaze, dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ses plaisirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables se présentent demi-nuds dans les assemblées; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent sans voile aux regards des hommes, les desirs perdent tout ce que la curiosité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les besoins; qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur suspend un voile entre les desirs & les nudités, ce voile mystérieux est le talisman qui retient l'amant aux genoux de sa maîtresse: & que c'est enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux sont en grand nombre; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de son bonheur; qu'ils

---

Cyniques, qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur, qu'il ne dût faire à la face des nations, & qui croyoient, en conséquence, pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plupart des législateurs ont condamné ces principes cyniques, & mis la pudeur au nombre des vertus, c'est, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jettât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachés la conservation de l'espece & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs senti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curiosité, rendoit les caresses plus délicieuses, les faveurs plus flatteuses, & multiplioit enfin

haïssent

haïffent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le fpectacle de vos amufements eft un fpectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahiffant le fecret de vos plaifirs, vous expofe à tous les traits de leur vengeance.

C'eft en fubftituant ainfi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Moraliftes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage fur cet article: je rentre dans mon fujet; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les fouftraire à cette tendance; qu'il feroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réuffir; que, par conféquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en uniffant l'intérêt perfonnel à l'intérêt général. Ce principe pofé, il eft évident que la morale n'eft qu'une fcience frivole, fi l'on ne la confond avec la politique & la légiflation: d'où je conclus que, pour fe rendre utiles à

---

les plaifirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine efpece de pudeur, & fi les filles, en préfence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'eft que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de femblables exercices, donnaffent à l'état des enfants plus robuftes. Il favoit que, fi l'habitude de voir des femmes nues émouffoit le defir d'en connoître les beautés cachées, ce defir ne pouvoit pas s'éteindre, fur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en fecret & furtivement les faveurs de leurs époufes. D'ailleurs, Lycurgue, qui faifoit de l'amour un des principaux refforts de fa légiflation, vouloit qu'il devînt la récompenfe, & non l'occupation des Spartiates.

l'univers, les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même esprit. C'est au Moraliste d'indiquer les loix, dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les Moralistes, il en est peu, sans doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité: parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulieres. Ils ne s'attachent, en conséquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la société; & leur esprit, qui, peu à peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour saisir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général; & malheureusement en morale, comme en religion, il est beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des Moralistes hypocrites.

J'entends par *hypocrite* celui qui, n'étant point soutenu dans l'étude de la morale par le desir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui-même. Il est beaucoup d'hommes de cette espece : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considerent les vices destructeurs des empires ; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils se déchaînent contre des vices particuliers. C'est en vain que de pareils hommes se disent inspirés par la passion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice seroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la société : &, si la vue des défauts les moins nuisibles à l'état, suffisoit pour vous irriter, de quel œil considéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillants, magnanimes & désintéressés ? De quel chagrin seriez-vous affectés, lorsque vous appercevriez quelque défaut dans la jurisprudence ou la distribution des impôts, lorsque vous en découvririez dans la discipline militaire, qui décide si souvent du sort des batailles & du ravage de plusieurs provinces ? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, détestant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours ; ou du moins,

prendre exemple ſur ce Chinois vertueux, qui, juſtement irrité des vexations des Grands, ſe préſente à l'empereur, lui porte ſes plaintes : *Je viens*, dit-il, *m'offrir au ſupplice auquel de pareilles repréſentations ont fait traîner ſix cents de mes concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poſſede encore dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même cauſe, viendront ſucceſſivement te demander le même ſalaire.* Il ſe tait à ces mots ; & l'empereur, étonné de ſa fermeté, lui accorde la récompenſe la plus flatteuſe pour un homme vertueux ; la punition des coupables & la ſuppreſſion des impôts.

Voilà de quelle maniere ſe manifeſte l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces cenſeurs, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice eſt proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : ſi vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuiſent, vous uſurpez le nom de moraliſtes, vous n'êtes que des égoïſtes.

C'eſt donc par un détachement abſolu de ſes intérêts perſonnels, par une étude profonde de la ſcience de la législation, qu'un Moraliſte peut ſe rendre utile à ſa patrie. Il eſt alors en état de peſer les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un uſage, & de juger s'il doit être aboli ou conſervé. L'on n'eſt que trop ſouvent contraint de ſe prêter à des abus & même à des uſages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a ſi long-temps toléré les duels ; c'eſt qu'en des pays où l'on n'eſt point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'eſt point exercée par des guerres continuelles, les Moraliſtes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens,

& d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, & de fournir l'état de vaillants défenſeurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal ; ils ſe trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en eſt mille autres où l'on eſt réduit à cette option. Ce n'eſt ſouvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces Moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphere d'idées, répetent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs *mies*, recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les paſſions : ils ne ſentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les paſſions fortes, telles que l'orgueil & le patriotiſme chez les Grecs & les Romains, le fanatiſme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibuſtiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables ; tout homme qui ne menera contre de pareils ſoldats que des hommes ſans paſſions, n'oppoſera que de timides agneaux à la fureur des loups. Auſſi la ſage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préſervatif contre les raiſonnements de ces philoſophes. Auſſi les nations, ſoumiſes d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuſe indocilité, le peuple, ſcrupuleuſement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'eſclave des autres peuples.

M 3

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la nature, pour remplir, auprès du législateur, la charge de ministre penseur (1), & justifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.*

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumieres sur toutes les sciences, & sur-tout sur celle de l'histoire, dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi, que les détails propres à faire sortir son caractere; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour

(1) On distingue à la Chine deux sortes de ministres: les uns sont les ministres *signeurs*; ils donnent les audiences & les signatures: les autres portent le nom de ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changements que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

instruire & plaire, subſtituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la miſere publique & des cauſes qui les ont produites. C'eſt à la ſimple expoſition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de la métaphyſique, de la juriſprudence. Il eſt peu de ſciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne penſe : tout ſe tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis

Je passe rapidement sur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, jusqu'à présent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus insensés de justifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus instruit de ses devoirs, le particulier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis : à l'abri des injustices que lui font souvent commettre, à son insu, les sociétés dans lesquelles il vit, il seroit alors, en même temps, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la présence de la raison, mais qui est l'effroi de ces ames timides & peu éclairées, qui sacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaisirs, & quelquefois même jusqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique desquels on ne peut échapper, quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces sentiments mâles & courageux, qui forment le caractere distinctif de l'homme vertueux ; sentiments qu'on desire dans chaque citoyen, & qu'on est en droit d'exiger des Grands. Comment

l'homme élevé aux premiers postes, renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissants, souvent intéressés au malheur public, si son ame n'est inabordable à toute espece de sollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis, procure, du moins, cet avantage au particulier; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute espece d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient, sans doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité; dont les maximes simples, vraies, & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conséquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris; & enfin au législateur, par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse, & devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition, supprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenues depuis si

funestes à l'univers ? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir, sans soulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues & cruelles, & sans occasionner enfin de ces séditions qui, toujours hasardeuses pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractere & d'un esprit vaste.

C'est donc en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les loix & les usages anciens, qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent, & qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des empires.

Maintenant, lorsque les intérêts d'un état sont changés ; & que des loix, utiles lors de sa fondation, lui sont devenues nuisibles ; ces mêmes loix, par le respect que l'on conserve toujours pour elles, doivent nécessairement entraîner l'état à sa ruine. Qui doute que la destruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle respect n'ait forgé les fers dont César chargea sa patrie ? Après la destruction de Carthage, lorsque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'opposition qui se trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé ; & sentir que, pour sauver l'état, la république en corps devoit se presser de faire, dans les loix & le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les temps & les circonstances, & sur-tout se hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition personnelle,

la plus dangereuſe des législatrices. Auſſi les Romains auroient-ils eu recours à ce remede, s'il avoient eu des idées plus nettes ſur la morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y ſoutenir; qu'un empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi, pour ſe parer du naufrage, le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre: vérité politique qu'avoit connue Mr. Locke, qui, lors de l'établiſſement de ſa législation à la Caroline, voulut que ſes loix n'euſſent de force que pendant un ſiecle; que, ce temps expiré, elles devinſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il ſentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant ſuppoſoit des loix différentes; & qu'une législation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances exigeaſſent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes religions l'application de cette idée de Mr. Locke; l'on ſera bientôt convaincu de la ſottiſe & de leur inventeur, & de leurs ſectateurs. Quiconque, en effet, examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'hommes) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un législateur, mais de l'eſprit étroit d'un particulier; qu'en conſéquence, ces fauſſes religions n'ont jamais été fondées ſur la baſe des loix & le principe de l'utilité

publique ; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ses applications à toutes les diverses positions où peut successivement se trouver un peuple, est le seul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anastase, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Gir, tracer le plan d'une nouvelle religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la composition des fausses religions, on eût toujours suivi ce plan, on auroit conservé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile ; on n'eut point detruit le tartare ni l'élysée ; le législateur en eût toujours fait, à son gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, selon la force plus ou moins grande de son imagination. Ces religions, simplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuisible, n'eussent point courbé les esprits sous le joug honteux d'une sotte crédulité ; & que de crimes & de superstitions eussent disparu de la terre ! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java (1), persuadé, à la plus légere incommodité, que l'heure fatale est venue, se presser de rejoindre le dieu de ses peres, implorer la mort, & consentir à la recevoir ; les prêtres eussent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement pour l'étrangler ensuite de leurs propres mains, & se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette secte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes, qui leva une main homicide sur un Sophi, & plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des

(1) A l'orient de Sumatra.

Romains, aussi superstitieux que des Negres (1), n'eussent point reglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin, les religions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (2) longues & cruelles que les Sarrasins firent d'abord aux chrétiens; que, sous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarrasins se firent entre eux; & qui, sans doute, firent inventer la fable dont se

---

(1) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'est, disent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de sa frayeur: ils le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire; ce chant, disent-ils, est le présage certain d'une défaite, à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le chant du coq est, à la fois, entendu des deux camps, il n'est point de courage qui y tienne, les deux armées se débandent & fuient. Au moment que le sauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un songe ou l'aboyement d'un chien suffit pour le faire retourner sur ses pas.

(2) Les passions humaines ont quelquefois allumé de semblables guerres dans le sein même du christianisme; mais rien de plus contraire à son esprit, qui est un esprit de désintéressement & de paix; à sa morale qui ne respire que la douceur & l'indulgence; à ses maximes, qui prescrivent par-tout la bienfaisance & la charité; à la spiritualité des objets qu'il présente; à la sublimité de ses motifs; enfin à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose. (*Note qui ne se trouve, ni dans l'édition originale, ni dans le manuscrit de l'auteur*).

ſervit un prince de l'Indouſtan pour réprimer le zele indiſcret d'un Iman.

Soumets-toi, lui diſoit l'Iman, à l'ordre du très-Haut. La terre va recevoir ſa ſainte loi : la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perſe, la Syrie, l'Aſie entiere ſubjuguées, l'aigle Romaine foulée aux pieds des fideles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces ſignes certains, reconnois la vérité de ma religion, & plus encore à la ſublimité de l'alcoran, à la ſimplicité de ſes dogmes, à la douceur de notre loi. Notre dieu n'eſt point un dieu cruel; il s'honore de nos plaiſirs. C'eſt, dit Mahomet, en reſpirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuſes careſſes de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur, & s'élance plus rapidement vers le ciel. Inſecte couronné, lutteras-tu long-temps contre ton dieu ? Ouvre les yeux; vois les ſuperſtitions & les vices dont ton peuple eſt infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran ?

Iman, répondit le prince, il fut un temps où, dans la république des Caſtors, comme dans mon empire, l'on ſe plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques aſſaſſinats : pour prévenir les crimes, il ſuffiſoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes, & d'établir quelques maréchauſſées. Le ſénat des Caſtors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue ſur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : Prenons exemple ſur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité & régi par un être plus puiſſant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme; que le peuple des Caſtors s'y ſoumette. Perſua-

tons-lui qu'un génie eſt, par l'ordre de ce dieu, mis en ſentinelle ſur chaque planete; que, de là, contemplant nos actions, il s'occupe à diſpenſer les biens aux bons & les maux aux méchants : cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il ſe tait : on conſulte, on délibere; l'idée plaît par ſa nouveauté, on l'adopte; voilà la religion établie, & les Caſtors vivant d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'éleve une grande controverſe. C'eſt la Loutre, diſent les uns; c'eſt le Rat muſqué, répondent les autres, qui, le premier, préſenta à Michapour les grains de ſable dont il forma la terre. La diſpute s'échauffe; le peuple ſe partage; on en vient aux injures, des injures aux coups; le fanatiſme ſonne la charge. Avant cette religion, il ſe commettoit quelques vols & quelques aſſaſſinats : la guerre civile s'allume, & la moitié de la nation eſt égorgée. Inſtruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman! ajouta ce prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une religion qui déſole l'univers.

Il réſulte de ce chapitre que, ſi le légiſlateur étoit autoriſé, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, à faire, dans les loix, les coutumes & les fauſſes religions, tous les changements qu'exigent les temps & les circonſtances, il pourroit tarir la ſource d'une infinité de maux, &, ſans doute, aſſurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumieres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas ſur la morale, en nous faiſant appercevoir la dépendance néceſſaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, & nous apprenant que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation? Qui doute que, plus aſſidus

à cette étude, les Moralistes ne pussent alors porter cette science à ce haut degré de perfection que les bons esprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (1)?

Si, dans presque tous les gouvernements, toutes les loix, incohérentes entre elles, semblent être l'ouvrage du pur hasard, c'est que, guidés par des vues & des intérêts différents, ceux qui les font s'embarrassent peu du rapport de ces loix entre elles. Il en est de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines isles : des paysans veulent vuider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles ; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courants, s'amonceler autour de quelques roseaux, s'y consolider, & former enfin une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du légis-

(1) En vain diroit on que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine ; que ce projet est une chimere. Je veux qu'une aveugle & longue suite d'événements, dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, soit la cause universelle de tout ce qui a été, est & sera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, si, dans cette longue chaîne d'événements, sont nécessairement compris les sages & les fous, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, & le monde son bonheur ?

lateur,

lateur, à la dépendance des loix entre elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe ſimple, tel que celui de l'utilité du public, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre d'hommes ſoumis à la même forme de gouvernement : principe dont perſonne ne connoit toute l'étendue ni la fécondité ; principe qui renferme toute la morale & la législation, que beaucoup de gens répétent ſans l'entendre, & dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée ſuperficielle, du moins, ſi l'on en juge par le malheur de preſque tous les peuples de la terre (1).

---

(1) Dans la plupart des empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les peuples ſur ce point, s'expoſeroit preſque toujours à la fureur des tyrans qui déſolent ces malheureuſes contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs ſujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes ils ſont en droit d'attendre du prince, & le contrat tacite qui le lie à ſes peuples. Quelque raiſon qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que ſur le deſir pervers de tyraniſer leurs ſujets.

CHAPITRE XVIII.

De l'Esprit, confidéré par rapport aux fiecles & aux pays divers.

J'ai prouvé que les mêmes actions, fucceffivement utiles & nuifibles dans des fiecles & des pays divers, étoient tour-à-tour eftimées ou méprifées. Il en eft des idées comme des actions. La diverfité des intérêts des peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produifent des révolutions dans leurs goûts, occafionnent la création ou l'anéantiffement fubit & total de certains genres d'efprit, & le mépris, injufte ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'efprit, les fiecles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Propofition dont je vais, dans les deux chapitres fuivants, prouver la vérité par des exemples.



CHAPITRE XIX.

L'estime pour les différents genres d'Esprit est, dans chaque siecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

Pour faire sentir l'extrême justesse de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changements. En veut-on savoir la cause ? Qu'on se demande pourquoi les romans les plus estimés il y a trois cent ans, nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siecle à l'autre; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans & de son goût: une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siecle ce qu'elle admiroit dans le siecle précédent (1). Ce

(1) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siecle & une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par

que je dis des romans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siecles d'ignorance à l'esprit de notre siecle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui sussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs sermons. Qui les lira, n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (1) & ceux du P. Bourdaloue, qu'entre

---

un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractere & l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugements sont d'ordinaire assez justes : un politique habile pourroit, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les romans moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considere pas sous ce point de vue, & ne peut, en conséquence, en porter le même jugement.

(1) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie : » Dieu, dit-il, avoit, de toute » éternité, déterminé l'incarnation & le salut du genre- » humain ; mais il vouloit que de grands personnages, » tels que les Saints Peres, le demandassent. Adam, » Enos, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noë, après » l'avoir inutilement sollicité, s'aviserent de lui envoyer » des ambassadeurs. Le premier fut Moïse ; le second, » David ; le troisieme, Isaïe, & le dernier, l'Eglise. » Ces ambassadeurs n'ayant pas mieux réussi que les Pa- » triarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des » femmes. Madame Eve se présenta la premiere, à laquelle » Dieu fit cette réponse : *Eve, tu as péché, tu n'es pas*

le *Chevalier du Soleil* & *la Princesse de Cleves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumieres s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conséquence, de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire, *qu'au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin, & qui fait* tin, tin, tin, *toutes les ames*

» *digne de mon fils*. Ensuite Madame Sara, qui dit : *O Dieu !* » *aide nous*. Dieu lui dit : *Tu t'en es rendue indigne par* » *l'incrédulité que tu marquas, lorsque je t'assurai que tu se-* » *rois mere d'Isaac*. La troisieme fut Madame Rebecca ; » Dieu lui dit : *Tu as fait, en faveur de Jacob, trop de tort* » *à Esaü*. La quatrieme, Madame Judith, à qui Dieu dit : » *Tu as assassiné*. La cinquieme, Madame Esther, à qui il » dit : *Tu as été trop coquette ; tu perdois trop de temps à* » *t'attiffer pour plaire à Assuerus*. Enfin, fut envoyée la cham- » briere de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant la vue » basse & toute honteuse, s'agenouilla, puis vint à dire : » *Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y* » *mange du fruit de ses pommes ;* & le jardin étoit le ventre » virginal. Or, le fils ayant oui ces paroles, il dit à son » pere : *Mon pere, j'ai aimé celle-ci dès ma jeunesse, & je* » *veux l'avoir pour mere*. A l'instant, Dieu appelle Gabriel, » & lui dit : *O Gabriel, va-t-en vite en Nazareth, à Marie,* » *& lui présente de ma part ces lettres*. Et le fils y ajouta : » *Dis-lui, de la mienne, que je la choisis pour ma mere*. » *Assure-la*, dit ensuite le Saint-Esprit, *que j'habiterai en* » *elle, qu'elle sera mon temple, & remets-lui ces lettres de ma* » *part* «. Tous les autres sermons de ce Menot sont à peu près dans le même goût.

du purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font ha, ha, ha, hi, hi, hi (1)?

Dans la simplicité des siecles d'ignorance, les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui sous lequel on les considere dans les siecles éclairés. Les tragédies de la passion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à présent scandaleuses. Il en seroit de même de presque toutes les questions subtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des disputes en regle, pour savoir si Dieu est habillé ou nud dans l'hostie; si Dieu est tout-puissant, s'il a le pouvoir de pécher; si Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille, & mille autres questions encore plus extravagantes (2).

---

(1) Dans ces temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ses paroissiens, pour savoir aux frais de qui l'on paveroit l'église; ce curé, lorsque le juge étoit prêt à le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie: *Paveant illi, & ego non paveam.* Le juge ne sut que répondre à la citation: il ordonna que l'église seroit pavée aux dépens des paroissiens.

Il y eut un temps, dans l'église, où la science & l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même, à ce sujet, que les anges fouetterent St. Jérôme, pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

(2) *Utrum Deus potuerit suppositare mulierem, vel diabolum, vel asinum, vel silicem, vel cucurbitam: &, si suppositasset cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura*

Tout, jusqu'aux miracles, portoit dans ce temps d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du siecle (1).

---

miracula, *& quonammodo fuisset fixa cruci.* Apolog. P. Horodoi. tom. III. p. 127.

(1) Quelque chose qu'on dise en faveur des siecles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion ; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philosophes, ou contre les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre ; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture, les enrégistrer dans le rôle des laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendiants, de soldats, d'artisans de luxe & de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit Mr. l'abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire.* Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute Mr. Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu ; il agit en tous sens : il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes loix, & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siecles d'ignorance ? Solon,

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* (1), j'en choisis un opéré en faveur d'un moine. » Ce moine revenoit d'une maison dans la-
» quelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit, à
» son retour, une riviere à traverser : Satan renversa
» le bateau, & le moine fut noyé, comme il com-
» mençoit l'invitatoire des matines de la Vierge.
» Deux diables se saisissent de son ame, & sont ar-
» rêtés par deux anges, qui la reclament en qualité
» de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables,
» il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, & ce
» n'est pas une fable ; mais celui-ci étoit du nombre
» des ennemis de Dieu : &, puisque nous l'avons
» trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jetter
» dans le bourbier de l'enfer ; nous serons bien ré-
» compensés de nos prévôts. Après bien des con-
» testations, les anges proposent de porter le diffé-
» rend au tribunal de la Vierge. Les diables répondent
» qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge, parce

Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considere les savants simplement comme des commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espece de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(1) *Histoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres*, tome XVIII.

» qu'il jugeoit selon les loix : mais, pour la Vierge,
» disent-ils, nous n'en pouvons espérer de justice :
» elle briseroit toutes les portes de l'enfer, plutôt
» que d'y laisser un seul jour celui qui, de son vi-
» vant, a fait quelques révérences à son image. Dieu
» ne la contredit en rien ; elle peut dire que la pie
» est noire, & que l'eau trouble est claire ; il lui
» accorde tout : nous ne savons plus où nous en
» sommes ; d'un ambesas elle fait un terne, d'un
» double-deux un quine, elle a le dez & la chance :
» le jour que Dieu en fit sa mere, fut bien fatal
» pour nous «.

L'on seroit, sans doute, peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuses*, *sur la visite de l'évêque d'Halicarnasse*, & qui m'a paru trop plaisant pour résister au desir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte » qu'autrefois, dans le royaume d'Arménie,
» il y eut un roi qui avoit beaucoup de haine contre
» les chrétiens ; c'est pourquoi il persécuta la religion
» d'une maniere bien cruelle. Il méritoit bien que
» Dieu l'eût alors puni : cependant Dieu, infiniment
» bon, qui ouvrit le cœur à St. Paul pour le con-
» vertir, lorsqu'il persécutoit les fideles, ouvrit aussi
» le cœur à ce roi pour qu'il connût la sainte religion.
» Aussi arriva-t-il que le roi tenant son conseil dans
» le palais, avec les mandarins, pour délibérer sur
» les moyens d'abolir entiérement la religion chré-
» tienne dans le royaume, le roi & les mandarins
» furent aussi-tôt changés en cochons. Tout le
» monde accourut aux cris de ces cochons, sans
» savoir quelle pouvoit être la cause d'une chose

» aussi extraordinaire. Alors il y eut un chrétien,
» nommé Grégoire, qui avoit été mis à la question
» le jour de devant, qui accourut au bruit, &
» qui reprocha au roi sa cruauté envers la religion.
» Au discours que fit Grégoire, les cochons s'arrê-
» terent, & s'étant tus, ils leverent le museau en
» haut pour écouter Grégoire, lequel interrogea
» tous les cochons en ces termes: Déformais êtes-
» vous résolus de vous corriger? A cette demande,
» tous les cochons firent un coup de tête, & crie-
» rent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit
» *oui*. Grégoire reprit ainsi la parole: Si vous êtes
» résolus de vous corriger, si vous vous repentez
» de vos péchés, & que vous veuilliez être baptisés
» pour observer la religion parfaitement, le seigneur
» vous regardera dans sa miséricorde; sinon, vous
» serez malheureux dans ce monde & dans l'autre.
» Tous les cochons frapperent la tête, firent la ré-
» vérence, & crierent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils
» avoient voulu dire qu'ils le desiroient ainsi. Gré-
» goire, voyant les cochons humbles de cette sorte,
» prit de l'eau bénite, & baptisa tous les cochons:
» & il arriva sur le champ un grand miracle; car,
» à mesure qu'il baptisoit chaque cochon, aussi-tôt
» il se changeoit en une personne plus belle qu'au-
» paravant «.

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies & ces questions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient si ridicules, étoient & devoient être admirées dans les siecles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'esprit du temps, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La grossiere imbécillité de la plupart d'entre eux ne

leur permettoit pas de connoître la sainteté & la grandeur de la religion : dans presque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainsi dire, qu'une superstition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philosophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on soit envers les sciences, quelque corruption qu'on les accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que celles de notre clergé sont maintenant aussi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins si l'on consulte & l'histoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célebres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes*, *religiosi*, *concubinarii.* » Damnés, infames, s'écrie Maillard, dont les noms sont » inscrits dans les registres du diable ; larrons, vo-» leurs, comme dit St. Bernard ; pensez-vous que » les fondateurs de vos bénéfices vous les aient don-» nés pour ne faire autre chose que de vivre à pot » & à cuiller avec des filles, & jouer au glic ? Et » vous, Messieurs les gros abbés, avec vos béné-» fices, qui nourrissez chevaux, chiens & filles, » demandez à St. Etienne s'il a eu paradis pour me-» ner une telle vie, faisant grande chere, étant tou-» jours parmi les festins & banquets, & donnant » les biens de l'église & du crucifix aux filles de » joie (1) «.

---

(1) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniere contre le clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ses confreres. On l'appelloit le *docteur Gomorrhéen.* On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît assez bien tournée pour le temps :

> *Nostre maistre Maillard tout par tout met le nez,*
> *Tantost va chez le roy, tantost va chez la royne ;*

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siecles grossiers, où tous les hommes, superstitieux & braves, ne s'amusoient que des contes de moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoique nés dans des siecles différents, écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût, ni, par conséquent, de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'est, du moins, que dans les siecles éclairés qu'elles sont remarquables. Or, ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la position d'un peuple. Il est donc une dépendance secrétement établie entre le goût d'une nation & ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles

---

Il fait tout, il sçait tout, & à rien n'est idoine ;
Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiste aussy aigu que les fesses d'un moine.
Mais il est si meschant, pour n'être que chanoine,
Qu'auprès de luy sont saincts le diable & les damnés.
Si se fourrer par-tout à gloire il le repute,
Pourquoi, dedans Poissy, n'est-il à la dispute ?
Il dit qu'à grand regret il en est éloigné ;
Car Beze il eust vaincu, tant il est habile homme.
Pourquoy donc n'y est-il ? Il est embesoigné
Après les fondements pour rebastir Sodome.

des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes transſports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance: cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police anciennne favoriſoit ce culte. Dans un ſiecle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colere, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront: c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au defaut de police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des peuples anciens, pour n'y être pas conſidérée avec plaiſir.

Mais, dans le ſiecle où nous vivons, dans un temps où la police eſt, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne ſommes plus aſſervis aux mêmes préjugés, il eſt évident qu'en conſultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une paſſion, qui loin, de maintenir la paix & l'harmonie dans la ſociété, n'y occaſionneroit que des déſordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces ſentiments mâles & courageux qu'inſpire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus ſur nous que des impreſſions légeres? C'eſt qu'il eſt très-rare que les peuples allient une certaine eſpece de courage & de vertu avec l'extrême ſoumiſſion; c'eſt que les

Romains devinrent bas & vils si-tôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin, comme dit Homere :

L'affreux instant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.

D'où je conclus que les siecles de liberté, dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes passions, sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des sentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre poëte ? C'est qu'on sortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentiments hardis, & plus susceptibles d'ambition ; c'est que les caracteres que Corneille donne à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conséquent, plus analogues à l'esprit du siecle, qu'ils ne le seroient maintenant, qu'on rencontre peu de héros (1), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, & que les volcans de la sédition sont éteints de toutes parts.

Comment un artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le saint respect que l'Egyptien a pour ses dieux, & le negre pour son fétiche, seroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose ?

---

(1) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

De pareils sentiments doivent leur paroître fous & gigantesques; ils n'en pourroient admirer l'élévation, sans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs : c'est pourquoi, si l'on en excepte un petit nombre d'esprits & de caracteres élevés, qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée & sentie, les autres admirateurs de ce grand poëte l'estiment moins par sentiment que par préjugé & sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit nécessairement amener des révolutions dans son goût. D'un siecle à l'autre, un peuple est différemment frappé des mêmes objets, selon la passion différente qui l'anime.

Il en est des sentiments des hommes comme de leurs idées : si nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluste, être affectés que des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement (1).

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis & Catilina se rencontrent, & se fassent réciproquement confidence des sentiments d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême, & le second ce que la conquête d'une femme a de si flat-

(1) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même; il rejette le reste comme inventé.

teur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en présentant sur le théatre des passions convenables à des particuliers, telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des ames fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion : & c'est précisément la raison pour laquelle les pieces de théatre n'ont de succès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espece, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfere-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siecle, ou un pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractere, suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs,

mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies, qui ne font plus maintenant que des comédies d'un ftyle élevé, & dont l'action fe paffe dans les palais des rois.

C'eft l'heureux accroiffement de l'autorité fouveraine, qui, défarmant la fédition, aviliffant la condition des bourgeois, a dû prefque entiérement les bannir de la fcene comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, lefquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & font proprement les bourgeois du fiecle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'efprit font fur le public des impreffions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les eftimer. Or, cet intérêt public eft quelquefois, d'un fiecle à l'autre, affez différent de lui-même, pour occafionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantiffement fubit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels font tous les ouvrages de controverfe, ouvrages maintenant auffi ignorés, qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés fur leur croyance, étoient animés de l'efprit de fanatifme; où chaque fecte, ardente à foutenir fes opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverfes étoient, premiérement quant au choix du fujet, des ouvrages trop généralement intéreffants, pour n'être pas univerfellement eftimés : d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins

de la part de certains hérétiques, avec toute l'adresse & l'esprit imaginables ; car enfin, pour persuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme font quelques héréfies (1), il étoit impossible que les controversistes n'employassent, dans leurs écrits, toute la souplesse, la force & les ressources de la logique, que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matiere, que par la maniere de la traiter, les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais dans un siecle où l'esprit de fanatisme a presque entiérement disparu ; où les peuples & les rois, instruits par les malheurs passés, ne s'occupent plus des disputes théologiques ; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne, dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres, composées sur ce sujet : & c'est l'indifférence avec laquelle on

---

(1) Voyez l'*Histoire des Héréfies*, par St. Epiphane.

a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre M. de la Motte & du savant abbé Terrasson; dissertations qui, regardées, à juste titre, comme des chefs-d'œuvre & des modeles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différents siecles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs, les passions & les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siecles.

Pour cet effet, il faut se rappeller que le genre d'esprit le plus estimé dans un siecle & dans un pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siecle & dans un autre pays; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passageres, & les autres durables. On peut donc réduire à deux especes toutes les différentes sortes d'esprit : l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1) : l'autre, dont l'utilité éternelle, inalté-

(1) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses : je comprends, par

rable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, est, par conséquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire, comme l'esprit le plus desirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux especes, je distinguerai, en conséquence, deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant & rapide; les autres, un succès étendu & durable. Un roman satyrique où l'on peindra, par exemple, d'une maniere vraie & maligne, les ridicules des Grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les Grands & les Petits : ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir & la sagacité possibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable: peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les

conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous paroissent les plus durables: telles sont les fausses religions, qui, successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des siecles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des Petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les Grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces sortes d'ouvrages, dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans satyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphysique, son succès ne peut être le même : le desir de s'instruire, toujours plus rare & moins vif que celui de censurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un si grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs, les principes de ces sciences, avec quelque clarté qu'on les présente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention, qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphysique est moins rapidement senti que celui d'un ouvrage satyrique, il est plus généralement reconnu; parce que des Traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conserver dans chaque siecle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme & des choses, ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes especes d'estime attachées aux différents genres d'esprit : s'il reste encore quelque

doute sur ce sujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on savoir, par exemple, quels seroient les divers succès de deux écrivains, dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées, & l'autre par la maniere heureuse de les exprimer ? Conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente ; parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expression, & enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, & plus brillants que durables. Il en est deux causes : la premiere, c'est qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction, la fraîcheur & la force de son coloris, & ne passe, par conséquent, aux étrangers que dépouillé des charmes du style, qui, dans ma supposition, en faisoient le principal agrément : la seconde, c'est que la langue vieillit insensiblement ; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut, aux graces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du temps, & sur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à sé-

parer l'or pur du clinquant. Auffi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens poëtes, le mépris injufte que quelques gens raifonnables ont conçu par la poéfie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit: c'eft qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les fiecles & les pays divers, il en eft qui, plus vivement & plus généralement intéreffants pour l'humanité, doivent avoir des fuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il fuffit de fe rappeller que, parmi les hommes, il en eft peu qui n'aient éprouvé quelque paffion; que la plupart d'entre eux font moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une defcription; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, prefque tous, plus fenti que vu, mais plus vu que réfléchi (1); qu'ainfi la peinture des paffions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature; & la defcription poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philofophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoiffance de la botanique, de la géographie & des beaux-arts que de la connoiffance du cœur humain, les philofophes excellents en ce dernier genre, doivent être plus généralement connus & eftimés que les botaniftes, les géographes & les grands critiques. Auffi, Mr. de

(1) Voilà pourquoi, dans la Grece, dans Rome, & dans prefque tous les pays, le fiecle des poëtes a toujours annoncé & précédé celui des philofophes.

la Motte (qu'il me soit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, sans contredit, plus généralement estimé, s'il eût appliqué à des sujets plus intéressants la même finesse, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode, la fable & la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poëtes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne sont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de Mr. de la Motte.

Voyons maintenant quels sont les ouvrages qui doivent, au succès rapide & brillant, unir le succès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux especes de succès que par des ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a su joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels sont certains genres de poëmes, de romans, de pieces de théatre, & d'écrits moraux ou politiques: sur quoi il est bon d'observer que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils sont faits, ne conservent, aux yeux de la postérité, que les seules beautés communes à tous les siecles & à tous les pays; & qu'Homere, par cette raison, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de son temps. Mais cette perte, & si je l'ose dire, ce déchet en mérite est plus ou moins grand, selon que les beautés durables qui entrent dans la composition d'un ouvrage, & qui y sont toujours inégalement mêlangées aux

beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces dernieres. Pourquoi les *Femmes ſavantes* de l'illuſtre Moliere ſont-elles déjà moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſanthrope ?* L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pieces; l'on n'a point, en conſéquence, déterminé le degré d'eſtime qui leur eſt dû: mais l'on a éprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant, & toujours nuiſible aux hommes, renfermoit néceſſairement, dans ſes détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce ſujet, c'eſt-à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes ſavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le public, n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit gueres, chez les différentes nations, que les pieces de caractere paſſer, avec ſuccès, d'un théatre à l'autre.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que l'eſtime accordée aux divers genres d'eſprit, eſt dans chaque ſiecle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

CHAPITRE XX.

De l'Esprit, considéré par rapport aux différens pays.

Ce que j'ai dit des siecles divers, je l'applique aux pays différents, & je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est chez les différents peuples toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & , par conséquent, de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les républicains ? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carriere des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le respect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non-seulement l'éloquence, mais encore toutes les sciences, qui, telles que la politique, la jurisprudence, la morale, la poésie, ou la philosophie, peuvent servir à former des orateurs.

Dans les pays despotiques, au contraire, si l'on fait peu de cas de cette même espece d'éloquence, c'est qu'elle ne mene point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader, lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant

de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? C'est qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raison, déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même science ? C'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants ; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amene à sa suite le goût du luxe & de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que, chez un peuple libre, soutient long-temps l'orgueil national ; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est, peut-être, la cause éloignée de la chûte ou de l'asservissement de cette nation. Si les écrivains célebres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adisson, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits ; rencontre plus difficile

à faire en France, non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre : la liste de nos hommes célebres, dans la guerre, la politique, les sciences & les arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les seigneurs Anglois sont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'est qu'ils sont forcés de s'instruire ; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-considérable sur nous ; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entiérement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de la servitude, & leur ait appris à préférer les richesses aux talents. Jusqu'aujourd'hui, c'est, à Londres, un mérite de s'instruire ; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que Mr. le duc d'Orléans, régent, interrogeoit sur le caractere & le génie différent des nations de l'Europe : *La seule maniere*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premieres questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne*, ajouta-t-il, *on demande :* Est-ce un Grand de la premiere classe ? *En Allemagne :* Peut-il entrer dans les chapitres ? *En France :* Est-il bien à la cour ? *En Hollande :* Combien a-t-il d'or ? *En Angleterre :* Quel homme est-ce ?

Le même intérêt général qui, dans les états républicains & ceux dont la constitution est mixte, préside à la distribution de l'estime, est aussi, dans les empires soumis au despotisme, le distributeur

unique de cette même estime. Si, dans ces gouvernements, l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à Ispaham, à Constantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite; c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes : ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables ; mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents ? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes : les talents n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or, les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens; & soient universellement desirés. En vain diroit-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs : ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple : c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés, la

possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages universels, se croient supérieurs (1) à l'homme de talent, se félicitent, d'un ton superbement modeste, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, & d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon & le suprême esprit ! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement desirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque

(1) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux se croient, du moins, fort au dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs : Un tel, disent-ils entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'est ni l'impotent, ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est qu'on ne songe pas même à les citer. Le silence, sur notre compte, est toujours un mauvais signe ; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

genre que ce soit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues ? Pour obtenir la faveur des Grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier ? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un muphti ou d'une sultane; en France, aux bontés outrageantes d'un grand seigneur (1) ou d'un homme en place, qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires sérieuses, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrétement jaloux de la réputation des gens de mérite (2), & sensible à leur censure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faste, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache

(1) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais, à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogene, on apperçoit la vanité.

(2) » En entrant dans le monde, disoit un jour Mr. le » président de Montesquieu, on m'annonça comme un » homme d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable » des gens en place : mais lorsque, par le succès des » *Lettres Persanes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, » & que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, » celle des gens en place se refroidit; j'essuyai mille dé- » goûts. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement blessés » de la réputation d'un homme célebre, c'est pour s'en » venger qu'ils l'humilient; & qu'il faut soi-même mériter » beaucoup d'éloges, pour supporter patiemment l'éloge » qu'on nous fait d'autrui «.

aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce point ? Quiconque est né pour illustrer son siecle, est toujours en garde contre les Grands ; il ne se lie du-moins qu'avec ceux dont l'esprit & le caractere, faits pour estimer les talents, & s'ennuyer dans la plupart des sociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la premiere vue.

Le caractere propre à former les hommes illustres, les expose donc nécessairement à la haine, ou, du moins, à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & sur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupissent dans une honteuse ignorance, & tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est, dans l'Orient, fondé sur le peu d'intérêt que les peuples ont d'estimer les talents ; pour faire mieux sentir la puissance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié selon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la dissertation ; pourquoi le ton nous en paroît insupportable : & l'on sentira que la dissertation est pénible & fatigante ; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins besoin d'instruction que d'amusement, ils ne desirent, en général, que la sorte d'esprit qui les rend agréables dans un souper ; qu'ils doivent, en conséquence, faire peu de cas de l'esprit de raisonnement ; & ressembler tous,

tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarrassé des raisonnements qu'un homme sage apportoit en preuve de son opinion, s'écria vivement : *Ah ! Monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si, dans la conversation, l'on ne se sert que de phrases décousues & hyperboliques ; si l'exagération est devenue l'éloquence particuliere de notre siecle & de notre nation ; si l'on n'y fait nul cas de la justesse & de la précision des idées & des expressions, c'est que nous ne sommes nullement intéressés à les estimer. C'est par ménagement pour cette même paresse que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un instinct supérieur à toute connoissance raisonnée, & enfin comme un sentiment vif & prompt du bon & du mauvais ; sentiment qui nous dispense de tout examen, & réduit toutes les regles de la critique aux deux seuls mots de *délicieux* ou de *détestable*. C'est à cette même paresse que nous devons aussi quelques-uns des avantages que nous avons sur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait desirer, dans les ouvrages, une netteté qui supplée à cette incapacité d'attention : nous sommes des enfants qui voulons, dans nos lectures, être toujours soutenus par la lisiere de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant se donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ses lecteurs ; il doit souvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or, la nécessité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, supérieurs aux écrivains Anglois ;

si ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'est que leurs lecteurs y sont moins sensibles, & que des esprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent suppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une science telle que la métaphysique, doit nous donner quelques avantages sur nos voisins. Si l'on a toujours appliqué à cette science le proverbe : *Point de merveille sans voile*, & si ses ténebres l'ont rendue long-temps respectable, maintenant notre paresse n'entreprendroit plus de les percer; son obscurité la rendroit méprisable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle est encore revêtue, qu'on la dégage des nuages mystérieux qui l'environnent. Or, ce desir, qu'on ne doit qu'à la paresse, est l'unique moyen de faire une science de choses de cette même métaphysique, qui jusqu'à présent n'a été qu'une science de mots. Mais, pour satisfaire, sur ce point, le goût du public, il faut, comme le remarque l'illustre historiographe de l'académie de Berlin, » que les esprits, brisant les » entraves d'un respect trop superstitieux, connoissent les limites qui doivent éternellement séparer » la raison de la religion; & que les examinateurs » follement révoltés contre tout ouvrage de raisonne» ment, ne condamnent plus la nation à la frivolité «.

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour nous découvrir en même temps la cause de notre amour pour les historiettes & les romans, de notre habileté en ce genre, de notre supériorité dans l'art frivole, & cependant assez difficile, de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit ; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme

divertissant, à l'avilir en le confondant avec le pantomine ; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens ; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs, celui de l'amour est le plus vif ; pour en jouir, il faut se rendre agréable aux femmes : dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement, il en est des amants comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent ; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, si les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de justesse dans les idées, nos esprits, se modelant sur les leurs, doivent, en conséquence, se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'est de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses, si l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit & de la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je conseillerois), ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes,

devenues plus communes, paroîtroient moins précieuses; alors les hommes, plus indépendants, plus sages, ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, & pourroient, par conséquent, étendre & fortifier leur esprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des romaines ou des sultanes; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernements, &, par conséquent, des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caracteres, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exemple, la science militaire est, chez presque tous les peuples, regardée comme la premiere, c'est que le grand capitaine est, presque en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célebres dans les sciences, les loix, les lettres & les beaux-arts, la préférence sur le plus grand capitaine du monde: d'où je conclus que l'intérêt général est, dans chaque nation, le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs usages & leurs caracteres différents.

CHAPITRE XXI.

Le mépris respectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

Il en eſt des nations comme des particuliers : ſi chacun de nous ſe croit infaillible, place la contradiction au rang des offenſes, & ne peut eſtimer ni admirer dans autrui que ſon propre eſprit, chaque nation n'eſtime pareillement dans les autres que les idées analogues aux ſiennes; toute opinion contraire eſt donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup-d'œil rapide ſur l'univers. Ici, c'eſt l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorſque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'eſt l'Arabe, qui, perſuadé de l'infaillibilité de ſon Kalife, ſe rit de la ſotte crédulité du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'eſt le Negre, qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une maſſe immenſe de divinités, & ſe moque de la diſette où nous ſommes de dieux; tandis que le Muſulman, peu inſtruit, nous accuſe d'en reconnoître trois. Plus loin, ce ſont les habitants de la montagne de Bata : ils ſont perſuadés que tout homme qui mange avant ſa mort un coucou rôti, eſt un ſaint; ils ſe moquent, en conſéquence de l'Indien. Quoi de plus ridicule, lui diſent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, ſi la

vache, dont on tire la queue, vient à pisser, & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un saint? Quoi de plus absurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant six mois, ils se tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache (1).

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (2) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis, dans l'empereur Julien, cette simplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, &, par conséquent, d'opinion, déterminoit, dans le même temps, des chrétiens plus zélés que justes, à noircir, par les plus infames calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire, & ranimant la vertu expirante des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (3).

(1) *Théatre de l'idolâtrie*, par Abraham Roger.

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, est réputée sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui généralement ait plus de réputation de sainteté: il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, est fort ancienne en Orient.

(2) Blessé de nos mépris, » Je ne connois de sauvage, » dit le Caraïbe, que l'Européan, qui n'adopte aucun de » mes usages «. *De l'orig. & des mœurs des Caraïbes*, par La Borde.

(3) On grava, à Tarse, sur le tombeau de Julien: *Ci gît Julien, qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

Qu'on jette les yeux de toutes parts ; tout eſt plein de ces injuſtices. Chaque nation, convaincue qu'elle ſeule poſſede la ſageſſe, prend toutes les autres pour folles, & reſſemble aſſez au Marilanois (1), qui, perſuadé que ſa langue eſt la ſeule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne ſavent pas parler.

S'il deſcendoit du ciel un ſage, qui, dans ſa conduite, ne conſultât que les lumieres de la raiſon ; ce ſage paſſeroit univerſellement pour fou. Il ſeroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtiſſiers accuſeroient, devant un tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ſes opinions ſur les démonſtrations les plus fortes ; toutes les nations ſeroient, à ſon égard, comme ce peuple de boſſus, chez lequel, diſent les Fabuliſtes Indiens, paſſa un dieu, beau, jeune & bien fait : ce dieu, ajoutent-ils, entre dans la capitale ; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; ſa figure leur paroit extraordinaire : les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pouſſer plus loin les outrages, ſi, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui ſans doute avoit vu d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fut tout-à-coup écrié : Eh ! mes amis, qu'allons-nous faire ? N'inſultons point ce malheureux contrefait : ſi le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoiſſance pour les immortels, allons au temple en rendre graces

(1) *Voyages de la compagnie des Indes Hollandoiſes.*

aux dieux. Cette fable eſt l'hiſtoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ſes défauts, & mépriſe les qualités contraires : pour réuſſir dans un pays, il faut être porteur de la boſſe de la nation chez laquelle on voyage.

Il eſt, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cauſe des nations voiſines, & peu d'hommes qui reconnoiſſent en eux le ridicule dont ils accuſent l'étranger, & qui prennent exemple ſur je ne ſais quel Tartare qui fit, a ce ſujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de ſon injuſtice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, viſité les pays des Lappons, & même acheté du vent de leurs ſorciers (1). De retour en ſon pays, il raconte ſes aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, diſoit-il, l'eſprit humain n'eſt il pas capable! que de coutumes bizarres! quelle crédulité dans les Lappons! Sont-ce des hommes ? Oui, vraiment, répondit le Tartare : Apprends même quelque choſe de plus étrange; c'eſt que ces Lappons, ſi ridicules avec leurs ſorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie! répond le grand Lama, oſes-tu bien prononcer ce blaſpheme, & comparer ma religion avec la leur? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'impoſition ſacrée de ta main ſur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te repréſenterai que, par tes ris, tu ne dois pas enga-

(1) Les Lappons ont des ſorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délie à certaine hauteur, dois donner un certain vent.

ger tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil févere de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui sait si ton culte même feroit à l'abri des railleries de l'incrédulité ? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excréments (1), que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même saveur, n'en saupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs sauces. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Visthnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent ; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre : sans la soumission entiere à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténebres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu sais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine ; & que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des sorciers Lappons qui vendent du vent aux sots qui l'achetent ? Excuse donc, ô Fo vivant ! les discours que me dicte l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paroit se servir pour te soumettre la terre.

---

(1) On donne au grand Lama le nom de *Pere éternel.* Les princes sont friands de ses excréments. *Histoire générale des Voyages*, tome VII.

Peu d'hommes font, à cet exemple, sentir à leur nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison, lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa propre folie ; mais il est encore moins de nations qui sussent profiter de pareils avis. Toutes sont si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux *qui*, comme disoit Mr. de Fontenelle, *sont fous de la folie commune.* Quelque bizarre que soit une fable, elle est toujours crue de quelques nations ; & quiconque en doute est traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le Serpent, quel homme oseroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, disent-ils, insulta à la divinité du Serpent (1), & le mangea. Un saint Marabou, ajoutent ils, s'en apperçoit, en porte ses plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'ensuit ; & la race en alloit être anéantie, lorsque les peuples représenterent au roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juste de punir tant d'innocents : ces remontrances suspendent la colere du prince ; on appaise le grand Marabou, le massacre cesse, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus respectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le Serpent sait allumer la colere des rois, pour se venger des impies : que l'univers reconnoisse sa divinité, & son temple, à son sacrificateur, à l'ordre de Marabou destiné à le servir, enfin, aux vierges consacrées à son culte. Si, retiré au

(1) *Voyages de Guinée & de la Cayenne*, par le pere Labat.

fond de son sanctuaire, le dieu Serpent, invisible aux yeux même du roi, ne reçoit ses demandes, & ne rend ses réponses que par l'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mysteres un œil profane : leur devoir est de croire, de se prosterner & d'adorer.

En Asie, au contraire, lorsque les Perses, tout souillés (1) du sang des Serpents immolés au dieu du bien, couroient au temple des Mages se vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion est folle, plus il est honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi, Mr. de Fontenelle a-t-il toujours répété, que, *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (2) ?

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun, qui, dans le siecle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions

---

(1) Beausobre. *Histoire du Manichéisme.*

(2) Penser, dit Aristippe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorants, des foibles, des superstitieux & des hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions ? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre ? attachement cependant, dont il seroit également juste, utile & facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeller que ce fut six cents ans après l'établissement des universités, qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (1), que son siecle persécuta, & le mit ensuite aux rangs des demi-dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquences.

Quelle que soit la vanité des hommes, il est certain que, s'ils se rappelloient souvent de pareils faits; si, comme Mr. de Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes : *Personne n'échappe à l'erreur ; serois-je le seul homme infaillible ? ne seroit-ce pas dans les choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils seroient plus doux, plus tolérants, & sans doute auroient

(1) *Descartes.*

une moins haute opinion de leur ſageſſe. Socrate répétoit ſouvent : *Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien.* On ſait tout dans notre ſiecle, excepté ce que Socrate ſavoit. Les hommes ne ſe ſurprennent ſi ſouvent en erreur, que parce qu'ils ſont ignorants, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'eſt de ſe croire ſages.

Cette folie, commune à toutes les nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non-ſeulement mépriſer les mœurs & les uſages différents des leurs, mais leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la ſupériorité que quelques-unes d'entre elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur état.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

La vanité eſt encore le principe de cette erreur : & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur ? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople ; quelle idée ſe formera-t-il des pays ſoumis au deſpotiſme, lorſqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité ? qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'eſclavage ? qu'il verra la tyrannie infecter, de ſon ſouffle, les germes de tous les talents & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte ? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon ſerrail, tandis que le Perſan bat ſes troupes & ravage ſes provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes Bachas, & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation ; quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc ? En eſt-il beaucoup qui ſentent que le mépris pour une nation eſt toujours un mépris injuſte ? que c'eſt de la forme, plus ou

moins heureuse, des gouvernements que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre ? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Perse fit à un soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de sa nation : Pourquoi m'insulter ? lui disoit-il ; sache qu'il n'est plus de nation par-tout où l'on reconnoît un maître absolu. Un roi est l'ame universelle d'un état despotique ; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xercès, c'est que Cyrus eût à fonder le trône où Xercès s'est assis en naissant ; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux ; c'est que Xercès fut toujours environné d'esclaves : & les plus vils, tu le sais, habitent les palais des rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes ; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xercès pour maître ; tu seras le lâche, & moi le héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où son tonnerre se faisoit entendre du Nord au Midi de la France (1) : supposons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'esprit de citoyen, arrive à Paris, & se présente dans la bonne compagnie ; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter, avec indifférence, les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante, ou d'un petit chien !

(1) Dans la derniere guerre, lorsque les ennemis entrerent en Provence.

Frappé, à cet égard, de la différence qui se trouve entre notre nation & la sienne, il n'est presque point d'Anglois qui ne se croie un être d'une nature supérieure; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le royaume Babiole: ce n'est pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'est non-seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres; mais qu'ils le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglois sont si fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; & l'on sera convaincu que, si les mers, en embrassant cet empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins, ces peuples, en profitant des divisions des Anglois, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs rois des moyens de les asservir; & qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliere à leur nation; après le crime affreux commis dans la personne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux? Auroient-ils souffert que, par des services & des processions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le supplice, nécessaire au monde, devoit

devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de ſoumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglois ſenſé conviendra donc que c'eſt à la poſition phyſique de ſon pays qu'il doit ſa liberté; que la forme de ſon gouvernement ne pourroit ſubſiſter telle qu'elle eſt en terre ferme, ſans être infiniment perfectionnée; & que l'unique & légitime ſujet de ſon orgueil ſe réduit au bonheur d'être né inſulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera, ſans doute, un pareil aveu; mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à ſa vanité les entraves de la raiſon : plus d'équité dans ſes jugements ſuppoſeroit une ſuſpenſion d'eſprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature, les vertus qu'il tient de la forme de ſon gouvernement. L'intérêt de ſa vanité le lui conſeillera : & qui réſiſte au conſeil de l'intérêt ?

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport aux pays divers, c'eſt que l'intérêt eſt le diſpenſateur unique de l'eſtime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'eſprit différents.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion, eſt celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime accordée aux différents genres de ſcience & d'eſprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'eſt-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Deſcartes, des Newton eſt-il plus célebre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les Moraliſtes, qui,

peut-être, ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit ? C'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers, & que la plupart des Moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter, sans cesse, qu'il est beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les Moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens : *J'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs ;* alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire ; &, dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme ; & ce sont les passions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les Moralistes devoient le sentir, & savoir que, semblable au sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le sultan Mahmouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses

volontés, sont quatre especes de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des Moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions, & les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier, sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes seroient nécessités à la vertu; & la félicité des nations seroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée, & que les écrivains, excellents en ce genre, ne fussent, du moins, par l'équitable & reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux Moralistes, & les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obstacles insurmontables, qui se sont, jusqu'à présent, opposés à l'avancement de la morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a, jusqu'à présent, regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que, par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.

Si la poésie, la géométrie, l'astronomie, & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau ; c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner & des loix & des mœurs, ont dû se faire un systême de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le systême fait, l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde ; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public ; il faut que chacun des citoyens, qui composent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant ; ce dernier, indifférent au progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au dessus de ses concitoyens ; le tyran, qui les a

foulés à ses pieds; le fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes especes de scélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine : aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si dans les premiers siecles du monde, lorsque les despotes tenoient les nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale ; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime ; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conserve; que la gloire & le bonheur d'une nation, réfléchis sur le souverain, ajoutent à sa grandeur & à sa félicité : quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la morale ?

Ce ne sont plus les rois, mais deux autres especes d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis de (1) l'humanité ; les autres, doux

---

(1) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les

au dehors & barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Eſaü : indifférents aux actions honnêtes, ils ſe jugent vertueux, non ſur ce qu'ils font, mais ſeulement ſur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes eſt, ſelon eux, l'unique meſure de leur probité (1). Ils haïſſent mortellement, diſoit la reine Chriſtine, quiconque n'eſt pas leur dupe; & leur intérêt les y néceſſite : ambitieux, hypocrites & diſcrets, ils ſentent que, pour s'aſſervir les peuples, ils doivent les aveugler : auſſi ces impies crient-ils ſans ceſſe à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations; toute vérité nouvelle leur eſt ſuſpecte; ils reſſemblent aux enfants que tout effraie dans les ténebres.

La ſeconde eſpece d'hommes puiſſants, qui s'oppoſent aux progrès de la morale, ſont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en eſt qui, naturellement portés au vrai, ne ſont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils ſont pareſſeux, & qu'ils voudroient ſe ſouſtraire à la fatigue d'attention néceſſaire pour les examiner. Il en eſt d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci ſont les plus

---

Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes?* Si les chrétiens, à l'occaſion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on ſacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de ſa fauſſeté; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer, contre eux, cet argument? Parmi nous, que de prêtres de Moloch!

(1) Auſſi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

à craindre ; ce font des hommes dont l'efprit eft dépourvu de talents, & l'ame de vertus, auxquels, pour être de grands fcélérats, il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur confidération tient au refpect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (1) contre lui les paffions & les préjugés même

(1) L'intérêt eft toujours le motif caché de la perfécution : nul doute que l'intolérance ne foit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en eft point à fe repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces difputes, dira-t-on, font dangereufes. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magiftrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait eft prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais, replique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernements, feroit peut-être funefte à d'autres : les Turcs, dont la religion eft une religion de fang, & le gouvernement une tyrannie, ne font-ils pas encore plus tolérants que nous ? On voit des églifes à Conftantinople, & point de mofquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs fur leur croyance ; & leur tolérance n'allume point de guerre.

A confidérer cette queftion en qualité de chrétien, la perfécution eft un crime. Prefque par-tout, l'évangile, les Apôtres & les Peres, prêchent la douceur & la tolérance. St. Paul & St. Chryfoftôme difent qu'un évêque doit s'acquitter de fa place, en gagnant les hommes par la perfuafion, & non par la contrainte ; les évêques, ajoutent-ils, ne regnent que fur ceux qui le veulent, bien dif-

qu'ils méprisent, & ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécille, que la morale en démontrât la nécessité; & que l'étude de cette science devînt, par conséquent, funeste à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples prosternés devant les préjugés reçus, comme

---

férents, en cela, des rois qui regnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération St. Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrieme siecle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du Saint-Esprit? question qui causoit alors tant de trouble. Ce saint, dit St. Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisieme personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de Mr. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accuserent St. Basile de trahir la vérité par son silence; cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célebres & les plus pieux de ce temps-là, entre autres par le grand St. Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans Mr. de Tillemont, *Vie de St. Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le Concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de St. Basile en l'imitant.

St. Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous; à

devant les crocodiles ſacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale ? C'eſt à nous ſeuls, diſent-ils, qu'il faut la révéler ; nous ſeuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires : que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténebres du préjugé, l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement.

Aſſez ſemblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuſerent de la crédu-

---

moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu ; ce qui eſt impoſſible. St. Athanaſe, dans ſes Epitres *ad Solitarios*, tome I. p. 855, dit que les perſécutions des Ariens ſont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, eſt de perſuader, & non de contraindre ; il faut prendre exemple ſur le Sauveur, qui laiſſe à chacun la liberté de le ſuivre. Il dit plus haut, pag. 830, que pour faire adopter ſes opinions, le diable, pere du menſonge, a beſoin de haches & de coignées ; mais le Sauveur eſt la douceur même : il frappe ; ſi on ouvre, il entre ; ſi on le refuſe, il ſe retire. Ce n'eſt point avec des épées, des dards, des priſons, des ſoldats, & enfin à main armée, qu'on enſeigne la vérité, mais par la voix de la perſuaſion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raiſons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, on en rit, on ne le perſécute point. Le feu & les gibets ont ſouvent ſervi d'arguments aux théologiens ; ils ont, à cet égard, donné priſe ſur eux aux hérétiques & aux incrédules. Jeſus-Chriſt ne faiſoit violence à perſonne ; il diſoit ſeulement : *Voulez-vous me ſuivre ?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ſes miniſtres d'imiter ſa modération.

lité de quelques prélats pour excommunier un remede dont les secours sont si prompts & si salutaires, ils abusent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide & séduite pourroit, sous un gouvernement moins sage, traîner au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servi ces deux especes d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain, pour leur résister, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorsqu'un citoyen est animé de la passion de la vérité & du bien général, je sais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient son protecteur : mais comme, sous le bouclier de la reconnoissance & de l'estime publique, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques ; parmi les gens sages, il en est très-peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles insurmontables se sont, jusqu'à présent, opposés aux progrès de la morale, & pourquoi cette science, presque toujours inutile, a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

Mais ne peut-on faire sentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale ? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette science, en honorant davantage ceux qui la cultivent ? Vu l'importance de la matiere, au risque d'une digression, je vais traiter ce sujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

Il suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux especes d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer ; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité ; d'apprendre aux nations que les hommes sont, en général, encore plus stupides que méchants ; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices ; & que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de leze-humanité.

Tout homme qui, dans l'histoire, considere le tableau des miseres publiques, s'apperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : Heureuse la nation où, du moins, les citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (1) !

(1) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tome VI, page 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'école de Niagam pro-

Cependant l'homme est fait pour être vertueux: en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice & nécessiter les hommes à la vertu.

---

firent de leur faveur auprès des princes, pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs royaumes: ces Baudhistes sont athées & les autres déistes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de sang: pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solemnité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez les *Lettres du P. Pont*, *jésuite*.

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un courier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore.

Quiconque tue le roi de Sumatra, est élu roi. C'est, disent les peuples, par cet assassinat que le ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant sur le faste des Sophis, disoit qu'ils étoient athées à brûler; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre; & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raisonnement?

C'est, sans doute, à la vue de tant de sang, répandu par le fanatisme, que l'abbé de Longuerue, si profond dans l'histoire, disoit que, si l'on mettoit, dans les deux bassins d'une balance, le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit sur le bien. Tom. I. pag. 11.

Ne prenez point de maison, dit, à ce sujet, une sentence Persane, *dans un quartier dont le menu peuple soit ignorant & dévot.*

Si le crime audacieux & puiſſant met ſi ſouvent à la chaîne la juſtice & la vertu, & s'il opprime les nations, ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque nation ſes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténebres de l'ignorance ? L'on n'a point, juſqu'à préſent, aſſez fortement inſiſté ſur cette vérité ; non qu'on doive renverſer en un jour tous les autels de l'erreur ; je ſais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je ſais même qu'en les détruiſant, on doit reſpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit çà & là pointer dans l'univers quelques isles où la vertu & la vérité puiſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne ſe prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniſer ? Il faut, d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'inſenſiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral ; & que le

sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jetter les fondements d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe ? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire ; où l'on voit les peuples, de tous les siecles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate ; & cette isle du Tibre, où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux & malades, & les y laissoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arênes, où sont gravés les fastes de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce sexe, nourri dans le luxe, la mollesse & les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, sont trop avérés, pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de son éducation produit la différence de ses sentiments, &

le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût, sans doute, rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, & de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particuliere de leur nature les sentiments humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal (1), & comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre premiere habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussit : quel avantage en retireroient les nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur seroit nuisible : c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats ; elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle

(1) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

autre base, en effet, pourroit-on les appuyer? Seroit-ce sur les principes de ces fausses religions, qui, dira-t-on, toutes fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (1)? Mais la plupart de ces religions sont trop absurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuyera pas non plus sur les principes de la vraie religion; non que la morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élevent l'ame jusqu'à la sainteté, & ne la remplissent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleste; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre; & qu'un philosophe, qui, dans ses écrits, est toujours censé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir, &, par conséquent, l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adresse par un législateur habile, suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la nécessité, principe destructif de toute religion, & qui peuvent, en conséquence, être regardés comme des déistes; l'exemple des Chinois matérialistes; (2) celui des Saducéens, qui nioient l'immortalité de

(1) Cicéron ne le pensoit pas; puisque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

(2) Le P. Le Comte & la plupart des jésuites conviennent que tous les Lettrés sont athées. Le célebre abbé de Longuerue est de ce sentiment.

de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence; enfin, l'exemple des Gymnosophistes, qui, toujours accusés d'athéisme, & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue, remplissoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la société; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels, sont aussi efficaces, aussi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaisirs éternels, qui, considérés dans la perspective de l'avenir, font communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels, mais présents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne (1) notre

(1) Lorsque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaisante dans les premiers siecles, est devenue depuis une religion ambitieuse & sanguinaire; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste; qu'elle appelle les bourreaux, invente les supplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conspirations, & enfin ordonne le meurtre des princes; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion; & les chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance: leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet que, si les chrétiens ne détrônerent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit, mais ils n'en avoient pas la force: aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruisirent le paganisme, qu'ils

religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ses ministres ont fait si souvent usage; cruautés qui seront à jamais la honte des siecles passés, l'horreur & l'étonnement des siecles à venir.

De quelle surprise, en effet, ne doit point être saisi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup-d'œil sur l'univers passé! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, & s'abreuver de sang humain (1). Ici,

---

combattirent les héréfies, qu'ils prêcherent l'évangile aux Frisons, aux Saxons, & dans tout le Nord. Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une religion sainte.

(1) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroîtroit un sacrilege. Pour calmer la colere des Néréïdes, des peuples policés attachent Andromede au rocher; pour appaiser Diane, & s'ouvrir la route de Troye, Agamemnon lui-même traine Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe, & croit honorer les dieux.

Au lieu de la note (1) *on lit dans l'édition originale :* Les païens n'accuserent pas d'abord les chrétiens d'assassinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'*insociabilité ; crime*, ajoute l'historien, *qui leur fut toujours commun avec les juifs, gens opiniâtres, attachés à leur croyance, & qui, pénétrés de l'esprit de fanatisme, portoient aux autres nations une haine implacable.* Plusieurs autres

ce sont des chrétiens, libres, comme le prouve Warburton, d'exercer leur culte, s'ils n'eussent pas voulu détruire celui des idoles, qui par leur intolérance excitent la persécution des païens : Là, ce sont différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'empire de Constantinople : plus loin, s'éleve en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrasins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces Barbares, on voit succéder la guerre contre les infideles : sous l'étendard des Croisés, des nations entieres désertent l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie & de l'Égypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens ; il ordonne aux catholiques le massacre des hérétiques ; il fait reparoître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Busiris & les Néron ; il dresse, il allume en Espagne les bûchers de l'inquisition, tandis que les pieux Espagnols quittent leurs ports, traversent les mers, pour planter la croix & la désolation en Amérique (1). Qu'on jette les yeux

auteurs, cités dans Grotius, en portent le même témoignage. Abdas, évêque de Perse, renversa un temple de Mages ; & son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens, & des guerres cruelles entre les Romains & les Perses.

(1) Aussi, dans un épître, qu'on suppose adressée à Charles-Quint, on fait ainsi parler un Américain :

« . . *Ce n'est point nous qui sommes les barbares* :

sur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde, par-tout l'on voit le coûteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes, des enfants, des vieillards; & la terre fumante du sang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre suprême, n'offrir de toutes parts que le vaste, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel chrétien, si son ame tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il est sensible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois essuyé leurs larmes, ne seroit point, à ce spectacle, touché de compassion pour l'humanité (1), & n'essayeroit

---

Ce sont, Seigneur, ce sont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un systême nouveau,
Assemblent, contre nous, le prêtre & le bourreau.

(1) C'est à l'occasion de la persécution que Thémiste le sénateur, dans un écrit adressé à l'empereur Valens, lui dit: » Est-ce un crime de penser autrement que vous? » Si les chrétiens sont divisés entre eux, les philosophes » le sont bien. La vérité a une infinité de faces, sous lesquelles on peut l'envisager. Dieu a gravé dans tous les » cœurs du respect pour ses attributs; mais chacun est le » maître de témoigner ce respect de la maniere qu'il croit » la plus agréable à la divinité: personne n'est en droit » de le gêner sur ce point «.

St. Grégoire de Nazianze estimoit beaucoup ce Thémiste; c'est à lui qu'il écrit: » Vous êtes le seul, ô Thémiste! » qui luttiez contre la décadence des lettres: vous êtes » à la tête des gens éclairés; vous savez philosopher dans » les plus hautes places, joindre l'étude au pouvoir, & » les dignités à la science «.

point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel ?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs suffisent pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'olympe de scélérats, étoit, sans contredit, moins propre que la nôtre à former des hommes justes : qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? Qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stilet & du poison ? & que, dans les temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (1) que dans les siecles où la dévotion s'attiédit, & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (2)

---

(1) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, &c. &c. en sont la preuve.

(2) Eusebe, *Préparation évangélique*, liv. VI. chap. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe Syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras lex est qua cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in amplissima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* « Chez les Seres, la loi défend » le meurtre, la fornication, le vol & toute espece de

qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; & préliminairement savoir que les hom-

---

» culte religieux; de sorte que, dans cette vaste région, » on ne voit ni temple, ni adultere, ni maquerelle, ni » fille de joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur «: preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples, qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le P. Jobien, jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices, ni prêtres: ils avoient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédisoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis: l'enfer est une fournaise où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge: le paradis est un lieu plein de coco, de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis; ceux qui meurent d'une mort violente, ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au sud des isles Mariannes, sont trente-deux isles, habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion, ni connoissance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux

mes, sensibles pour eux seuls, indifférents pour les autres, ne sont nés ni bons ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit ou les divise; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attachée la conservation de l'espece, est gravé

---

qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où sortirent les hommes. Ce Longuo est le premier agent; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premieres créatures; elle répandit beaucoup de maux sur la terre: elle se croyoit très-belle; mais, ayant vu le soleil, elle alla se cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune divinité. *Lettre édif.* recueil 24.

Les Giagues, selon le P. Cavassy, ne reconnoissent aucun être distinct de la matiere, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée: leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants: ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, jésuite, il est une secte de Brachmanes, qui pense que l'esprit s'unit à la matiere, & s'y embarrasse; que la sagesse, qui purifie l'ame, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or, l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités: *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que serrer les liens dans lesquelles il s'embarrasse.

par la nature d'une maniere ineffaçable (1) ; que la ſenſibilité phyſique a produit en nous l'amour du plaiſir & la haine de la douleur ; que le plaiſir & la douleur ont enſuite dépoſé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de ſoi, dont le développement a donné naiſſance aux paſſions, d'où ſont ſortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'eſt par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les paſſions, dont l'arbre défendu n'eſt, ſelon quelques rabbins, qu'une ingénieuſe image, portent également ſur leur tige les fruits du bien & du mal ; qu'on apperçoit le méchaniſme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus ; & qu'enfin un légiſlateur découvre le moyen de néceſſiter les hommes à la probité, en forçant les paſſions à ne porter que des fruits de vertu & de ſageſſe.

Or, ſi l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous eſt interdit par les deux eſpeces d'hommes puiſſants, cités ci-deſſus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale feroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la ſtupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le ſceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils ſe ſervent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'obſerverai que ce moyen ſimple & facile dans la ſpéculation, eſt très-difficile dans l'exécution ; non qu'il

(1) Le ſoldat & le corſaire deſirent la guerre ; & perſonne ne leur en fait un crime. On ſent qu'à cet égard leur intérêt n'eſt point aſſez lié à l'intérêt général.

ne naiſſe des hommes qui, à des eſprits vaſtes & lumineux, uniſſent des ames fortes & vertueuſes. Il eſt des hommes qui, perſuadés qu'un citoyen ſans courage eſt un citoyen ſans vertu, ſentent que les biens & la vie même d'un particulier ne ſont, pour ainſi dire, entre ſes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reſtituer, lorſque le ſalut du public l'exige : mais de pareils hommes ſont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public : d'ailleurs, la vertu eſt toujours ſans force, lorſque les mœurs d'un ſiecle y attachent la rouille du ridicule. Auſſi la morale & la législation, que je regarde comme une ſeule & même ſcience, ne feront-elles que des progrès inſenſibles.

C'eſt uniquement le laps du temps qui pourra rappeller ces ſiecles heureux déſignés par les noms d'Aſtrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux ſciences.

CHAPITRE XXV.

De la probité par rapport à l'univers.

S'il exiſtoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne ſeroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or, il n'eſt point d'action qui puiſſe immédiatement influer ſur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuſe, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus ſenſible que la pierrre, jettée dans l'océan, n'en produit ſur les mers, dont elle éleve néceſſairement la ſurface.

Il n'eſt donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui ſe réduiroit au deſir conſtant & habituel du bonheur des hommes, &, par conſéquent, au vœu ſimple & vague de la félicité univerſelle, je dis que cette eſpece de probité n'eſt encore qu'une chimere platonicienne. En effet, ſi l'oppoſition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle ; ſi les paix conclues entre les nations, ne ſont proprement que des trêves comparables au temps qu'après un long combat deux vaiſſeaux prennent pour ſe ragréer, & recommencer l'attaque ; ſi les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voiſins ; enfin, ſi la félicité & l'agrandiſſement d'un peuple eſt preſque toujours attaché au malheur

& à l'affoibliffement d'un autre; il eft évident que la paffion du patriotifme, paffion fi defirable, fi vertueufe & fi eftimable dans un citoyen, eft, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, abfolument exclufive de l'amour univerfel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette efpece de probité, que les nations, par des loix & des conventions réciproques, s'uniffent entre elles, comme les familles qui compofent un état; que l'intérêt particulier des nations fût foumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans lès cœurs, y allumât le feu de l'amour univerfel : fuppofition qui ne fe réalifera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'eft en ce point que l'efprit differe de la probité.

En effet, fi les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur univerfel, & fi les influences de fa vertu ne peuvent fenfiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire, il n'en eft pas ainfi de fes idées : qu'un homme découvre un fpécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productins de fon efprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (1).

---

(1) Auffi l'efprit eft-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'eft à l'efprit qu'il eft réfervé d'établir la meilleure législation, de rendre, par conféquent, les hommes le plus heureux qu'il eft poffible. Il eft vrai que, même, le roman de cette législation n'eft pas encore fait; & qu'il s'écoulera bien des fiecles avant

D'ailleurs, en matiere d'efprit, comme en matiere de probité, l'amour de la patrie n'eft point exclufif de l'amour univerfel. Ce n'eft point aux dépens de fes voifins qu'un peuple acquiert des lumieres : au contraire, plus les nations font éclairées, plus elles fe réfléchiffent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'efprit univerfel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'eft point de probité relative à l'univers, il eft du moins certains genres d'efprit qu'on peut confidérer fous cet afpect.

---

qu'on en réalife la fiction : mais, enfin, en s'armant de la patience de Mr. l'abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable exiftera.

Il faut bien que les hommes fentent confufément que l'efprit eft le premier des dons; puifque l'envie permet à chacun d'être le panégyrifte de fa probité, & non de fon efprit.

CHAPITRE XXVI.

De l'Esprit par rapport à l'univers.

L'esprit, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus desirable. Il n'est aucun temps où l'espece d'idées, réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque nation, un temps de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité. Ces siecles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les miseres & le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de science & d'art : mais il en est aussi d'agréables; telles sont, premiérement, les idées & les sentiments admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton, dans lesquels, comme je l'ai déjà dit,

ces illustres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un siecle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles sont, en second lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit, il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple : & je dis que la grandeur est, dans les tableaux poétiques, une cause universelle de plaisir (1); non que tous les hommes en soient également frappés : il en est même d'insensibles aux beautés de la description, comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il seroit, à cet égard, aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont,

(1) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangere à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très-rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure, que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques, fût-il, d'ailleurs, excellent, nous paroît toujours bas; parce qu'il se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que, par la même raison, les contes d'esprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt?

par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou

---

que, sur les Pyrénées, au milieu des déserts, des abymes & des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Ossa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants? Qui doute que le souvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les Nymphes, nues, fugitives, & poursuivies par les desirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend, enfin, que le murmure des soupirs de l'amour heureux; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bocages?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons, à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette espece de beauté l'emporte, dans les descriptions, infiniment sur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement ni aussi généralement senties, puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux souterrains qu'il creuse, aux terrasses qu'il éleve, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Ethna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes ; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & grossiere que la nature met dans tous ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions ?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne, pour y contempler le firmament : quel est le charme qui l'y attire ? est-ce la symmétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés ? Mais, ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncelés, sans ordre, les uns sur les autres ; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs ? l'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux, semés çà & là dans les plaines

plaines de l'Éther, lorſque des ſoleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y ſont apperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernieres ſpheres, pour parcourir tous les mondes poſſibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaſtes & immenſurables concavités des cieux, ſe plonger dans le raviſſement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entiere, ſans cependant la fatiguer ? C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature : ce qui, en termes intelligibles, ne ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les arts ſuſceptibles de ce genre de beauté, tels que la ſculpture, l'architecture & la poéſie, c'eſt l'énormité des maſſes qui place le coloſſe de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpece, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu, par ce ſujet, l'architecte du paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abîme informe du cahos, il avoit à en tirer cette matiere premiere propre à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer au-

tour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont sa vive imagination embellit la nature nouvellement éclose. Il avoit donc non-seulement à nous présenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, sont encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la contemplation & la combinaison, soit des tableaux de la nature, soit des idées philosophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur esprit, les poëtes & les philosophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans lesquels il est également rare &, peut-être, également difficile de réussir.

Quel homme, en effet, ne sent pas que la marche de l'esprit humain doit être uniforme, à quelque science ou à quelque art qu'on l'applique? Si, pour plaire à l'esprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper, sans le fatiguer ; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premieres, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement son attention ; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, &, par conséquent, facile à embrasser, & où la variété se trouve identifiée à la simplicité (1) ; c'est pareille-

(1) Il est bon de remarquer que la simplicité, dans un sujet & dans une image, est une perfection relative à la foiblesse de notre esprit.

ment à la triple combinaiſon de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la ſimplicité dans les tableaux qu'eſt attaché le plus grand plaiſir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la deſcription d'un grand lac nous eſt agréable, celle d'une mer calme & ſans bornes nous eſt, ſans doute, plus agréable encore; ſon immenſité eſt pour nous la ſource d'un plus grand plaiſir. Cependant, quelque beau que ſoit ce ſpectacle, ſon uniformité devient bientôt ennuyeuſe. C'eſt pourquoi, ſi, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, perſonnifiée par l'imagination du poëte, ſe détache du midi, en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la ſucceſſion rapide, ſimple & variée des tableaux effrayants que préſente le bouleverſement des mers, ne faſſe, à chaque inſtant, ſur notre imagination, des impreſſions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe ſans nous fatiguer, & ne nous plaiſe, par conſéquent, davantage? Mais, ſi la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête, & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, ſoient à l'inſtant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obſcure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Auſſi l'art du poëte, conſidéré purement comme deſcripteur, eſt de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il le peut, dans ſes deſcriptions, pluſieurs ſens à la fois. La peinture du mugiſſement des eaux, du ſif-

flement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur ſecrete, &, par conſéquent, au plaiſir que nous fait éprouver le ſpectacle d'une mer en furie ? Au retour du printemps, lorſque l'aurore deſcend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet inſtant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiſeaux, le murmure des caſcades n'augmentent-ils pas encore le charme de ces boſquets enchantés ? Tous les ſens ſont autant de portes par leſquelles les impreſſions agréables peuvent entrer dans nos ames : plus on en ouvre à la fois, plus il y pénetre de plaiſir.

On voit donc que s'il eſt des idées généralement utiles aux nations comme inſtructives, (telles ſont celles qui appartiennent directement aux ſciences) il en eſt auſſi d'univerſellement utiles comme agréables ; & que, différent en ce point de la probité, l'eſprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La concluſion de ce diſcours, c'eſt que, tant en matiere d'eſprit, qu'en matiere de morale, c'eſt toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe. L'intérêt eſt donc le ſeul diſpenſateur de leur eſtime : l'eſprit, ſous quelque point de vue qu'on le conſidere, n'eſt donc jamais qu'un aſſemblage d'idées neuves, intéreſſantes, &, par conſéquent, utiles aux hommes, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

Fin du premier Volume.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'objet de ce Discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées ;* & que tous nos *faux jugements* sont l'effet, ou de nos *passions*, ou de notre *ignorance*.

Il résulte de ce Discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs ;* que tous nos *faux jugements* sont l'effet des causes accidentelles qui ne supposent point, dans l'*esprit*, une *faculté de juger* distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

On se propose de prouver, dans ce Discours, que le

La conclusion générale de ce Discours c'est que l'*intérêt*, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'*estime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des hommes.

Fin de la Table sommaire.